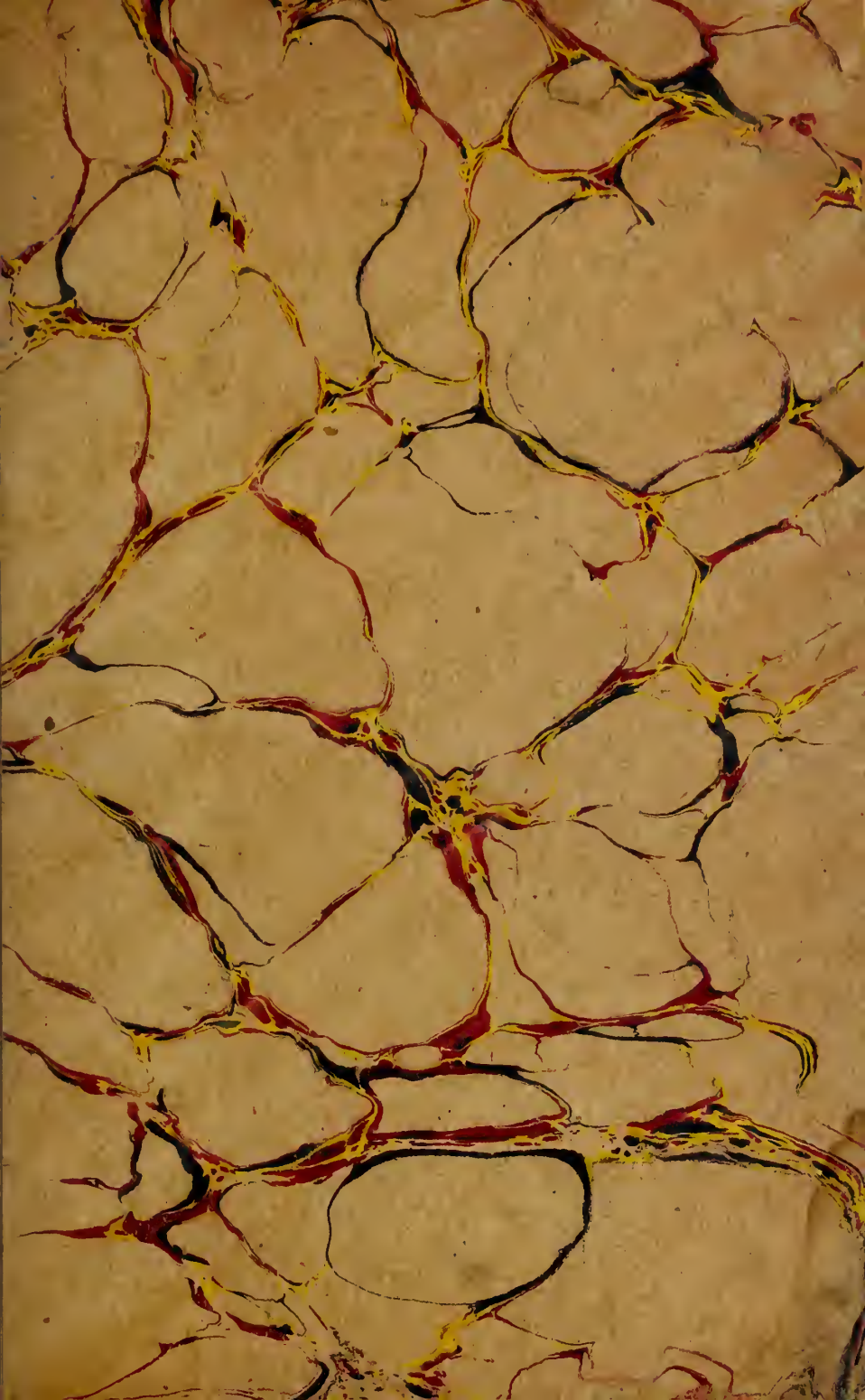


1.26.15,

*Library of the Theological Seminary,*

PRINCETON, N. J.

DG 317 .N38 1877  
Neville, Adrien, 1845-  
Julien l'Apostat et sa  
philosophie du polith eisme



5000 2

8 Tos +





JULIEN L' APOSTAT

ET SA

PHILOSOPHIE DU POLYTHÉISME

---

NEUCHÂTEL. — IMPRIMERIE DE JAMES ATTINGER.

---



JAN 25 1911

# JULIEN L'APOSTAT

ET SA

## PHILOSOPHIE DU POLYTHÉISME

PAR

✓  
H.-ADRIEN NAVILLE

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE A L'ACADÉMIE DE NEUCHATEL



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET C<sup>IE</sup>

Quai des Augustins

NEUCHATEL

GENÈVE

LIBRAIRIE GÉNÉRALE I. SANDOZ

LIBRAIRIE DESROGIS

1877



Digitized by the Internet Archive  
in 2015

## PRÉFACE

---

C'est une opinion généralement admise que le triomphe du monothéisme chrétien sur le polythéisme antique fut un progrès pour la pensée philosophique ainsi que pour la pensée religieuse. La conversion de Julien, son apostasie comme dit l'Eglise, est donc un problème historique. L'âme de Julien était profondément religieuse. Son intelligence vive et puissante se nourrissait habituellement de spéculations philosophiques. Elevé dans la doctrine chrétienne, comment donc a-t-il pu se détourner du culte du Dieu unique pour revenir à la tradition vieillie du polythéisme?

On a répondu déjà bien des fois à cette question. Elle se pose à tout historien de l'Eglise ou de la philosophie. Il m'a semblé cependant que la réponse n'était pas achevée et qu'un exposé complet de la philosophie religieuse de Julien était encore à faire.

Parmi les ouvrages français qui traitent de Julien, celui dont le but est le plus voisin du but que je me suis proposé moi-même en écrivant ce livre, c'est l'attrayante étude d'Emile Lamé.<sup>1</sup> Malheureusement, le caractère strictement scientifique lui fait défaut. J'ai emprunté davantage aux écrivains allemands, spécialement à Néandre<sup>2</sup>, à Strauss<sup>3</sup>, à F.-C. Baur<sup>4</sup>, et à Semisch<sup>5</sup>.

Les lecteurs de cet écrit se convaincront, je pense, qu'il n'est inspiré par aucune intention polémique ou apologétique. L'appréciation du caractère et des idées de Julien a souvent été troublée par la passion. Libanius et Grégoire de Naziance n'ont pas été seuls à composer à son sujet des panégyriques ou des invectives. Tandis que les écrivains catholiques l'ont généralement<sup>6</sup> traité avec une injuste sévérité, les déistes du siècle dernier ont pris assez

<sup>1</sup> Julien l'Apostat. Paris, Charpentier. 4864.

<sup>2</sup> Ueber den Kaiser Julianus und sein Zeitalter, von Dr August Neander. 2<sup>e</sup> éd. 4867.

<sup>3</sup> Der Romantiker auf dem Throne der Cäsaren, ein Vortrag von David Friedrich Strauss. 4847.

<sup>4</sup> Geschichte der christlichen Kirche, von Dr Ferdinand Christian Baur. Tome II, p. 47 à 43 (2<sup>e</sup> éd.).

<sup>5</sup> Julian der Abtrünnige. Ein Charakterbild von Dr Carl Semisch. 4862.

<sup>6</sup> Je dis : généralement. M. A. de Broglie, par exemple, fait exception.

sottement sa défense.<sup>1</sup> Auguste Comte, au contraire, le considérant comme un rétrogradeur, l'associe à Bonaparte pour consacrer à ces deux hommes, dans son calendrier, un jour de réprobation solennelle. On ne trouvera rien de pareil ici. Je suis simplement historien et je n'ai eu qu'un seul but, comprendre moi-même puis faire comprendre à mes lecteurs.

Julien n'est point dans l'histoire une apparition isolée. L'enthousiasme que son avènement au trône provoqua chez une nombreuse classe d'hommes prouve assez que sa manière de penser était celle d'un groupe considérable de lettrés et de philosophes contemporains. Comprendre la pensée de Julien, c'est comprendre toute une époque de l'histoire intellectuelle de l'humanité.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Voir l'article plus spirituel que scientifique dans le Dictionnaire philosophique de Voltaire.

<sup>2</sup> Les citations sont faites d'après les éditions de Ez. Spanheim (1696) et de Heyler (*Juliani Epistolæ*, 1828). J'ai emprunté à la traduction de Talbot (1863) quelques expressions qui m'ont paru heureuses. — Mon étude des textes était terminée, quand j'ai vu l'annonce d'une nouvelle édition des œuvres de Julien qui paraît chez Teubner, à Leipzig, par les soins de F.-C. Hertlein.





## TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES PRINCIPAUX FAITS DE LA VIE DE JULIEN.

---

- 331 p. C. n. Flavius Claudius Julianus naît de Jules Constance, frère de l'empereur Constantin, et de Basilina.
337. Mort de Constantin. Son fils Constance lui succède à Constantinople. Sur l'ordre de Constance probablement, les soldats massacrent presque tous les membres de la famille impériale. Parmi eux Jules Constance et son fils aîné, c'est-à-dire le père et le frère aîné de Julien, Julien lui-même et son frère Gallus échappent au massacre. Durant les années suivantes, Julien est élevé surtout par les soins de l'eunuque Mardonius.
- De 344 à 350 environ. Gallus et Julien vivent dans le château de Macellum en Cappadoce où les a relégués Constance. Des ecclésiastiques ariens, gens de cour, dirigent leur édu-

cation. Julien travaille à bâtir une chapelle sur la tombe du martyr Mammias et fait fonction de lecteur dans les églises.

- Vers 350. Constance rappelle les deux frères à Constantinople.
351. Constance s'associe Gallus comme César. Julien est envoyé à Nicomédie.
- 351 à 355. Séjour de Julien en Asie-Mineure. Sous l'influence des rhéteurs, des sophistes et des théurges, il se convertit secrètement au polythéisme.
354. Gallus est mis à mort sur l'ordre du soupçonneux Constance.
- 355 à 356. Séjours de Julien à Athènes et à la cour, à Milan. L'impératrice Eusébie est sa protectrice auprès de l'ombrageux Constance.
356. Constance s'associe Julien comme *César*.
- 356 à 360. Brillante campagne de Julien dans les Gaules. Il bat plusieurs fois les Germains, en particulier près d'Argentoratum (Strasbourg).
360. Les troupes de Julien le proclament *Auguste* à Paris.
361. Julien marche contre Constance. Il rompt ouvertement avec le christianisme et pratique publiquement le culte des dieux. Constance meurt au mois de novembre en Cilicie. Julien reste seul empereur. Il se consacre avec passion à la restauration du polythéisme.



363. Expédition de Julien contre les Perses.  
Il meurt au mois de juin en Mésopotamie d'une blessure qu'il a reçue en combattant. Le chrétien Jovien lui succède sur le trône impérial.



## CHAPITRE PREMIER

### RAISONS GÉNÉRALES DE LA CONVERSION DE JULIEN. HELLÉNISME ET GALILÉISME.

---

Demande-t-on d'une manière générale quel fut le mobile qui détermina Julien à se détourner du christianisme et à embrasser la cause du polythéisme, il faut répondre que ce fut son amour pour l'ancienne civilisation grecque. « Il était » amoureux de la Grèce, dit Libanius, et sur- » tout de la cité qui est comme l'œil de la Grèce, » Athènes, la ville d'Athéné, la mère de Platon, » de Démosthène, de la Sagesse.<sup>1</sup> » Lui-même a considéré l'amour de la civilisation hellénique comme le mobile dirigeant de toute sa conduite. Il ne cesse, dans ses écrits, de protester de son attachement pour sa « Grèce chérie. » Bien que Thrace d'origine, il l'appelle « sa véritable patrie. » Il ne peut en prononcer le nom sans que

<sup>1</sup> Epitaphios. Reiske I, p. 531.

son âme se sente « pénétrée d'un sentiment d'admiration.<sup>1</sup> » A ses yeux, ce qu'il y a de mieux au monde, c'est un Grec. « Viens me visiter, je t'en prie, écrit-il à un ami, fais-moi voir en Cappadoce un Grec pur sang!<sup>2</sup> » Dans tout ce qu'il fait comme empereur, il se considère comme le champion du « monde grec.<sup>3</sup> » C'est pour les Hellènes qu'il combat. Il désigne lui-même par le nom d'*hellénisme* la religion qu'il s'efforce de restaurer dans l'empire.<sup>4</sup>

C'est surtout par l'étude des anciens auteurs que l'amour de la Grèce s'était développé chez Julien. On l'avait confié, dans son enfance, aux soins d'un eunuque scythe nommé Mardonius. « Mon grand-père, dit Julien, avait élevé cet homme pour former l'esprit de ma mère par l'étude des poèmes d'Homère et d'Hésiode.<sup>5</sup> » Il remplit ensuite le même office envers Julien lui-même. Grand admirateur des poètes et des philosophes, il s'efforça d'inculquer le même sentiment à son jeune élève. Il lui recommandait d'étudier Platon, Socrate, Aristote, Théophraste pour devenir meilleur, et lui représentait les œu-

<sup>1</sup> Oratio III, p. 418-449. Misopogon, p. 367.

<sup>2</sup> Lettre IV.

<sup>3</sup> το Ἑλληνικόν lettres XL, XLI, LXXV.

<sup>4</sup> Ἑλληνισμός lettre XLIX.

<sup>5</sup> Misopogon, p. 352.

vres d'Homère comme un trésor inépuisable de parfaites beautés.<sup>1</sup> Les efforts de Mardonius ne furent point perdus. Une vive curiosité, des goûts intellectuels prononcés se développèrent de bonne heure chez Julien. Très jeune encore, il était un ami passionné de la lecture. Pendant le séjour forcé qu'il fit au château de Macellum en Cappadoce, de sa quatorzième à sa vingtième année environ, il se fit envoyer d'Alexandrie beaucoup de livres appartenant à l'évêque de cette ville pour les copier.<sup>2</sup> Libanius atteste que, déjà avant sa conversion au polythéisme, méprisant toutes les autres richesses, il avait amassé une grande collection de livres venus de toutes parts.<sup>3</sup> Toute sa vie, les livres restèrent un de ses goûts dominants, une de ses principales sources de jouissances. Il en emportait toujours avec lui dans ses voyages. A la guerre, on lui voyait toujours à la main « ou des armes ou des livres.<sup>4</sup> » Très sensible à la beauté de la nature, il semble pourtant que pour lui le complément nécessaire de tout paysage ç'ait été, en face de la mer agitée par la brise et sillonnée par les barques des pêcheurs, au milieu des prairies et des bois, de pouvoir en

<sup>1</sup> Misopogon, p. 354, 353.

<sup>2</sup> Lettre IX, conf. Lettre XXXVI.

<sup>3</sup> Paneg. Jul. cons. Reiske I, p. 376.

<sup>4</sup> Libanius Epitaph. Reiske I, p. 546.

paix « lire son livre.<sup>1</sup> » Pendant un voyage, il écrit à Libanius<sup>2</sup> : « Quelle chance que la poste n'ait » pas été prête ! Au lieu des frayeurs qu'on a » quand on monte dans la voiture publique, au » lieu d'avoir affaire à des muletiers ivres et des » mulets poussifs, comme dit Homère, à force » de ne rien faire et de beaucoup manger, au » lieu d'avoir à souffrir de la poussière, du bruit » des voix, du claquement des fouets, je suis » tranquillement une route couverte, ombragée, » pleine de fontaines, de stations faites pour le » repos, où je puis faire halte et respirer sous le » vaste feuillage des platanes et des cyprès, te- » nant en main Phèdre ou quelque autre dialogue » de Platon. Pendant que je jouis de ce libre » voyage, ô tête chérie, j'ai pensé que ce se- » rait fort mal de ne pas t'en donner avis et de » ne point te le faire partager avec moi. »

Très préoccupé d'acquérir le plus grand nombre possible de livres, il se montrait plein de reconnaissance pour les personnes qui lui en procuraient.<sup>3</sup> On ne pouvait pas lui faire de plus grand plaisir. Dans toute sa correspondance, il

<sup>1</sup> Lettre XLVI.

<sup>2</sup> Lettre LXXIV. Je suis, à peu de chose près, la traduction de Talbot. Heyler doute de l'authenticité de cette lettre. Elle est en tout cas tout à fait dans l'esprit de Julien.

<sup>3</sup> Oratio III, p. 424.

n'y a que deux lettres adressées à des femmes. L'une est une prêtresse, l'autre une dame qu'il remercie de lui avoir envoyé des livres.<sup>1</sup> Quand il ne pouvait pas veiller lui-même sur sa bibliothèque, il la remettait à quelque fidèle ami comme le plus précieux des dépôts.<sup>2</sup> Enfin, en tout temps, aussitôt qu'il en avait le loisir, le jour ou même la nuit, il lisait avec avidité ; ensorte qu'il a pu se rendre à lui-même ce témoignage « qu'il avait déroulé autant de volumes qu'aucun des contemporains.<sup>3</sup> »

Parmi ces « anciens écrits » tant aimés, il n'est pas difficile de voir auxquels Julien accordait la préférence. Il mentionne souvent avec éloge les historiens et les orateurs. Mais il cite surtout les philosophes et les poètes. C'est à eux qu'il prodigue les épithètes de « sages », de « divins ». « Le grand travail, écrit-il à deux anciens condiscipules, c'est l'étude des doctrines d'Aristote et de Platon. Que ce soit votre occupation principale. C'est la base, le fondement, l'édifice et la toiture. Le reste n'est qu'accessoire.<sup>4</sup> » Il cite souvent les philosophes. Il cite plus souvent encore les poètes, Homère surtout. Ses écrits sont émail-

<sup>1</sup> Lettre V.

<sup>2</sup> Ad. S. P. Q. Athen, p. 277.

<sup>3</sup> Misopogon, p. 347.

<sup>4</sup> Lettre LV.

lés de citations de l'Iliade et de l'Odyssée. Dans un seul de ses discours<sup>1</sup>, j'ai compté plus de vingt fragments de l'Iliade. Les écrivains chrétiens ne citent pas la Bible avec plus d'amour.

Le goût de Julien pour l'ancienne civilisation et l'ancienne littérature reçut une excitation nouvelle du séjour que, à l'âge de vingt ans environ, il fit en Asie-Mineure. Il y avait là un groupe nombreux de rhéteurs et de sophistes qui, la pensée dirigée exclusivement vers les splendides monuments du passé, étaient occupés constamment à expliquer, à commenter, à imiter les chefs-d'œuvre de la littérature grecque. Julien entra en rapport avec eux. Ses directeurs chrétiens avaient exigé de lui la promesse que, pendant son séjour à Nicomédie, il ne fréquenterait pas les leçons de Libanius, le plus renommé des rhéteurs du temps, qui enseignait alors dans cette ville. Il tint parole. Mais s'il n'assista pas aux leçons, il s'en procura du moins des copies.<sup>2</sup> Il lut les écrits de Libanius; il eût peut-être dès cette époque des relations personnelles avec lui. Il se lia certainement avec plusieurs des rhéteurs et des sophistes groupés autour de Libanius. Il avait trouvé en eux des hommes dont l'amour pour les souvenirs de la Grèce classique était

<sup>1</sup> Oratio II.

<sup>2</sup> Socrate: Hist. eccl. III, 1.



à la hauteur du sien. Dès lors, il appartient de cœur à leur groupe. Il fut l'un d'entre eux. Par le talent littéraire, il les a tous dépassés. Il y a chez lui bien plus d'individualité que chez Libanius lui-même. La sève intérieure déborde et brise les moules conventionnels. L'indignation, le sarcasme, l'enthousiasme font parfois explosion avec une vérité et un naturel saisissants. On reconnaît cependant toujours le disciple de ces arrangeurs de phrases savants et monotones. Il a quelquefois leur enflure, souvent leur disposition méthodique et prétentieuse des parties du discours, toujours leur manie de citations et d'allusions classiques.

C'est parmi eux, d'ailleurs, qu'il choisit ses amis et ses confidents. Presque toute sa correspondance est adressée à des hommes de lettres. Il les comble de compliments flatteurs, il les supplie de venir lui rendre visite, de lui envoyer leurs ouvrages, de lui écrire.<sup>1</sup> Il fait échange avec eux de gages d'amitié, de pièces d'or, de petites fioles d'argent.<sup>2</sup> Son affection pour eux s'exprime tantôt en termes touchants, tantôt par des paroles et des manifestations si excessives qu'elles en sont ridicules :

« Je souffrais depuis trois jours de l'estomac,

<sup>1</sup> Lettre III, XVIII, XIX.

<sup>2</sup> Lettres XIX et LXIX.

» écrit-il à Jamblique, j'étais malade, la fièvre  
» ne me quittait pas. Mais aussitôt qu'on m'eut  
» dit que quelqu'un était là m'apportant une let-  
» tre de toi, comme un homme qui ne se pos-  
» sède plus j'ai couru à la rencontre du messager  
» avant qu'on l'eût introduit. A peine avais-je la  
» lettre entre les mains que, je le jure par les  
» dieux et par mon amour pour toi, sur-le-champ  
» mes douleurs m'ont quitté et ma fièvre a cessé!  
» Je brise le cachet, je lis... De quelle volupté  
» mon âme est alors remplie! Combien de fois  
» j'ai porté cette lettre à mes lèvres comme une  
» mère son petit enfant! Combien de fois je l'y ai  
» tenue collée, comme si j'avais baisé une amante  
» chérie! <sup>1</sup> »

Julien a montré sa prédilection pour les rhéteurs et les sophistes par des actes plus significatifs encore que ces protestations passionnées. Il les a associés à l'autorité souveraine en faisant d'eux ses conseillers et ses fonctionnaires. Dans ses voyages à travers l'empire, il se faisait accompagner d'un petit groupe d'amateurs choisis de l'ancienne philosophie et de l'ancienne littérature, dont il prenait les avis pour les affaires du gouvernement et dans la société desquels il se consolait, par le souvenir du passé, des misères du

<sup>1</sup> Lettre XL. Conf. lettres LX, LXI.

temps présent.<sup>1</sup> La plupart des hommes qu'il a mis à la tête des provinces, comme proconsuls et gouverneurs, ont été des hommes de lettres. Il aimait, à la frontière des gouvernements ou à la porte des villes, être salué, dans la langue de Démosthène, par des harangues sentant l'école.

Julien n'obligeait pas des ingrats. Les rhéteurs et les sophistes, fort mal vus par ses prédécesseurs chrétiens, et qui se trouvaient tout d'un coup revêtus d'autorité et comblés d'honneurs, paient l'empereur en flatteries et en protestations de dévouement. C'est parmi eux qu'il compte ses plus ardents partisans. Libanius s'accorde avec Thémistius<sup>2</sup> pour vanter son caractère et ses talents. Le vaniteux orateur n'oublie pas que, lorsqu'il a revu Julien après une longue séparation, la première parole que celui-ci lui a adressée, ç'a été : « Quand nous entendrons-nous ?<sup>3</sup> » Aussi lui rend-il admiration pour admiration. Il exalte sans cesse son éloquence, son esprit philosophique : « Roi, dit-il, il a aimé la sagesse plus qu'aucun » philosophe et l'a ramenée, pour ainsi dire, de » l'exil.<sup>4</sup> » Surtout, il lui sait gré d'avoir remis en faveur les lettres et les lettrés « en honorant

<sup>1</sup> Misopogon, p. 354, 364.

<sup>2</sup> Ad. Themistium, p. 253 et ss.

<sup>3</sup> Libanius. De Vita sua, Reiske I, p. 81.

<sup>4</sup> Ibid., p. 81.

» les gens de lettres et en composant lui-même  
» des discours.<sup>1</sup> » Il ne peut, enfin, se féliciter  
assez de ce que sous ce règne « les affaires des  
» sophistes vont mieux.<sup>2</sup> » Aussi ne s'étonne-t-on  
pas de l'entendre déclarer « que l'empire ne serait  
» pas mieux administré si c'était Zeus lui-même  
» qui gouvernait.<sup>3</sup> »

Il importe de remarquer que l'amour de Julien pour les lettres s'adresse à peu près exclusivement aux lettres grecques. Dans la série entière de ses écrits, tout parsemés de citations d'auteurs grecs, je ne sais pas si l'on trouverait un seul fragment ou même un seul nom d'auteur latin. Cela s'explique sans doute d'abord par le fait que la langue latine lui était moins familière. Ammien Marcellin<sup>4</sup> et Libanius attestent toutefois qu'il en avait une certaine connaissance; ensorte qu'on doit chercher à sa prédilection pour la littérature grecque une raison plus profonde. Cette raison, c'est la prédominance même en Julien des goûts littéraires, artistiques et philosophiques. Si brillant qu'ait été, à Rome, le développement des arts, des sciences et des lettres, il n'a joué, à tout prendre, dans la civilisation romaine, qu'un rôle

<sup>1</sup> Epitaphios, p. 574.

<sup>2</sup> Ibid., 575.

<sup>3</sup> Proshoneticus, p. 421.

<sup>4</sup> Ammien Marcellin XVI, 5.

secondaire. C'est un bel arbre exotique qui n'a jamais supplanté les arbres indigènes. La guerre, l'administration, le droit sont toujours restés au premier plan. On comprend donc que Julien, littérateur et philosophe avant tout, ait préféré, de beaucoup, la civilisation hellénique, où les arts, les sciences et les lettres, produit naturel du génie national, avaient été associés bien plus intimement à toute la vie du peuple. Aussi, bien qu'il parle souvent avec admiration et respect de Rome, cette « ville chérie des dieux,<sup>1</sup> » il semble qu'il ne lui ait jamais pardonné d'avoir dompté et soumis la Grèce, ce foyer lumineux de la sagesse et de la beauté ! Dans la satire des Césars, il traite ses prédécesseurs sur le trône impérial avec une sévérité extrême ; et s'il fait une exception en faveur de Marc Aurèle, pour lequel, au contraire, il professe une grande admiration et qu'il prend pour modèle, c'est que Marc Aurèle avait fait asseoir la philosophie grecque sur le trône impérial romain. De même tout ce qu'il y a de bon, de beau, de grand dans la civilisation romaine, tout cela, selon Julien, est d'origine grecque, et le plus grand honneur qu'il pense pouvoir accorder aux Romains, c'est de leur décerner un brevet d'hellénisme : « Ils ne sont pas seulement Grecs

<sup>1</sup> Lettre LIX.

» par la race, mais ils ont établi, dès l'origine, et  
» conservé des institutions sacrées et la foi aux  
» dieux à la manière grecque. En outre, ils se  
» sont donné une constitution politique qui n'est  
» inférieure à celle d'aucun autre Etat, si elle  
» n'est pas supérieure à toutes les autres. C'est  
» pourquoi je reconnais l'Etat romain comme  
» grec par la race et la constitution.' »

Un amour aussi ardent et aussi exclusif pour la civilisation et pour la culture grecques n'était pas fait, on le comprend, pour disposer Julien favorablement à l'égard du christianisme.

Le christianisme était d'origine barbare. Il avait pris naissance dans une province reculée, chez un peuple d'agriculteurs et de bergers. Ses premiers propagateurs avaient été des bateliers et des pêcheurs galiléens. Là, point de culture, point de philosophie, point d'art littéraire. La Bible, document de la religion nouvelle, était écrite en partie dans un idiome barbare, l'hébreu, en partie dans un grec si barbarisé qu'on avait peine à y reconnaître la langue de Platon et de Démosthène. Ses auteurs, des hommes du désert, des campagnards, de grossiers artisans, semblaient pour la plupart ne pas connaître, même de nom, la science des écoles. Ils étaient aussi incultes, aussi grossiers

<sup>1</sup> Oratio IV, p. 152, 153.

que le public auquel ils s'adressaient. Et c'était un pareil livre, c'étaient de pareils hommes qui devaient prendre la place de la littérature et des philosophes de la Grèce ! Homère devait céder le pas à Matthieu et à Luc ! Pierre et Jean, ces bateliers, devaient être proclamés supérieurs à Socrate et à Platon ! La Grèce devait renier sa science et sa poésie pour se mettre à l'école de la Galilée !

L'indignation, l'horreur que cette pensée inspirait à Julien, se sont exprimées bien des fois sous sa plume, à l'époque où il avait ouvertement rompu avec le christianisme. Nul homme n'a jamais parlé de la Bible et du christianisme avec un mépris plus hautain : « A nous qui adorons les » dieux, disait-il, appartiennent les sciences et la » culture grecque. A vous, la déraison et la grossièreté ! » Tandis qu'il donne le nom d'*hellénisme* à la cause dont il s'est fait le champion, il ne désigne jamais les chrétiens que par le nom méprisant de *Galiléens*. Il aurait même, si l'on en croit Grégoire de Naziance, ordonné par une loi qu'on les désignât par ce nom.<sup>2</sup> Il fallait que le nom même des deux partis en présence : les Galiléens et les Hellènes, exprimât le contraste

<sup>1</sup> Cité par Grégoire de Naziance. Orat. IV, p. 102.

<sup>2</sup> Grég. de Naziance. Orat. IV, p. 444.

de la culture la plus raffinée et de l'ignorance la plus grossière. Aussi, lorsqu'il apprenait que des Grecs cultivés avaient passé au galiléisme, il en ressentait une douleur pareille à l'amertume d'un affront personnel. Il avait fait écrire au préfet d'Egypte l'ordre d'expulser le représentant le plus renommé du christianisme, le patriarche Athanase. Au bas de la lettre, il tint à ajouter de sa propre main : « Rien ne pourra m'être » plus doux, plus agréable, que d'apprendre que » tu as expulsé de l'Egypte entière Athanase, » *cet impur qui a osé, sous mon règne, bapti-* » *ser des femmes grecques de distinction.*<sup>1</sup> »

De pareilles préventions contre le christianisme ont dû, vraisemblablement, se former de bonne heure dans l'esprit de Julien, enivré si jeune de la science hellénique. Selon Grégoire de Naziance, pendant son séjour à Macellum déjà, il aurait quelquefois soutenu avec vivacité les Grecs contre les chrétiens, sous prétexte de s'exercer à défendre la cause la plus faible.<sup>2</sup> Toutefois, le mépris de la Bible, au point de vue littéraire et scientifique, ne devait pas, à lui seul, engager Julien à rompre avec le christianisme, ni surtout à se faire adhérent du culte des dieux. Il pouvait la

<sup>1</sup> Lettre VI.

<sup>2</sup> Grég. de Naziance. Orat. IV, p. 91.



considérer comme un livre mal écrit et bon pour les simples, et y trouver cependant certains éléments de vérité religieuse, par exemple le monothéisme. Il pouvait surtout admirer avec passion le génie politique et philosophique des Grecs, sans adopter pour cela leur mythologie. Il résulte du témoignage de Libanius et de Julien lui-même qu'il a partagé sincèrement les doctrines religieuses des chrétiens, au moins dans leur élément agressif, la négation et la haine des dieux.<sup>1</sup> Pour qu'il devint adhérent de la religion hellénique, pour qu'il fût apostat, il fallait qu'il en vint à se convaincre que le monothéisme n'était pas scientifique, que le polythéisme bien compris était d'accord avec la philosophie, ensorte que, même au point de vue de la doctrine religieuse, la Grèce était supérieure à la Palestine.

Cette conviction se forma chez lui pendant le séjour en Asie-Mineure, spécialement à Nicomédie, dont j'ai déjà parlé. Les rhéteurs et les sophistes avec lesquels il se trouva là en relation, n'étaient pas seulement des amis de l'ancienne littérature et de l'ancienne philosophie. Ils n'adoraient pas seulement les Muses, comme dit Libanius, ils adoraient aussi les autres dieux. Ils se ratta-

<sup>1</sup> Libanius. Reiske I, p. 408, 376, 528. Julien, lettre LI. Orat. IV, p. 431.

chaient pour la plupart, d'une manière plus ou moins expresse, à la philosophie néoplatonicienne. Or, l'école néoplatonicienne s'était donné comme tâche principale, depuis un demi-siècle, de faire la théorie du polythéisme. Porphyre, Jamblique surtout, et après lui ses disciples Aedesius, Maxime, Chrysanthé et autres, avaient affirmé et tâché de démontrer que la religion, la grecque en particulier, était d'accord avec la philosophie, et qu'adorer les dieux était pour le disciple d'Aristote et de Platon un devoir qui résultait de la doctrine même de ses maîtres. Julien se laissa convaincre. Par quels arguments? C'est ce que devra exposer le chapitre suivant et tout ce livre. Bornons-nous, pour le moment, à constater la transformation que cette conviction dut produire dans toute sa manière de penser. Jusque-là, la civilisation hellénique, malgré l'admiration qu'il ressentait pour elle, lui avait paru porter dans son sein un principe de contradiction. L'éclat de sa science et de sa philosophie lui semblait obscurci par les ténèbres de sa doctrine religieuse; son admiration pour les écrivains et les sages était mêlée de dégoût pour les superstitions mythologiques. Il venait maintenant de trouver la clef de cette contradiction apparente. Le néoplatonisme lui avait révélé *l'unité* de la civilisation hellénique. Il pouvait l'admirer, l'aimer, se consacrer à elle tout entier.

Cette idée de l'unité de la civilisation antique a une importance capitale dans la pensée de Julien. C'est parce qu'il la trouve une qu'il croit pouvoir l'admirer sans réserve. C'est parce qu'il la trouve une aussi qu'il la croit forte et qu'il espère pouvoir l'opposer victorieusement à tous ses adversaires et la faire triompher. Il vaut donc la peine d'examiner en quoi, d'après lui, consiste cette unité.

Elle est, si l'on peut parler ainsi, une unité complexe comprenant, en premier lieu, l'unité des doctrines religieuses entre elles et des systèmes philosophiques entre eux ; en second lieu, au-dessus de cette unité inférieure, l'unité de la philosophie et de la religion.

L'unité des doctrines religieuses, c'est l'unité des mythologies des peuples divers qui, à la suite des conquêtes d'Alexandre, avaient été englobés dans la civilisation hellénique. Les dieux de l'Asie-Mineure, de la Syrie, de l'Égypte avaient été depuis longtemps associés dans le culte aux divinités du panthéon grec. Isis, Adonis, Cybèle avaient presque autant d'adorateurs en Grèce ou à Rome que sur les rives du Nil et de l'Oronte ou sur le plateau phrygien. Pour que cette invasion de divinités étrangères ne fût pas une défaite pour les dieux de la Grèce, pour qu'elle ne constatât pas une insuffisance de la mythologie hellénique, il

fallait que les nouveaux venus ne fussent que les anciens dieux désignés seulement par d'autres noms et adorés sous des formes un peu différentes. La mythologie grecque se trouvait ainsi avoir connu, dès l'origine, tous les dieux du ciel et de la terre et résumer la science religieuse de toutes les nations. Aussi Julien se prononce-t-il en faveur de cette identification des divinités étrangères avec les divinités helléniques. Celui que les Egyptiens adorent sous le nom d'*Osiris* est le même auquel les Grecs rendent un culte sous le nom de Zeus.<sup>1</sup> La Demeter d'Eleusis en Attique n'est différente que par le nom de la *Cybèle* de Pessinonte en Phrygie.<sup>2</sup> L'*Attis* des Phrygiens se confond avec *Dionysius*.<sup>3</sup> *Hermes* et *Ares* ne sont autres, au dire de Jamblique, que les dieux de Phénicie *Monime* et *Aziz*.<sup>4</sup>

S'il y a unité entre les doctrines religieuses des divers pays, il n'y a pas moins unité entre les divers systèmes philosophiques de la Grèce. Julien adopte ici une opinion qui, pour avoir été fort répandue à son époque, n'en est pas moins difficile à soutenir devant l'histoire. Elle résulte chez lui, comme chez les autres néoplatoniciens, d'un *a*

<sup>1</sup> Oratio II, p. 56. .

<sup>2</sup> Oratio V, p. 459.

<sup>3</sup> Oratio V, p. 479.

<sup>4</sup> Oratio IV, p. 450.

*priori*, de la ferme volonté de pouvoir embrasser, dans une adhésion commune, dans un amour commun, tous les grands systèmes de l'époque classique de la Grèce. A la distance de plusieurs siècles et au travers des brumes du passé, on distinguait plus aussi nettement les différences qui avaient amené les représentants des diverses écoles à des luttes souvent fort violentes; on voyait plus que les grands traits communs. « La vérité, dit Julien, est une et une la philosophie » Il n'y a qu'une seule philosophie, et tous, tendant au même but, y arrivent par des voies diverses. Qu'on étudie les chefs d'école et l'on trouvera qu'ils sont tous d'accord! <sup>1</sup> » Les philosophes cyniques sont d'accord avec Platon; Pythagore, Socrate, les péripatéticiens et Zénon ont cherché la vérité de la même manière. « Pour-quoi donc, au mépris des faits, séparerions-nous des hommes qui ont été unis dans l'amour de la vérité, le dédain de l'opinion, la recherche de la vertu? <sup>2</sup> » Les seules écoles que Julien exclut de ce concert universel sont les écoles matérialiste et sceptique, Epicure et Pyrrhon. La plupart de leurs livres ont péri et c'est un bienfait des dieux. <sup>3</sup>

<sup>1</sup> Oratio VI, p. 485, 486. Conf. lettre XVII.

<sup>2</sup> Oratio VI, p. 488, 489.

<sup>3</sup> Frag., p. 301. Conf. Oratio, V, p. 462.

Enfin, et c'est l'unité à la fois la plus haute et la plus importante, il y a accord entre la religion, une sous les apparences diverses qu'elle a revêtues dans les divers pays, et la philosophie, une aussi sous la diversité apparente des systèmes. Cette conviction a conduit Julien à considérer la culture religieuse comme harmonique avec la culture intellectuelle et à associer dans un même amour ces deux choses qui ont été les préoccupations dominantes de sa vie, l'étude philosophique et le culte des dieux. « Il a cru, dit Libanius,<sup>1</sup> » que les sciences et les cérémonies sacrées » étaient sœurs. » Lui, si fier du titre de philosophe,<sup>2</sup> il en est venu à ne pas apprécier moins celui de prêtre.<sup>3</sup> Lui, qui écrivait à un ami : « Tu » peux, en formant trois ou quatre philosophes, » te rendre plus utile à l'humanité que beaucoup » de rois ensemble,<sup>4</sup> » il a consacré son règne à relever des temples, à former des prêtres, il a cru que la vie lui avait été donnée pour servir les dieux.<sup>5</sup> Lui, qui estimait que le plus grand bonheur de la vie, c'est de « philosopher paisible- » ment,<sup>6</sup> » il a fait de longs voyages pour visiter

<sup>1</sup> Epitaphios, Reiske I, p. 374.

<sup>2</sup> Oratio III, p. 420.

<sup>3</sup> Libanius Paneg. Jul. cons. Reiske I, p. 394.

<sup>4</sup> Ad. Themistium, p. 266.

<sup>5</sup> Oratio VII, p. 234.

<sup>6</sup> Lettre LV.

des sanctuaires vénérés<sup>1</sup>, il a transformé le palais impérial en temple et son jardin en sanctuaire, il s'est fait augure et sacrificateur et a immolé des victimes sur les autels de tous les dieux. Lui, qui se nommait lui-même le champion des philosophes et de la philosophie, qui déclare à maintes reprises ne travailler et ne combattre, ne désirer vivre que pour eux,<sup>2</sup> il a cru ne faire qu'énoncer sous une autre forme la même vérité, en disant que la vie lui avait été donnée pour le service des dieux, en se déclarant sans cesse leur serviteur, en invoquant leur secours à chaque page de ses écrits.

La religion et la philosophie n'ont donc qu'un seul objet. Elles sont deux révélations différentes d'une même vérité ; deux voies diverses instituées par les dieux pour conduire l'homme à un but unique. Julien trouve la confirmation de cette thèse dans ce qui lui paraît être le centre même de la philosophie grecque, la formule socratique : « Connais-toi toi-même ! » C'est tout le programme de la philosophie ; et c'est parce que toutes les grandes écoles de la Grèce se sont efforcées de le remplir, qu'on doit les considérer comme ayant été d'accord. Or, cette formule, programme de la philosophie, a une origine religieuse et divine. Elle

<sup>1</sup> Liban. Epit., p. 376.

<sup>2</sup> Ad. Th., p. 266, 267. Lettre LXXIII.

est un oracle d'Apollon Pythien, inscrit sur le temple de ce dieu à Delphes. La philosophie ne fait donc qu'accomplir le programme tracé par la religion, et le « fondateur de la philosophie », c'est Apollon.<sup>1</sup> Les dieux, inspireurs de la recherche philosophique, ont permis à la raison d'arriver en quelque mesure à la vérité. Mais ce n'est pourtant que dans leurs révélations mystiques qu'on peut trouver la pleine certitude, et en toute question on est autorisé à recourir contre les hésitations de la sagesse humaine à l'autorité infaillible des oracles divins. « Nous ne sommes pas, écrit » Julien à un prêtre, de ceux qui pensent que » l'âme périt avec le corps. Notre foi en l'exis- » tence future n'est pas fondée sur l'homme, mais » sur les dieux... Car en ces matières il n'appar- » tient à l'homme que de conjecturer, mais les » dieux savent certainement.<sup>2</sup> »

Un des points les plus intéressants dans cette affirmation de l'unité de la philosophie et de la religion, ce sont les efforts que fait Julien pour démontrer qu'elle a été reconnue et pour ainsi dire pratiquée dans l'ancienne Grèce. Il affirme et entreprend de prouver que les anciens philosophes ont été de fidèles adorateurs des dieux.

<sup>1</sup> Oratio VI, p. 483, 485, 488, 494.

<sup>2</sup> Lettre LXIII. Conf. Oratio IV, p. 448.



L'entreprise, on le comprend, n'était pas sans difficulté. Socrate n'avait-il pas été condamné à boire la ciguë comme négateur des dieux de l'Etat ? Les philosophes cyniques ne s'étaient-ils pas, de tout temps, signalés par leur mépris pour les cérémonies du culte, par leurs railleries contre les doctrines religieuses généralement reçues ? Julien cherche à réfuter les objections de cet ordre, et l'insistance avec laquelle il revient à sa thèse prouve assez qu'il sent que son argumentation pourrait bien n'avoir pas été convaincante. Comment, par exemple, pourrait-on se déclarer satisfait des explications qu'il donne au sujet de Diogène le cynique ? Diogène ne participait pas au culte public. Il avait refusé de se faire initier aux mystères d'Eleusis. Est-ce assez pour le justifier au point de vue polythéiste et le faire reconnaître comme un « zélé serviteur d'Apollon, » que de dire que, s'il ne s'est pas fait initier à Eleusis, c'était pour ne pas devenir Athénien, et que, s'il n'a pas participé au culte, c'était à cause de sa pauvreté ; qu'il avait, d'ailleurs, la sainteté de la vie, laquelle est préférable aux hécatombes ? <sup>1</sup>

Au reste, ce point n'est pas le seul sur lequel Julien se fait une image du passé à sa façon. Il est victime plus que d'autres de l'illusion propre

<sup>1</sup> Oratio VI, p. 492. VII, p. 212 à 214, 236.

aux esprits amoureux du passé. Il le pare de toutes les qualités qui peuvent le rendre parfaitement aimable. Et si cette image n'est pas conforme à celle que tracerait une histoire consciencieuse, tant pis pour l'histoire ! Je doute, pour prendre un exemple, que beaucoup d'historiens soient disposés à contresigner cette définition que donne Julien du peuple athénien au temps de Périclès : « Un peuple, une nation entière amoureuse de la justice ! »<sup>1</sup> Et Périclès lui-même n'était peut-être pas, un siècle avant la fondation de l'école du Portique, ce philosophe tout imbu des principes stoïciens, auquel Julien fait commencer un discours par ces paroles : « Ma cité, ma patrie, » c'est l'univers.<sup>2</sup> »

Quoi qu'il en soit de la vérité historique, il est certain que Julien s'est représenté l'ancienne Grèce comme un Etat où les philosophes étaient d'accord avec les théologiens, où les magistrats mettaient l'observation des lois et le bien des citoyens au-dessus de leur propre intérêt, où les peuples pratiquaient la vertu, mus par un commun amour de la sagesse et un commun respect pour les dieux. C'est la Grèce ainsi comprise qu'il a aimée, c'est à la restauration de cette Grèce-là qu'il a consacré sa vie.

<sup>1</sup> Ad. S. P. Q. Atheniensem, p. 269.

<sup>2</sup> Oratio VIII, p. 246.

En effet, si tout cela avait jamais existé, au temps de Julien, du moins, tout cela n'était plus qu'un souvenir. A qui se représentait ainsi le passé, le présent devait paraître bien sombre. Aussi, Julien appartient-il essentiellement à la classe des esprits mécontents qui ne voient dans le monde contemporain que des sujets de tristesse. Il appelle son siècle un « siècle de fer.<sup>1</sup> » Tous les biens qui composaient le trésor de la civilisation hellénique classique étaient solidaires. Ils ont été engloutis par un commun naufrage. La simplicité, les vertus antiques ont fait place au luxe, aux mœurs efféminées, aux habitudes de débauche.<sup>2</sup> De cette dissolution morale sont résultés l'indifférence à l'égard des dieux, la désertion des temples, l'abandon des cérémonies traditionnelles.<sup>3</sup> L'indifférence à l'égard des dieux est accompagnée du mépris pour la philosophie : « Les disciples de Pythagore, de Platon ou d'Aris- » tote sont traités de charlatans, de sophistes, de » vaniteux, d'empoisonneurs.<sup>4</sup> » Les lettres même sont en décadence. Combien n'entend-on pas « de » ces rhéteurs ignorants qui, par disette intellec- » tuelle et parce qu'ils ne savent pas trouver, dans.

<sup>1</sup> Oratio VII, p. 205.

<sup>2</sup> Voir tout le Misopogon et Oratio VI, p. 198.

<sup>3</sup> Misopogon et lettre LXIII.

<sup>4</sup> Oratio VI, p. 197. Conf. Ad. Them., p. 266.

» la réalité qui les entoure, des sujets de discours,  
» font intervenir Délos, Latone et ses enfants, des  
» cygnes chantant des airs mélodieux, des arbres  
» qui leur renvoient leurs accents, des prés hu-  
» mectés de rosée et fournis de gazon tendre et  
» moëlleux, le parfum des fleurs, le printemps  
» lui-même et d'autres images semblables ! Iso-  
» crate a-t-il jamais parlé de la sorte ? » Enfin,  
même dans la terre classique de l'hellénisme,  
même en Grèce, la justice n'est plus respectée.  
Pour une question d'argent, Corinthe viole l'éga-  
lité des cités grecques, consacrée par l'ancienne  
législation nationale. Sous le couvert de l'admini-  
stration romaine, elle opprime et dépouille l'an-  
tique et glorieuse ville d'Argos.<sup>2</sup> Et les Athéniens  
eux-mêmes, si supérieurs encore au reste des  
hommes, n'ont cependant plus qu'une faible étin-  
celle de la vertu de leurs ancêtres.<sup>3</sup>

La douleur que cette décadence intellectuelle  
et morale fait éprouver à Julien, s'exprime en  
plaintes nombreuses, en amers regrets ! Elle se  
traduit en une haine violente contre tous les hom-  
mes qu'il considère comme contribuant, par leur  
manière de vivre, à précipiter la ruine de la civi-  
lisation hellénique. Les pages qu'il a écrites con-

<sup>1</sup> Oratio VII, p. 236.

<sup>2</sup> Lettre XXXV.

<sup>3</sup> Ad. S. P. Q. Athem.; p. 269.

tre la dissolution de l'opulente et voluptueuse ville d'Antioche, sont au nombre des plus mordantes par l'ironie, des plus éloquentes par l'indignation qu'ait produites la littérature de l'Empire.<sup>1</sup> Il n'est pas moins véhément contre quiconque attaque les dieux ou jette du discrédit sur la philosophie. La secte cynique avait de son temps un nombre assez considérable d'adhérents. Mais ces hommes, à en juger du moins par le portrait qu'en trace Julien,<sup>2</sup> ne prenant à la philosophie que le mépris de l'opinion, s'abandonnaient sans pudeur à leurs passions. Voluptueux et gourmets, ils assiégeaient les maisons des riches et des puissants, non pas, comme les cyniques d'autrefois, pour leur donner des leçons et des exemples de vertu, mais pour leur mendier des repas ou de l'argent. Couverts du manteau, la besace au côté et le bâton à la main, ils promenaient dans les villes et les camps leur oisiveté effrontée et leur mendicité impudente. Le mépris et la haine qu'ils inspiraient tombaient en discrédit sur la philosophie. Bien plus, ils affichaient l'incrédulité à l'égard des dieux; à l'exemple d'Oenomaus, «cette âme bestiale,<sup>3</sup>» auteur d'un livre contre les Oracles, ils

<sup>1</sup> V. Misopogon.

<sup>2</sup> Oratio VI et VII, en particulier VI, p. 180, 200, 201, 203 et VII, p. 223 à 226.

<sup>3</sup> Oratio VII, p. 209.

livraient à la risée les traditions les plus saintes. L'un d'entre eux avait osé, en présence de Julien lui-même, produire dans une assemblée une fable irrévérencieuse pour les dieux.<sup>1</sup> Les deux discours que Julien a consacrés à combattre ces successeurs dégénérés de Diogène, sont pleins d'amertume. Et vers la fin, comme s'il se reprochait d'avoir fait trop d'honneur à de pareils hommes en les réfutant, il cite avec éloge l'opinion de son ami Jamblique, que « lorsqu'on entend des gens met-  
» tre en question s'il y a des dieux, il ne convient  
» pas de leur répondre comme à des hommes,  
» mais il faut les frapper comme des bêtes fé-  
» roces.<sup>2</sup> »

En dépit de tous les destructeurs de la vertu, de la philosophie, de la littérature, de la foi helléniques, Julien entreprend de les restaurer dans leur pureté et leur vigueur antiques. Son œuvre est par excellence une œuvre de restauration. Ces mots, qui reviennent sans cesse sous sa plume : « les mœurs des pères, les lois des pères, les  
» traditions nationales,<sup>3</sup> » désignent très exactement la cause pour laquelle il combat, ce qu'il veut rétablir dans tout le monde grec. Lui-même donne l'exemple. Il n'est pas seulement littéra-

<sup>1</sup> Oratio VII, p. 204, 205, 208, etc.

<sup>2</sup> Oratio VII, p. 237.

<sup>3</sup> τὰ πάτρια ἔθη, οἱ πάτριαι νόμοι, τὰ πάτρια.

teur, philosophe, prêtre, il veut encore donner sur le trône impérial le spectacle de la vertu antique et de l'intégrité des magistrats républicains d'un autre âge. On peut penser qu'il y a eu dans la vertu de Julien une part considérable d'ostentation, et qu'il a fait servir à la satisfaction de sa vanité ce qu'il refusait aux autres passions.<sup>1</sup> On ne peut méconnaître que sa vertu a été réelle et qu'il a donné un exemple moral bien rarement suivi par les empereurs chrétiens. Il est à peine besoin d'ajouter qu'il a de beaucoup surpassé en vertu les modèles antiques qu'il croyait ne faire qu'imiter. Ses biographes rapportent avec admiration qu'il a été chaste, et qu'après la mort de sa femme il n'a eu commerce avec aucune autre. Dans la guerre contre les Perses, il fuyait la vue des belles prisonnières dont le sort des armes l'avait rendu maître. Sobre, ne mangeant pas à son appétit, se contentant souvent, en temps de guerre, de prendre debout l'ordinaire de ses soldats, « un » régime de cigale, » dit Libanius, il ne s'accordait même pas la nuit un repos prolongé. Bien avant que les ténèbres fussent dissipées, il quittait la natte ou la peau de bête sur laquelle il avait dormi, pour vaquer aux affaires de l'empire, pour sacrifier aux dieux ou pour se livrer à ses études

<sup>1</sup> Ammien Marc: XXV, 4, p. 427; XXII, 7, p. 304.

bien aimées. Vrai cynique, il a poussé jusqu'à l'excès le mépris du corps. Si l'on en croit le portrait, sans doute un peu chargé, qu'il trace de lui-même dans le *Misopogon*, il n'aurait même pas accordé à cette « prison de l'âme » ce qu'exigent les convenances élémentaires. Ses doigts, dit-il, étaient presque toujours noircis d'encre. Les poux couraient librement dans sa barbe longue et inculte. On reconnaissait en lui l'homme qui avait passé quatre ans chez les Celtes et qui s'était fait apprécier de ces barbares par la ressemblance de ses mœurs avec les leurs.<sup>1</sup>

Son entourage devait se modeler sur son austérité. A peine arrivé comme Auguste à Constantinople, un de ses premiers soins est de chasser du palais impérial les milliers de cuisiniers, de servants de table, de barbiers, d'eunuques qui s'y étaient multipliés sous ses prédécesseurs.<sup>2</sup> Il les remplace par des lettrés, des philosophes, des théurges, qui doivent imiter, au moins en apparence, le sérieux et l'austérité de sa vie. La cour devient un foyer de vertu, même d'ascétisme, au sein d'une société qui s'effondre par la dissolution des mœurs. Les intimes de l'empereur partagent sa haine pour le théâtre, où l'on se moque des

<sup>1</sup> Pour tous ces détails, v. Ammien XXV, 4; Libanius Epitaphios, p. 579 et alias, et Julien dans le *Misopogon*, surtout p. 338 à 344, 348, 359.

<sup>2</sup> Libanius Epit., p. 565. Ammien XXII, 4.



dieux,<sup>1</sup> son mépris pour les émotions vulgaires de l'hippodrome. Ils l'approuvent d'avoir supprimé les courses de bœufs, d'ânes, de mulets, que ses prédécesseurs donnaient en spectacle au peuple.<sup>2</sup> Mais le peuple ne comprend rien à cette vertu bizarre qui condamne tout ce dont il fait lui-même ses délices. Il n'y voit qu'affectation et désir de se singulariser. « Nous sommes chez vous, dit » Julien aux habitants d'Antioche, sept étrangers, » sept intrus. Nous n'avons de relations avec per- » sonne, nous n'allons nulle part, si ce n'est quel- » quefois aux temples des dieux. Nous ne fré- » quentons pas les théâtres, considérant que c'est » la plus misérable des occupations et le plus » honteux but pour la vie, tellement nous dési- » rons votre haine, au lieu de vous plaire ! » « Le » spectacle de ma sagesse et de celle de mes amis » vous est odieux ! » « Je suis ici avec ces quel- » ques hommes l'objet de votre risée à tous !<sup>3</sup> » La haine augmentait et la raillerie devenait plus amère quand on apprenait que l'empereur, non content de faire avec ses amis étalage d'austérité, prétendait encore imposer à ses sujets une certaine modération et une certaine équité. Qu'il développât dans ses discours des principes stoï-

<sup>1</sup> Oratio VII, p. 204.

<sup>2</sup> Socrate, Hist. eccl. III, 4.

<sup>3</sup> Misopogon, p. 354, 364, 360.

ciens d'égalité entre les hommes, qu'il affirmât que la véritable liberté consiste dans la domination de l'âme sur les appétits inférieurs, en sorte qu'un esclave vertueux est plus libre que son maître voluptueux et gourmand,<sup>1</sup> passe encore ! La pédanterie était plus agaçante que nuisible. Mais prendre effectivement des mesures en faveur des classes pauvres, enlever à des riches trois mille lots de terre qu'ils s'étaient appropriés au détriment de ceux qui en auraient eu besoin ; imposer aux commerçants d'Antioche un tarif officiel qui les empêche de vendre les denrées à des prix exagérés ; faire venir du blé en abondance, alors que les propriétaires de grains comptaient sur une prochaine disette pour échanger contre des monceaux d'or les provisions qu'ils conservaient en secret à la campagne ; en un mot, s'opposer à l'exploitation du pauvre peuple par la classe riche et puissante,<sup>2</sup> et après cela se moquer des gens qui se plaignent de ce qu'on ne trouve au marché ni volaille ni poissons, et dire qu'une cité frugale doit se contenter de pain, de vin et d'huile,<sup>3</sup> décidément c'était trop ! C'est alors que les brocards pleuvent sur ce philosophe maniaque et malpropre, alors qu'on fait circuler des

<sup>1</sup> Oratio VI et VII, en part. VI, p. 495 à 497.

<sup>2</sup> Misopogon, p. 343, 350. 368 à 371.

<sup>3</sup> Ibid., p. 350.

vers anapestes sur sa longue barbe, <sup>1</sup> alors qu'on affiche le regret du Chi et du Kappa, <sup>2</sup> c'est-à-dire du Christ et de Constance.

L'amour du passé hellénique conduit Julien jusqu'à considérer le régime républicain comme supérieur au régime monarchique. Il déclare que le fardeau de la souveraineté absolue dépasse les forces d'un homme, et s'appuie sur Platon et Aristote pour établir que le règne des lois, c'est-à-dire de la raison exempte de passion, est préférable à celui d'un homme, puisque dans tout homme il y a une bête féroce. <sup>3</sup> Il n'a fait toutefois, bien entendu, aucun effort pratique pour rétablir la constitution républicaine. Mais, empereur, il a mis sa gloire à se montrer scrupuleux observateur des lois. Lui, qui tant de fois a rappelé avec hauteur ses sujets à l'obéissance, au respect des autorités établies et des lois, qui s'est élevé avec tant de violence contre l'esprit de sédition, contre l'absence de police, contre la licence des peuples qui crient : « Vive la liberté ! » <sup>4</sup> il a donné lui-même le bon exemple. Il ne voulait pas qu'on l'appelât *Maitre*, <sup>5</sup> lui, le serviteur des

<sup>1</sup> Ibid., p. 364.

<sup>2</sup> Ibid., p. 337.

<sup>3</sup> Ad. Themistium, p. 260 à 262.

<sup>4</sup> Lettres X, XLIII, LI, tout le Misopogon, surtout p. 343, 355, 356.

<sup>5</sup> Misopogon, p. 343.

dieux et des lois ; il blâmait sévèrement le culte des empereurs<sup>1</sup> et ne voulait être lui-même que « grand-prêtre, conformément aux institutions » traditionnelles. »<sup>2</sup> Il prenait un soin excessif d'éviter même l'apparence de se mettre au-dessus des lois. Ammien-Marcellin raconte qu'ayant, une année où il n'était pas consul, donné par oubli un ordre sur une affaire qui rentrait dans la compétence consulaire, il s'imposa lui-même, pour se punir, une amende de dix livres d'or. Dans les cérémonies publiques, on le voyait défilier à pied à côté des autres magistrats. « Les uns, ajoute » Ammien, louaient cette humilité ; d'autres la » trouvaient affectée et contraire à la dignité. »<sup>3</sup>

On s'étonne, non sans raison, que Julien, désireux de provoquer une régénération morale de l'empire, n'ait pas compris que le christianisme était la seule puissance dont il pût attendre pour cette œuvre un appui efficace. Pour expliquer, sinon pour excuser cet aveuglement, on doit se transporter dans l'époque de la jeunesse de Julien. Pendant deux règnes successifs, les faveurs gouvernementales avaient été distribuées aux chrétiens, particulièrement aux convertis. Rester fidèle au culte des dieux, c'était alors dimi-

<sup>1</sup> Cæsares, p. 332.

<sup>2</sup> Lettre LXII.

<sup>3</sup> Ammien XXII, 7.

nuer ses chances d'arriver aux honneurs et aux gros traitements. On comprend donc qu'il devait y avoir du côté des chrétiens beaucoup d'âmes intéressées et viles, tandis que dans les rangs des Hellènes on devait compter de fiers et nobles caractères. Les chrétiens avec lesquels Julien avait eu personnellement le plus à faire, n'étaient pas propres, d'ailleurs, à lui faire concevoir du christianisme une opinion favorable. Les directeurs de son éducation avaient été des évêques ariens, hommes de cour, plus féconds en expédients politiques que riches de vertus. Son oncle, l'empereur Constance, chrétien zélé, destructeur de statues des dieux et démolisseur de temples, était un prince licencieux et cruel. Il avait signalé son avènement au trône par le meurtre de toute sa famille. Au nombre des victimes était Jules-Constance, père de Julien. Celui-ci, obligé pendant longtemps de se montrer docile et respectueux envers un parent tout puissant, contraint même à composer en son honneur des panégyriques, a montré plus tard l'estime qu'il en faisait au fond du cœur, quand il l'a appelé « le meurtrier de » mon père, de mes frères, de mes cousins, le » bourreau de toute notre famille. »<sup>1</sup> Julien en voulait aux conseillers chrétiens de Constance

<sup>1</sup> Ad. S. P. Q. Ath., p. 284, 286. Conf. Lettre XXIII. Cæsares, p. 336.

plus encore qu'à Constance lui-même. C'est à eux, à ces eunuques féroces, qu'il attribuait la plupart des défiances, des haines, des cruautés de son cousin. Devenu seul empereur, il « les » saisit, dit-il, de sa propre main et les jeta dans » une fosse où ils périrent. »<sup>1</sup>

Une vue plus générale de l'influence historiquement exercée par le christianisme aurait dû, sans doute, corriger l'impression qui résultait pour Julien de ces relations personnelles avec de mauvais chrétiens. Nous verrons que bien involontairement il lui arrive quelquefois de rendre aux vertus chrétiennes un éclatant témoignage. Mais il était d'autre part trop foncièrement épris du passé pour qu'une religion qui renversait toutes les traditions, qui parlait avec irrévérence des vertus antiques, ne lui parût pas dangereuse au point de vue même de la morale. Il ne pouvait comprendre qu'on eût un amour réel pour la vertu, quand on ne professait pas une admiration sans mélange pour les grands héros de l'antiquité et quand on niait les dieux. La religion nouvelle lui paraissait responsable de la dissolution croissante avec laquelle ses progrès coïncidaient. Il confond la licence religieuse avec la licence morale. Il mentionne avec une intention évidente le fait que cette

<sup>1</sup> Lettre XXV, XXIII, XVII. Ad, S. P. Q. Athen., p. 272 à 274.

ville d'Antioche, si corrompue, si efféminée, était en grande majorité chrétienne, et se permet même contre les femmes chrétiennes des accusations outrageantes.<sup>1</sup> Le mépris avec lequel il parle de l'éducation morale par le christianisme, est surprenant : « Chez vous, dit-il, aucun homme ne » saurait devenir courageux ou modéré. La » preuve est facile à faire : Choisissez parmi » vous tous des enfants que vous éduquerez par » l'étude des Ecritures. Si, quand ils seront ar- » rivés à l'âge d'homme, ils sont plus vertueux » que des esclaves, vous pourrez dire que je suis » un menteur et un fou. Et vous êtes assez mal- » heureux, assez insensés pour regarder comme » divins ces livres qui sont incapables d'améliorer, de rendre plus sage ou plus courageux qui que ce soit ! »<sup>2</sup> Au contraire, Julien exalte la vertu éducative de l'hellénisme : « Chez nous, » tout homme devient meilleur, à moins d'avoir » une nature tout à fait stérile. Un homme d'un » bon naturel, qui a reçu notre éducation, devient à la lettre un présent des dieux aux hommes. »<sup>3</sup> Ces affirmations, Julien prétend les fonder sur sa propre expérience. Le peu qu'il vaut, et, en dépit de certaines affectations de mo-

<sup>1</sup> Misopogon, p. 356, 357, 363.

<sup>2</sup> Cyrilli adversus Jul. liv. VII, p. 229, 230.

<sup>3</sup> Ibidem.

destie,<sup>1</sup> ce peu est à ses yeux beaucoup, il pense le devoir à l'étude des anciens écrivains, des philosophes surtout. S'il n'avait eu, pour se former, que l'éducation qu'il a reçue en commun avec son frère pendant leur rélévation en Cappadoce ; et dont les éléments essentiels étaient de lire publiquement la Bible dans les églises et de construire une basilique sur le tombeau du martyr Mammas,<sup>2</sup> il serait sans doute resté rude et brutal, comme Gallus. C'est la philosophie qui l'a purifié.<sup>3</sup>

Le galiléisme est donc à tous égards un destructeur de l'ancienne civilisation. Lui, qui nie les dieux, qui renverse les temples et les statues, qui veut substituer à l'incomparable littérature grecque un livre barbare, qui met les bateliers de Capernaüm au-dessus des philosophes d'Athènes, il est encore un principe d'affaiblissement moral et de servitude. Tout ce qu'il y a de funeste dans l'ignorance des barbares, dans l'impiété des mauvais cyniques, dans le dévergondage des habitants des villes, tout cela se trouve réuni dans

<sup>1</sup> V. Ad. Themietium passim.

<sup>2</sup> Grég. de Naziance I, p. 88 à 90, Socrate H. E. III, 4. Sozom. V, 2.

<sup>3</sup> Ad. S. P. Q. Ath., p. 271, 272. Conf. Oratio III, p. 423 à 425 ; VII, p. 235.



le galiléisme. Et comme de tous les ennemis il est le plus puissant, le plus redoutable, puisqu'il s'est déjà pour un temps substitué à l'hellénisme, c'est contre lui que doit porter le plus énergique effort.

---



## CHAPITRE II

### LA CONVERSION DE JULIEN

---

Nous avons étudié jusqu'ici d'une manière tout à fait générale les motifs qui engagèrent Julien à rompre avec le christianisme et à se faire le champion de la religion grecque. Il nous faut maintenant entrer dans le détail. Nous analyserons les doctrines de Julien, son argumentation en faveur du polythéisme et sa réfutation du monothéisme chrétien. Mais d'abord nous devons chercher à nous faire une idée un peu plus précise de sa conversion.

Nous manquons, malheureusement, de renseignements circonstanciés sur cette crise. Cela tient surtout à ce que, pendant dix années, Julien, converti au polythéisme et pratiquant en secret le culte des dieux,<sup>1</sup> dissimula par prudence ses sentiments. Il continua de professer son ancienne foi

<sup>1</sup> Lettre LI, Ad. S. P. Q. Ath., p. 277.

et de participer publiquement au culte chrétien. Il aurait même, si l'on en croit les écrivains ecclésiastiques, affiché après son apostasie secrète un zèle nouveau pour le christianisme. Il se serait fait tonsurer, aurait mené la vie d'un moine et aurait repris ses fonctions de lecteur dans les églises.<sup>1</sup> Cette manière de faire, que nous ne trouvons pas héroïque, lui semblait à lui toute naturelle. Il excuse lui-même par la crainte ceux qui, sous Constance, ont caché leurs opinions sur les dieux.<sup>2</sup> Libanius ne se borne pas à excuser Julien; il le loue de sa prudence. « Esope, dit-il, aurait à » ce sujet fait une fable, non pas l'âne caché dans » la peau du lion, mais le lion dans la peau de » l'âne. »<sup>3</sup>

Cette dissimulation prolongée est cause que nous ne possédons sur les circonstances de la conversion de Julien aucun rapport contemporain. Nos renseignements sont tous d'une époque postérieure. Ils ne sont ni très complets, ni très concordants. Voici pourtant ce qu'on peut affirmer avec certitude. Ce drame intérieur s'accomplit pendant le séjour de quatre années environ que Julien, âgé de vingt à vingt-quatre ans, fit en Asie-Mineure. Le premier acte eut lieu à Nico-

<sup>1</sup> Socrate, Hist. ec. III, 4.

<sup>2</sup> Lettre XLII.

<sup>3</sup> Libanius Epitaphios, p. 528.

médie, le second en Ionie, où la foi nouvelle de Julien fut confirmée par le commerce avec Aedesius et les théosophes néoplatoniciens groupés autour de lui. Libanius est, entre les biographes de Julien, celui que nous devons ici prendre de préférence pour guide. Voici quelques extraits des passages où il raconte la transformation qui s'accomplit dans la pensée de Julien pendant son séjour en Asie-Mineure :

« Ce séjour fut le principe des plus grands biens  
» pour lui et pour la terre. Car il y avait là une  
» étincelle cachée de l'art divinatoire par la-  
» quelle, sondant pour la première fois les cho-  
» ses obscures, tu réprimas, adouci par les ora-  
» cles, ta haine violente contre les dieux. »<sup>1</sup>.....  
« Quand il eut rencontré des hommes imbus des  
» doctrines de Platon, qu'il eut entendu parler  
» des dieux et des démons, des êtres qui ont en  
» réalité fait cet univers et qui le conservent, qu'il  
» eut appris ce que c'est que l'âme, d'où elle  
» vient, où elle va, par quoi elle est abaissée et  
» déprimée, par quoi elle est élevée et exaltée,  
» ce que c'est pour elle que la captivité et la li-  
» berté, comment elle peut éviter l'une et attein-  
» dre l'autre ; alors il lava par une doctrine dés-  
» altérante la saumure de ses anciennes opinions

<sup>1</sup> Prosphon I, p. 408.

» il reconnut les dieux qui existent véritablement.  
» à la place de celui qui n'a que l'apparence ; et,  
» rejetant toutes les niaiseries auxquelles il croyait  
» autrefois, il reçut dans son âme la splendide vé-  
» rité comme dans un grand temple des images  
» de dieux autrefois souillées de boue. »..... « Ce  
» fut la philosophie qui le conduisit à la vérité. Je  
» proclame ce jour l'origine de la liberté pour la  
» terre, je félicite le lieu où s'est accompli ce  
» changement, et l'homme qui a été le médecin  
» de ses opinions. »<sup>1</sup>

Dès ce moment, dit encore Libanius, « tout ce  
» qui avait de la sagacité, tant sur le continent  
» que dans les îles, » s'attendit à Julien. Tous les  
adorateurs des Muses et des autres dieux accou-  
rurent par terre et par mer pour le voir. Une fois  
venus, ils avaient beaucoup de peine à le quitter.  
« Car la sirène les retenait. » On priait, on im-  
molait en secret des victimes pour le futur res-  
taurateur de la religion traditionnelle. « On met-  
» tait en mouvement tout l'art divinatoire pour  
» apprendre d'avance ce que nos yeux voient  
» maintenant. Les dieux bienveillants manifes-  
» taient leur contentement, ensorte que tu as ré-  
» gné longtemps avant cette chlamyde de pourpre

<sup>1</sup> Epitaphios I, p. 328. Paneg. I, p. 376.

» et possédé la souveraineté avant les insignes de  
» la souveraineté.<sup>1</sup> »

Le premier élément auquel Libanius attribue un rôle dans la conversion de Julien, c'est la divination. Les oracles, dit-il, sont ce qui a diminué d'abord sa haine violente contre les dieux. On ne doit pas s'étonner que Julien, encore chrétien, ait pu être accessible à des impressions de cet ordre. La divination devait attirer son esprit curieux, inquiet, naturellement disposé à scruter les mystères, et rien dans son éducation ne devait lui faire considérer comme absurde la foi aux présages. Les docteurs chrétiens des premiers siècles considéraient généralement l'art divinatoire comme résultant de l'inspiration des mauvais esprits. C'était donc à leurs yeux un art criminel; s'y vouer, c'était se faire ministre des démons; le consulter, c'était donner un gage à leurs cultes. Mais ils ne viaient pas que cet art ne fût réel et que ses adeptes n'obtinsent des révélations vraies sur l'avenir.<sup>2</sup>

Ce ne furent donc pas pour Julien des rumeurs purement indifférentes que celles qui lui parvinrent, à Constantinople, d'oracles annonçant la

<sup>1</sup> Prosphon et Epitaph. I, p. 409 et 528.

<sup>2</sup> Voyez par exemple Justin Apolog. I, 14, 46, 66. Origène contre Celse IV, 92.

mort prochaine de Constance et son propre avènement au trône. Ce ne fut surtout pas pour lui un événement indifférent que la rencontre, en Asie, de Maxime d'Ephèse, le grand initiateur, le familier des puissances mystérieuses, qui, en sa qualité de devin, lui confirma solennellement les prédictions que la voix populaire avait déjà apportées à son oreille.<sup>1</sup> Julien ne dut-il pas se faire déjà une idée moins défavorable de ces puissances inconnues, du moment qu'elles se préoccupaient de lui, et qu'elles annonçaient son élévation au trône comme le commencement de jours meilleurs ?

Maxime employa d'ailleurs sans doute d'autres moyens encore pour agir sur l'imagination de Julien. Ce fut lui, semble-t-il, qui exerça dans la crise de la conversion du futur empereur l'influence la plus apparente. C'est lui, très vraisemblablement, que Libanius félicite d'avoir été le médecin des opinions de Julien. Maxime, que plus tard l'empereur chrétien Valentinien fit mettre à mort comme magicien, était un des théurges les plus en renom au quatrième siècle. Beau de figure, avec de longs cheveux blancs et des yeux brillants, doué d'une parole aussi harmonieuse qu'abondante, il exerçait un attrait personnel

<sup>1</sup> Sozomène, Hist. eccl. V, 2.



qu'Eunape déclare irrésistible. Bien que versé dans les sciences, il préférait à leur commerce celui des dieux. Vivre avec les dieux et introduire autrui dans leur communion, était son occupation favorite. « La grandeur de sa nature, dit-on, lui faisait mépriser les démonstrations scientifiques et leur préférer certaines impulsions irraisonnées.<sup>1</sup> »

Maxime obtint sur l'esprit de Julien un ascendant qu'il conserva jusqu'à la fin. On en peut juger par la correspondance de Julien.<sup>2</sup> On en peut juger aussi par cette anecdote que raconte Ammien : « Un jour qu'il assistait (à Constantinople) aux discussions du Sénat, on lui annonça que le philosophe Maxime venait d'arriver d'Asie. Il se leva brusquement, courut à sa rencontre jusque bien au-delà du vestibule, puis, l'ayant embrassé et baisé, l'introduisit révérencieusement avec lui.<sup>3</sup> » Maxime fit dès lors partie du groupe de lettrés et de théurges que l'empereur emmenait toujours avec lui dans ses voyages.

L'initiation théurgique fut sans doute pour quelque chose dans la confiance que Julien ac-

<sup>1</sup> Eunape. Vie de Maxime.

<sup>2</sup> Lettres XV, XVI, XXXVIII.

<sup>3</sup> Ammien XXII, 7.

corda, dès l'abord, à Maxime. Le théurge d'Éphèse lui apprit le premier le charme de ces révélations mystérieuses, de ces spectacles féériques, de ces saintes extases dont le goût se développa plus tard chez lui par ses relations avec l'hiérophante d'Eleusis et son initiation aux Eleusinies. On ne peut, d'ailleurs, rien affirmer de précis sur ce point. Les renseignements d'Eunape ne doivent être admis que sous toute réserve. L'idée générale en doit être vraie, mais le détail n'est peut-être qu'une broderie.

Eunape raconte qu'Eusèbe de Mynde, un des confrères de Maxime, fit un jour à Julien le récit suivant : « Maxime nous avait fait descendre en » grand nombre dans le temple d'Hécate. A son » arrivée, il salua la déesse, puis il nous dit : As- » seyez-vous, amis, contemplez ce qui va se pas- » ser et jugez si je suis supérieur à la plupart des » hommes ! Nous nous assimes tous. Il fit brûler » un grain d'encens et chanta à voix basse un » hymne entier. La statue se mit à sourire, puis » sembla rire. Nous étions troublés par ce spec- » tacle : « Qu'aucun de vous ne s'effraye, nous dit- » il, bientôt les lampes que la déesse tient dans » ses mains, vont d'elles-mêmes s'allumer ; et il » n'avait pas fini de parler que déjà la lumière » brillait autour des lampes. » Eusèbe, ayant fait ce récit, engageait Julien à se défier de pareils

enchantelements qui trompent les sens et qui détournent l'âme de la seule vraie purification, celle qui procède de la Raison. « Reste avec tes livres, » lui aurait répondu Julien, tu m'as fait connaître » l'homme qu'il me faut.<sup>1</sup> »

Eunape, grand ami du merveilleux, a sans doute ici trop prêté ses propres sentiments à Julien. Ces paroles dédaigneuses à l'égard des livres ne s'accordent guères avec ce que nous savons d'ailleurs de l'empereur bibliophile. Le goût des mystères, la recherche du commerce avec les dieux n'ont jamais étouffé en Julien les goûts et les besoins rationnels. La raison, la démonstration scientifique ont dû avoir une grande part dans la crise de sa conversion. Une connaissance approfondie de son caractère engage à croire que Libanius ne se trompe pas, quand il dit que l'agent principal de la transformation de ses croyances, ç'a été « la philosophie. » Maxime n'était peut-être pas aussi exclusivement théurge que le représente Eunape. D'ailleurs, Aedesius lui-même et ses disciples autres que Maxime ont pu communiquer à Julien la tendance plus rationnelle de leur propre esprit. Nous venons de voir dans quel sens Eusèbe de Mynde cherchait à le diriger.

<sup>1</sup> Pour tous ces détails sur les rapports de Julien avec Maxime, voyez Eunape : Vies des philosophes. Maxime.

Chrysanthé de Pergame exerça sur lui une influence analogue. C'est de Chrysanthé peut-être que Julien disait plus tard : « Il corrigea ce qu'il » y avait en moi de trop passionné et de trop » hardi, et s'efforça de me rendre plus sage.<sup>1</sup> »

Quels sont donc ces éléments rationnels, quelles sont ces doctrines qui ont détaché Julien du christianisme pour faire de lui un adhérent de l'ancien culte ? Libanius parle d'une doctrine sur l'âme : « Il apprit, dit-il, ce que c'est que l'âme, » d'où elle vient, où elle va, par quoi elle est » abaissée et déprimée, par quoi elle est élevée » et exaltée, ce que c'est pour elle que la capti- » vité et la liberté, comment elle peut éviter l'une » et atteindre l'autre.<sup>2</sup> »

Il n'est pas difficile de reconnaître la doctrine dont parle Libanius. C'est la doctrine néoplatonicienne de la descente et de l'ascension des âmes. Les néoplatoniciens enseignaient qu'il y a en l'homme un principe divin émané du monde supérieur. L'esprit ne naît pas avec le corps. Il est préexistant. Avant l'existence actuelle, il a eu une autre existence ; et cette existence était d'une nature bien supérieure. Le rayon n'avait pas encore été projeté hors du foyer, la parcelle divine ad-

<sup>1</sup> Oratio VII, p. 235.

<sup>2</sup> Libanius Epit., p. 528.

hérait encore à la Divinité. L'esprit, encore à l'état universel, participait à la béatitude parfaite de l'Unité absolue. La vie actuelle est donc une vie de déchéance. Enfermé dans un corps et réduit à l'état individuel, le principe divin a perdu la liberté, la lumière, la félicité parfaites dont il jouissait. Il est au milieu du monde matériel comme un exilé. Cet exil est nécessaire sans doute. Il faut bien que Dieu répande de toutes parts son inépuisable fécondité et fasse resplendir, même dans les ténèbres de la matière, quelque chose de son incomparable beauté. Mais il faut aussi que l'âme à qui cette mission est échue, sente que ce n'est qu'un abaissement temporaire et qu'elle éprouve au sein des choses finies la nostalgie de l'infini ! Se dégager des liens dont la matière l'a enlacée, recouvrer sa liberté, remonter dans la région de la lumière et du bonheur parfaits, telle doit être sa préoccupation constante. Les moyens pour atteindre ce but sont la vertu, la science, la contemplation, les cérémonies mystiques. L'âme pure et amie des dieux reprend après la mort le chemin de la patrie bienheureuse. Et, dès la vie actuelle déjà, elle peut, par un suprême effort intellectuel ou par une descente merveilleuse en elle des dieux, s'élever par instants à l'extase où elle perd le

sentiment du corps, de l'individualité, et s'absorbe dans l'Unité primitive dont elle est émanée.

Julien accepta ces doctrines. Elles reviennent souvent dans ses écrits. Lui aussi croit qu'il y a en l'homme un principe divin ; il l'appelle : « un » dieu en nous , la forme la plus haute de notre » âme ;<sup>1</sup> » « le dieu qui est en nous, c'est-à-dire » l'intelligence.<sup>2</sup> » Il en fait même, conformément au néoplatonisme, quelque chose de supérieur à l'intelligence : « une parcelle de l'Un et du Bien lui » même, supérieure à l'intelligence... qui main- » tient l'âme tout entière dans l'Un et dans le » Bien.<sup>3</sup> » Ce principe a une origine supérieure. « Sans l'avoir appris, nous le regardons comme » divin et nous croyons tous qu'il a sa résidence » dans le Ciel.<sup>4</sup> » Les âmes sont donc « une co- » lonie envoyée du ciel sur la terre.<sup>5</sup> » La vie terrestre est le résultat d'une chute.<sup>6</sup> Le corps, dont les âmes sont enveloppées pendant leur séjour ici-bas, est pour elles une prison.<sup>7</sup> L'élément immortel est gêné par l'élément mortel auquel il est associé.<sup>8</sup> Tout l'effort de l'homme doit être de

<sup>1</sup> Oratio II, p. 61, 69.

<sup>2</sup> Oratio VI, p. 196, 197.

<sup>3</sup> Oratio VII, p. 217.

<sup>4</sup> Oratio VI, p. 183.

<sup>5</sup> Oratio II, p. 90.

<sup>6</sup> Oratio V, p. 169.

<sup>7</sup> Oratio VI, p. 198.

<sup>8</sup> Oratio VI, p. 183, 184.

reconquérir sa liberté en assurant à l'intelligence, qui constitue sa vraie nature, la prédominance sur le corps, sur ses faiblesses, sur ses passions. C'est seulement quand l'âme a triomphé des entraves du corps que l'homme se sent heureux.<sup>1</sup> Cet affranchissement, Julien le demande à la vertu. Il y a dans ses écrits de belles pages, d'une inspiration toute stoïcienne, sur la vertu, qui seule peut rendre l'homme libre, qui d'un misérable fait un homme heureux, d'un esclave un roi, et sans laquelle un roi lui-même n'est qu'un esclave.<sup>2</sup> A la vertu doit se joindre la science. Le bonheur des dieux, qui sont parfaitement libres, c'est la contemplation des êtres.<sup>3</sup> En les imitant, en s'habituant à contempler les êtres, l'homme acquiert progressivement la liberté. Le terme dernier de cette contemplation, c'est le Dieu suprême. Contempler Dieu « d'une manière impassible, » c'est le comble de la liberté et du bonheur, c'est ce qui de l'homme lui-même fait un dieu.<sup>4</sup>

Mais Julien appartient trop à son siècle, il a une âme trop inquiète, trop exaltée pour s'en tenir à ces moyens tout philosophiques d'acquérir la liberté et la félicité spirituelles. Il leur associe les

<sup>1</sup> Oratio VI, p. 194 à 197.

<sup>2</sup> Oratio I, p. 80 à 83. Oratio VI, p. 495, 497.

<sup>3</sup> Cyrilli contra Julianum V, p. 171,

<sup>4</sup> Oratio VI, p. 192. VII, p. 234.

moyens religieux. Autant il affirme parfois la puissance de l'homme, sa capacité de s'affranchir et de s'élever lui-même, autant d'autres fois il insiste sur sa faiblesse et sur la nécessité pour lui de recourir à l'assistance des dieux. Lui-même recherche avidement ce délire dionysiaque qu'on obtient par la participation aux cérémonies mystiques. S'il en est trop longtemps privé, il lui semble que sa vie se disperse et se perd.<sup>1</sup> Il décrit avec enthousiasme l'illumination que produit dans l'âme la présence des dieux, préparée par l'abstinence et l'observation des rites sacrés. « Quand l'âme s'est donnée toute entière aux » dieux, qu'elle s'est remise sans réserve à l'ac- » tion des principes supérieurs... quand il ne reste » rien qui leur résiste ou leur fasse obstacle..... » aussitôt la lumière divine brille dans l'âme. » Elle est à tel point divinisée qu'elle commu- » nique à l'esprit vital lui-même une vigueur et » une force nouvelles.<sup>2</sup> »

Ce n'est toutefois que par la mort que pourra être accompli l'affranchissement complet. C'est alors seulement que l'élément divin sera totalement dégagé de l'élément ténébreux et jouira pleinement, continûment, de la félicité sans mé-

<sup>1</sup> Oratio VII, p. 221 à 222, 217 à 218.

<sup>2</sup> Oratio V, p. 178.



lange qui est le lot des dieux.<sup>1</sup> L'espérance de cet avenir meilleur joue un grand rôle dans les prières que Julien adresse aux dieux.<sup>2</sup> C'est par elle qu'il a fortifié son âme à l'heure de la mort. Ammien-Marcellin raconte que, mortellement blessé, il fut rapporté dans sa tente. Ses amis l'entouraient. Il leur aurait alors adressé les paroles suivantes : « Le moment de quitter la vie est venu » pour moi. Comme un débiteur de bonne foi, » je me réjouis de la rendre à la nature qui me » la redemande. Je ne le fais point avec répu- » gnance et avec tristesse, comme beaucoup » pourraient le penser. Car l'opinion générale » des philosophes m'a appris combien l'âme est » supérieure au corps, et j'ai vu assez souvent » un état meilleur succéder à un état pire, pour » penser que je dois me réjouir bien plus que » m'affliger. » Et plus tard, sur le point de rendre le dernier soupir, il dissertait encore avec les philosophes Maxime et Priscus sur la sublimité de l'âme.<sup>3</sup>

On sera peut-être étonné que nous ayons représenté l'acceptation de ces doctrines sur l'âme, son origine, sa destinée, comme constituant pour

<sup>1</sup> Oratio IV, p. 142 à 143.

<sup>2</sup> Voir par ex. Oratio V, p. 480.

<sup>3</sup> Ammien XXV, 3.

Julien une rupture avec le christianisme. Pour le comprendre, il faut se faire une idée claire des doctrines que professaient sur ces matières les chrétiens des premiers siècles. Ils repoussaient en général l'idée de la préexistence des âmes. Une exception doit être faite pour Origène et son école, qui l'admettaient. Mais la plupart des théologiens repoussaient expressément cette idée. L'âme, selon eux, commence avec le corps, soit que Dieu crée individuellement chaque âme au moment de la naissance du corps dans lequel elle doit être enfermée, soit que l'âme nouvelle, virtuellement contenue dans celles des parents, se transmette avec le corps lui-même par l'acte de la génération. On désigne dans l'école ces deux doctrines par les termes de *créatianisme* et de *traducianisme*.<sup>1</sup> En même temps que la préexistence, les docteurs chrétiens niaient la divinité naturelle de l'âme. Dire que l'âme est un rayonnement, une parcelle de la divinité, qu'elle est de la même essence que Dieu, c'était à leurs yeux méconnaître par un orgueil impie l'abîme qui sépare la créature du créateur. L'âme n'est qu'une créature et non une émanation. Plusieurs Pères, surtout parmi les plus anciens, vont jus-

<sup>1</sup> On sait qu'Augustin lui-même, si platonicien à tant d'égards, se prononce contre la préexistence et reste indécis entre le créatianisme et le traducianisme.

qu'à nier qu'elle soit naturellement immortelle. Dieu seul possède par nature l'immortalité. Quant aux âmes, elles peuvent seulement l'obtenir comme une grâce, si elles s'en rendent dignes par leur vertu et par leur foi.<sup>1</sup> Ils se représentent d'ailleurs cette immortalité d'une bien autre manière que les néoplatoniciens. Ils affirment la résurrection des corps. Selon eux, les âmes ne doivent pas, dégagées de tout corps, se résorber dans l'océan spirituel dont elles sont provenues, mais rassembler autour d'elles, pour une autre existence, les éléments de corps nouveaux et plus glorieux. Dans la doctrine néoplatonicienne, la survivance ne peut guères être conçue que comme impersonnelle; la doctrine chrétienne, au contraire, affirme la persistance et l'épanouissement de la personnalité.

Ces divergences sont loin d'être insignifiantes. Elles établissent des rapports bien différents entre la vie terrestre et la vie céleste. D'après la doctrine chrétienne, la vie terrestre n'est point par elle-même un état de déchéance. Si elle l'est devenue pour la postérité d'Adam, c'est à la suite

<sup>1</sup> Justin martyr. Dial. avec le Juif Tryphon, § 5 et 6. Lire toute la conversation avec le vieillard, § 3 à 9. Tatian. Ad. Græcos, 13. Irénée. Elenchos II, 33, 64. — Il faut remarquer toutefois que dans la langue des Pères l'*immortalité* c'est souvent la vie sans fin *en Dieu*. Je ne crois pas qu'aucun Père affirme l'anéantissement des méchants.

d'une chute historique survenue sur la terre ; mais la chute, résultant d'un mauvais usage de la liberté, n'est point nécessairement inhérente à la vie terrestre. Bien loin que celle-ci soit par nature un état de déchéance, elle est, au contraire, un commencement absolu. Elle n'a pas été précédée par une autre existence plus heureuse. L'œuvre de la vie ne consiste pas à reconquérir à l'âme des biens qu'elle a perdus. L'œuvre de la vie est une création. L'homme part du néant et pendant l'existence actuelle il crée progressivement en lui-même par la vertu, par la foi, par l'effort moral, on, pour reproduire plus fidèlement le langage des Pères, Dieu crée progressivement en lui, par sa grâce, pendant l'existence actuelle, cet être spirituel auquel est promise une éternité de bonheur et qui est destiné à devenir lui-même dieu.<sup>1</sup>

La doctrine chrétienne fait donc davantage appel à l'activité, à l'effort. Elle est faite pour plaire aux hommes qui croient à la personnalité humaine, à sa puissance créatrice, à la possibilité du progrès, et qui tournent volontiers leurs regards vers l'avenir comme vers un état meilleur et plus heureux. La doctrine néoplatonicienne, au contraire, devait sourire aux esprits contem-

<sup>1</sup> Irénée Elenchos V, 42, 2. IV, 38, 3. 4.

platifs, à ceux qui préfèrent à l'activité consciente la rêverie, les hautes pensées dans lesquelles on s'oublie soi-même, et qui, fatigués de l'écoulement incessant de toutes choses, ne peuvent se représenter l'avenir comme un état meilleur qu'à la condition qu'il soit un retour au passé.

Si Julien avait achevé son grand livre de polémique contre les chrétiens, ou si nous possédions tout ce qu'il a écrit sur ce sujet, nous verrions certainement ressortir cette opposition des deux doctrines. Une défense de la préexistence des âmes et une attaque contre la doctrine de la résurrection des corps rentraient dans le programme naturel de la polémique de Julien. Dans ce que nous possédons de cette polémique toutefois, ces idées ne jouent guères de rôle.

Il n'en est pas de même d'une autre doctrine que Libanius mentionne comme ayant contribué à la conversion de Julien. « Il entendit parler, dit-il, des dieux et des démons, des êtres qui ont en réalité fait cet univers et qui le conservent... Il reconnut alors les dieux qui existent véritablement à la place de celui qui n'a que l'apparence.<sup>1</sup> » Il ne s'agit de rien moins ici que de la doctrine polythéiste, qui se substitua dans l'esprit de Julien au monothéisme.

<sup>1</sup> Voyez plus haut pages 47 à 49.

Quelle était cette doctrine? Quelles furent les raisons qui engagèrent Julien à l'admettre? Le meilleur moyen pour nous de trouver la réponse à ces questions, c'est d'étudier, avec quelque détail, les théories polythéistes que Julien lui-même a exposées dans ses écrits. Ces théories peuvent se ramener à deux principales : la théorie des dieux nationaux et la théorie du roi soleil.

Ce seront les objets des deux chapitres suivants.

## CHAPITRE III

### LES DIEUX NATIONAUX

---

« Nos auteurs disent que le D miurge est le  
» père et le roi commun de tous les hommes;  
» que, d'ailleurs, il a distribué les peuples   des  
» dieux directeurs des nations et des cités, dont  
» chacun gouverne la part qui lui est échue d'une  
» manière conforme   sa propre nature. Chez le  
» Père universel, tout est parfait, tout est un ; les  
» dieux partiels, au contraire, se distinguent cha-  
» cun par la prédominance d'une qualité spéciale.  
» Ares gouverne les nations belliqueuses, Athéné  
» celles chez qui la prudence s'allie   la bravoure,  
» Hermes celles qui sont plus rus es que hardies.  
» Tous les peuples reproduisent la nature des di-  
» vinit s qui les dirigent.<sup>1</sup> »

<sup>1</sup> Cyrilli contra Jul. IV, p. 113, 113. Conf. Symmaque, Relat. 8, cité par Gaston Boissier, La Religion romaine d'Auguste aux Antonins II, p. 415.

Telle est, énoncée par lui-même, la thèse de Julien, le résumé de sa théorie des dieux nationaux. Remarquons tout d'abord un des caractères de cette doctrine. On pourrait l'appeler un polythéisme mitigé, un compromis entre le polythéisme absolu et le monothéisme. L'existence des dieux est affirmée. Ils ont chacun leur réalité propre, leur rôle spécial ; mais ils tiennent tous leur existence du Dieu suprême, dont ils ne sont que les ministres. C'est lui qui est la source et le centre de tout. L'idée de la relation hiérarchique entre les divinités subordonnées et le Dieu souverain semble empruntée à l'organisation de l'empire. Les dieux nationaux ne sont que les proconsuls, les intendants de l'Auguste universel.<sup>1</sup>

Voyons maintenant comment Julien établit l'existence de ces dieux subordonnés. C'est pour lui une thèse scientifique, une affirmation métaphysique nécessaire pour rendre compte de tout un ordre de faits, à savoir la diversité et la fixité des caractères nationaux. Les lois, les institutions varient d'un peuple à l'autre, mais chez chaque peuple, à s'en tenir aux traits généraux, elles sont fixes. « Les lois et les institutions, en » effet, résultent de la nature de l'homme. Elles » sont humaines et sociables chez les nations

<sup>1</sup> Cyril. cont. Jul. IV, p. 448.



» naturellement humaines et sociables ; dures et  
» inhumaines chez les nations naturellement por-  
» tées à des mœurs contraires. Les législateurs  
» n'ont ajouté que peu de chose à la nature.<sup>1</sup> »  
Or la nature, diverse chez les peuples divers, est  
fixe chez chacun. « Les Celtes et les Germains  
» sont braves, les Grecs et les Romains tout à  
» fait sociables et humains, en même temps que  
» persévérants et belliqueux. Les Egyptiens sont  
» rusés et industriels, les Syriens peu propres  
» à la guerre, indolents, mais en même temps  
» intelligents, doués de chaleur, de légèreté et de  
» rapidité d'esprit.<sup>2</sup> » « Quel est celui des Grecs  
» qui recommande d'avoir commerce avec sa  
» sœur, sa fille ou sa mère ? Les Perses pour-  
» tant jugent que cela est bien. Faut-il montrer  
» en détail que les Germains sont amis de la  
» liberté et indomptables, tandis que les Syriens,  
» les Perses, les Parthes et en général tous les  
» barbares qui habitent à l'orient et au midi, sont  
» maniables et dociles ?<sup>3</sup> » Ces diversités si profon-  
des sont fixes. Les mœurs de chaque peuplê ne  
changent pas.<sup>4</sup> « Il y a bien longtemps que l'au-  
» torité romaine s'est étendue sur les peuples de

<sup>1</sup> Ibid., p. 131.

<sup>2</sup> Cyril. contra Jul. IV, p. 116.

<sup>3</sup> Ibid., p. 138.

<sup>4</sup> Voir Misopogon, p. 348. Les nations y sont comparées aux espèces végétales.

» l'occident, et pourtant aujourd'hui encore on  
» n'y trouve que bien peu d'hommes qui soient  
» portés à la philosophie, à la géométrie ou à  
» quelque-une des sciences analogues.<sup>1</sup> » Quand  
Anacharsis est revenu chez les Scythes et a voulu  
établir dans leur Etat quelques-unes des lois qu'il  
avait admirées à Athènes, ses barbares compa-  
triotes ne l'ont-ils pas considéré comme un fou?<sup>2</sup>

Cette diversité et cette fixité des mœurs, des  
opinions, des lois des peuples, doit être expliquée.  
Quelle explication en fournit le monothéisme?  
Demandons-le aux livres des Juifs et des Gali-  
léens. Moïse a fait un récit sur l'origine de la di-  
versité des langues. Il raconte que les hommes  
ayant formé le projet de construire une tour dont  
le sommet s'élevât jusqu'au ciel, Dieu s'en effraya  
et, pour les rendre incapables d'accomplir ce des-  
sein, confondit leurs langues ; dès lors, ne s'en-  
tendant plus les uns les autres, ils se séparèrent  
et se dispersèrent par toute la terre. Moïse ne  
parle que des langues. Il ne dit rien des mœurs,  
des lois. Elles sont pourtant plus diverses encore  
que les langues et il en aurait aussi fallu expli-  
quer la diversité !<sup>3</sup> Son explication, d'ailleurs, ne  
vaut rien. Ce n'est pas une explication que d'al-

<sup>1</sup> Cyril. adv. Jul., p. 131.

<sup>2</sup> Ibid., p. 131.

<sup>3</sup> Ibid., p. 134, 137.

léguer, comme le font les livres des Hébreux, « un simple ordre » ou une simple parole de Dieu. Cette formule : « Dieu dit et la chose fut, » n'a aucune portée. « Il faut encore que la nature » de ce qui se produit corresponde aux ordres » de Dieu. Dieu a ordonné, par exemple, que le » feu monte et que la terre descende. Pour que » l'ordre de Dieu s'accomplît, n'a-t-il pas fallu » que le feu fût léger et la terre pesante? Il en » est de même pour les autres choses... Si donc » Dieu a ordonné la diversité des institutions, » ainsi que des langues des nations, il ne l'a » pas réalisée par un simple ordre, mais il nous » a constitués en vue de cette diversité. La diversité des natures a dû précéder celle des usages » et des lois.<sup>1</sup> »

Mais cette diversité des natures, qui explique celle des usages et des lois, doit à son tour être expliquée. Or, la seule explication possible, c'est l'influence exercée sur chaque nation par le « dieu ethnarque », qui la gouverne et lui communique sa propre nature.<sup>2</sup>

Il n'est pas besoin d'une connaissance bien approfondie de l'histoire de la philosophie pour reconnaître dans ce raisonnement, qui amène Julien

<sup>1</sup> Ibid., p. 443.

<sup>2</sup> Ibid., p. 443. Conf. Fragmentum, p. 292.

à conclure à l'existence des dieux nationaux, une application de la méthode platonicienne d'induction. Julien use souvent de cette méthode, qui est un des éléments essentiels de sa pensée. Il l'a défendue longuement contre certains péripatéticiens contemporains.<sup>1</sup> Ces philosophes, Xénarque en particulier, prétendaient que la doctrine d'Aristote, logiquement conduite à ses conséquences, dispense l'esprit de chercher au monde une cause en dehors de lui. Le principe premier, c'était pour eux le cinquième corps, l'éther, cette immense sphère lumineuse qui enveloppe et contient tout l'univers. Parler d'une cause purement intelligible, existant au-delà du monde corporel, c'était, selon eux, se payer de mots. L'intelligible pur leur paraissait une idée creuse, un néant. Julien soutient, au contraire, que le monde sensible ne contient pas en lui-même son explication.<sup>2</sup> Partout, même dans le cinquième corps, on trouve le dualisme de deux principes, un substractum matériel et des formes. Ces formes engagées dans la matière, notre esprit est capable de les en séparer, de les abstraire et de les penser à l'état purement incorporel. N'est-ce pas parce qu'elles existent réellement ainsi dans un

<sup>1</sup> Oratio V, p. 162 à 465.

<sup>2</sup> Conf. Cyrilli contra Jul. II, p. 65.

monde supérieur dont notre esprit est comme le miroir? Sans l'existence de ces types intelligibles, on ne saurait s'expliquer l'ordre qui règne dans l'univers, les classes définies entre lesquelles les êtres se répartissent. « D'où vient cette multipli-  
» cité des phénomènes? d'où la distinction entre  
» le mâle et la femelle? d'où la diversité et la  
» fixité des genres? s'il n'y a pas des types pré-  
» existants, des modèles antérieurs à la réalité  
» sensible? <sup>1</sup> » La doctrine d'Aristote est insuffisante sur ce point. Mais au lieu de l'interpréter dans le sens de la négation des causes supérieures, ce qui l'abaisse au niveau de la doctrine d'Epicure, il faut l'exhausser en la complétant par celle de Platon.<sup>2</sup>

C'est de cette doctrine de Platon, de la doctrine des idées, que Julien conclut à l'existence des dieux nationaux. Chaque nation avec son caractère spécial et fixe lui paraît être un genre. Chacune est donc la réalisation, dans le monde de l'expérience sensible, d'un modèle intelligible. On n'a aucun moyen d'expliquer la diversité et la fixité des caractères nationaux, si l'on n'admet pas qu'ils sont la reproduction d'idées, de types pré-existants.

<sup>1</sup> Ibid., p. 162, 163.

<sup>2</sup> Ibid., p. 162.

Ces idées, ces types, Julien les appelle des dieux. Ceci doit nous arrêter un moment. Il ne s'agit pas ici, en effet, d'une simple question de mot. Si Julien désigne par le nom de dieux les causes intelligibles, c'est en vertu de certains principes philosophiques qu'il nous faut rechercher. Nous connaissons déjà un des éléments de sa philosophie polythéiste, la doctrine platonicienne des idées; il nous faut maintenant trouver les autres.

Il est assez clair d'abord que Julien n'aurait pas l'idée de donner aux causes intelligibles le nom de dieux, s'il ne leur attribuait pas dans une certaine mesure la personnalité. Ces types préexistants ne sont pas pour lui simplement des idées mortes, ce sont des êtres vivants. Dire jusqu'à quel point et dans quel sens il les considère comme des personnes, est toutefois difficile. Nous aurons à revenir plus tard sur ce problème délicat. Contentons-nous, pour le moment, de noter d'une manière tout à fait générale que la philosophie de Julien lui permet d'attribuer aux principes intelligibles une certaine mesure de personnalité.

Sa philosophie l'autorise aussi, ou mieux, sa philosophie le conduit nécessairement à considérer ces principes intelligibles comme étant d'essence divine. Nous avons déjà constaté, à l'occa-

sion de la théorie des âmes, l'opposition entre la doctrine chrétienne de la création et la doctrine émanatiste à laquelle se rattache Julien. Nous retrouvons ici cette opposition. Dieu n'est pas seulement la cause du monde, il en est aussi la substance. La fécondité inépuisable de l'essence divine la fait se répandre sans cesse au dehors d'elle-même. Tout ce qui est provient de Dieu, de la même manière que le rayon provient du soleil. La matière elle-même *procède* du monde divin.<sup>1</sup> La procession des principes supérieurs ne s'arrête que là où commence le néant, cet inconnu « dont » nous ne nous faisons aucune idée claire et que » nous désignons par le terme de privation.<sup>2</sup> » L'idée qu'on se fait ordinairement des corps est donc tout à fait grossière et fautive, puisque la seule réalité des corps c'est l'élément spirituel qu'ils contiennent, la présence en eux de l'essence divine. Mais si le monde des corps lui-même est divin, à combien plus forte raison les causes intelligibles ! Plus rapprochées du principe premier dont elles procèdent avant la matière, elles contiennent à l'état plus pur et moins divisée la substance qui en émane.

La doctrine de la procession ou de l'émanation

<sup>1</sup> Oratio V, p. 470.

<sup>2</sup> Oratio V, p. 464.

conduit donc naturellement Julien à diviniser les causes intelligibles dont l'existence lui a été démontrée par la doctrine platonicienne des idées. Ces deux doctrines, combinées avec certaine manière de penser au sujet de la personnalité, sur laquelle nous nous réservons de revenir, sont le fond de sa philosophie du polythéisme.

Il faut ajouter, pour être complet, que l'émanatisme, même sans la doctrine des idées, l'aurait fait conclure en faveur du polythéisme. La hiérarchie des intermédiaires entre Dieu et le monde est un élément essentiel de tout système émanatiste. Les partisans de la doctrine de la création se contentent d'affirmer que Dieu est la cause du monde. Ils ne prétendent pas connaître le mode d'action de cette cause. La production du fini par l'infini est à leurs yeux un acte libre, surnaturel, c'est-à-dire un mystère. Ils peuvent donc admettre sans contradiction que le monde est l'œuvre directe, immédiate de Dieu. Il n'en est pas de même pour les partisans de la doctrine émanatiste. Le monde, selon eux, sort de Dieu par un procès logique naturel. Il est clair alors qu'il ne peut pas en sortir directement. Il n'y a pas de transition naturelle immédiate de l'Unité absolue à la division absolue. L'Être absolument immuable ne peut produire immédiatement par voie naturelle des êtres absolument mobiles et chan-



geants. L'imperfection absolue ne peut procéder de la perfection absolue qu'à travers une longue série d'intermédiaires. C'est ce qu'exprime Julien quand il dit,<sup>1</sup> après Platon, que le Dieu suprême a produit les êtres immortels, les dieux subordonnés et qu'il les a chargés de la production des êtres mortels. Car lui-même ne saurait produire des êtres mortels. Tout ce qu'il fait directement est immortel, égal aux dieux. « Et puisqu'il y a » une telle distance entre les êtres immortels et » les mortels, il faut bien que la cause des uns » ne soit pas la même que celle des autres.<sup>2</sup> »

Revenons aux dieux nationaux. Ce qui intéressait le plus Julien dans la théorie qu'il en a faite, ce n'était peut-être pas cette théorie en elle-même, mais les conséquences pratiques qu'il était autorisé à en tirer. Elle apportait en effet un appui bienvenu à ses goûts conservateurs et à ses projets de restauration. Qu'on veuille bien se placer un moment au point de vue de cette doctrine. Chaque nation est un genre. Chaque nation est la réalisation sensible d'un type intelligible. Comme ce type est immuable, sa réalisation doit l'être aussi. L'idée éternelle doit se réaliser éternelle-

<sup>1</sup> Cyrilli contra Jul. II, p. 57, 58, 65.

<sup>2</sup> Ibid., p. 65, 66.

ment de la même manière. Les opinions, les mœurs, les institutions de chaque peuple ont toujours été et doivent rester toujours identiques. « Dieu est éternel et il convient que ses ordres » aussi soient éternels. Or ces ordres sont la » nature même des choses ou conformes à la » nature des choses. Et comment la nature résisterait-elle aux ordres de Dieu ou comment » cesserait-elle d'être en accord avec eux ?<sup>1</sup> »

Cet immobilisme platonicien se retrouve soit dans l'idée que Julien se fait du passé, soit dans l'idéal qu'il rêve pour l'avenir. Quant au passé, il a une tendance marquée à exagérer l'antiquité des lois, des usages. Il leur attribue une sorte d'éternité. Des expressions comme celles-ci : « les lois » établies dès l'origine, » « le culte des dieux » transmis de toute éternité,<sup>2</sup> » reviennent fréquemment sous sa plume. Quant à l'avenir, il affirme sans cesse que ce ne doit être que le maintien ou la restauration du passé. Tout ce qui est, du moins tout ce qui est depuis assez longtemps pour ne pouvoir pas être considéré comme un simple accident, tout cela c'est l'empreinte dans une nation du caractère de son dieu, tout cela par conséquent est de droit divin. Le plus grand des

<sup>1</sup> Ibid. IV, p. 443.

<sup>2</sup> ἐξ ἀρχῆς. ἐξ αἰῶνος. Lettres X, LII. Oratio V, p. 159.

crimes, dès lors, c'est l'innovation. Innover, c'est tenter de substituer je ne sais quelle misérable pensée humaine à la pensée divine éternelle. « Je ne suis pas, dit quelque part Julien, je ne suis pas, tous les dieux le savent, de ceux qui proposent à la légère des changements ; je suis prudent et je fuis l'innovation en toutes choses et surtout en ce qui concerne les dieux. Je crois qu'il faut observer les lois nationales qui ont été établies dès l'origine et que nous ont transmises nos pères. Leur provenance divine est évidente. Elles ne seraient pas si bonnes, si les hommes seuls les avaient instituées.<sup>1</sup> »

On pourrait citer bien d'autres passages inspirés du même esprit, où se trouvent associées, fondues de la même manière, l'idée nationale et l'idée conservatrice. Le devoir de chaque homme, en ce qui concerne, par exemple, les croyances et surtout les pratiques religieuses, résulte de sa naissance. Il doit avoir la religion de sa nation. Mais la nation, à son tour, a son devoir tracé par son passé. Elle doit avoir la religion de ses ancêtres. Tandis que de nos jours, en plus d'un pays, l'idée nationale est intimement associée à l'idée du progrès, pour Julien, au contraire, national et traditionnel sont deux idées identiques. Les ter-

<sup>1</sup> Lettre LXIII.

mes dont il se sert lui-même pour désigner ce qu'il veut rétablir dans le monde grec, peuvent se traduire indifféremment par les expressions : « les mœurs nationales, les lois nationales, les dieux nationaux, » ou : « les mœurs des pères, les lois des pères, les dieux des pères.<sup>1</sup> » Son nationalisme est un immobilisme. La philosophie vient ici à la rencontre de son instinct le plus puissant. Elle lui fait considérer comme un devoir cette restauration du passé, à laquelle son admiration pour l'antiquité hellénique le poussait naturellement à se consacrer.

C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour comprendre sa polémique contre le christianisme. Ce qu'il reproche par dessus tout aux Galiléens, c'est d'être des novateurs. Il ne voit certes pas les Juifs de bon œil ; il les tolère pourtant. Il a voulu reconstruire Jérusalem et il se proposait d'aller adorer avec eux dans le temple restauré.<sup>2</sup> C'est que les Juifs avaient une religion nationale, traditionnelle. Leurs notions sur la divinité étaient incomplètes, mais ils les conservaient du moins pieusement. Eux aussi adoraient un dieu partiel

<sup>1</sup> τὰ πατρία ἔθνη, πατρίους νόμους, τῷ πατρίῳ θεῷ, τὰ πάτρια. Mi sopogon, p. 362. Oratio V, p. 459, Oratio III, p. 414. Lettres LXII, LXIII, etc. Libanius dit que pendant le séjour de Julien à Athènes, les dieux eux-mêmes avaient les yeux sur lui, sachant bien ὡς οὐτος αὐτοῖς ἐπ'ἀναξεί τὰ πάτρια. Epitaphios, p. 532.

<sup>2</sup> Lettres XXV, LI.

à la direction duquel leur nation était soumise.<sup>1</sup> Ils avaient tort, sans doute, de la prendre pour le Dieu universel. Mais l'autorité de ce dieu national n'en donnait pas moins à leur religion le droit d'exister, le droit divin. Rien de pareil chez les Galiléens. Composée d'anciens Juifs et d'anciens païens infidèles à leurs religions nationales, l'Eglise n'était aux yeux de Julien qu'une association illícite de deux groupes d'hommes en révolte contre leurs autorités légitimes.<sup>2</sup>

La théorie des dieux nationaux étant un des fondements sur lesquels s'appuie la polémique de Julien contre le christianisme, il est intéressant de rechercher quelle doctrine lui opposent les docteurs chrétiens et comment ils expliquent cette diversité des mœurs et des institutions nationales dont le monothéisme, au dire de Julien, est incapable de rendre compte. Nous allons voir se manifester à l'occasion de cette question spéciale une des oppositions les plus profondes entre la pensée du monde antique agonisant et la pensée de la jeune société chrétienne.

Au premier abord, toutefois, on sera peut-être tenté de s'étonner que la doctrine des Pères de

<sup>1</sup> Cyrilli cont. Jul. IV, p. 148.

<sup>2</sup> Voyez chapitre VI.

l'Eglise ne diffère pas plus absolument de celle de Julien. Ils s'accordent avec lui en effet pour affirmer que les nations sont chacune sous la direction d'un être supérieur, d'un surveillant spécial auquel elles obéissent. Cette doctrine, que les docteurs chrétiens ont empruntée à la tradition juive,<sup>1</sup> est rattachée par eux à certains passages de l'Ancien Testament, inexactement rendus dans la version grecque des Septante. Il est dit, dans le texte hébreu, au Deutéronome xxxii, 8 et 9 : « Quand le Très Haut assignait leurs lots aux nations, alors il plaça les bornes des peuples d'après le nombre *des fils d'Israël* ; mais Jacob est la part du Seigneur. » Les interprètes alexandrins, peu soucieux, comme on sait, de l'exactitude, avaient traduit : « Quand le Très Haut assignait leurs lots aux nations, alors il plaça les bornes des peuples d'après le nombre *des anges de Dieu* ; mais Jacob est la part du Seigneur. » Il est dit ailleurs<sup>2</sup> dans le texte hébreu : « Les dieux des nations sont *des idoles* (ou des néants). » Les Septante avaient traduit : « Les dieux des nations sont *des démons*. » Autour de ces passages et d'autres, non moins inexacte-

<sup>1</sup> Voir Daniel X, 13. 20. Jésus Sirach XVII, 44, 45; Reconnaissances du Pseudo Clément II, 42; VIII, 55, et le Zohar, cité par Franck, La Kabbale, p. 332.

<sup>2</sup> Psaume xcvi, 5.

ment traduits, se forma une doctrine qui obtint un grand crédit auprès des théologiens chrétiens. On la trouve, par exemple, la même pour le fond, malgré quelques variantes, au troisième siècle chez Origène, qui l'expose dans sa réfutation de Celse,<sup>1</sup> et au cinquième siècle chez Cyrille d'Alexandrie, dans son grand ouvrage contre Julien.<sup>2</sup>

Les mœurs et les institutions des nations ne résultent pas uniquement de leur nature. Elles résultent aussi pour une grande part de leur libre détermination. « En effet, dit Cyrille, nous ne » sommes pas poussés à être méchants ou bons » par les lois de la nature, par la nécessité ou la » force, mais nous allons d'un côté ou de l'autre, » par des pensées indépendantes et libres.<sup>3</sup> » La plupart des nations se sont détournées de Dieu et de la vie supérieure, conforme à la volonté de Dieu, pour s'adonner à la matière et vivre d'une vie charnelle. De là vient la diversité de leurs mœurs. Cyrille considère, en effet, comme une vérité évidente « que si tous les habitants de la » terre avaient le désir et la résolution de vivre » selon la volonté de Dieu, tous étant également » disposés à bien faire, il n'y aurait qu'une seule » manière de vivre, un seul état social, une seule

<sup>1</sup> Contre Celse V, §§ 25 à 33.

<sup>2</sup> Adversus Julianum IV.

<sup>3</sup> Spanheim IV, p. 434.

» loi.<sup>1</sup> » Mais les nations s'étant détournées de Dieu, Dieu, à son tour, s'est détourné d'elles. Il a continué à diriger lui-même le peuple d'Israël qui lui était resté fidèle. Quant aux autres peuples, il les a abandonnés à la direction d'êtres subordonnés. Pour Origène, ce sont des anges sévères qui les châtient. Pour Cyrille, des anges tombés, des démons.<sup>2</sup> Ces démons sont les auteurs des cultes polythéistes. Ils se sont fait considérer comme des dieux et ont engagé les peuples à diriger vers eux une adoration qui n'est due qu'au Dieu unique. C'est pour eux que les nations couvrent d'offrandes les autels, pour eux que coule en tous pays le sang des victimes. Comme ils ont institué les cultes idolâtres, ils sont aussi les instigateurs des usages et des mœurs abominables des nations. Mais leur empire doit cesser et le Logos divin s'est fait homme pour ramener tous les peuples sous la domination personnelle et immédiate du Dieu unique.<sup>3</sup>

Il est à peine besoin de faire remarquer une première différence entre cette doctrine et celle de Julien. Ici, les directeurs des nations ne sont plus des dieux. Ce sont des anges, c'est-à-dire des créatures qui n'ont aucun titre à l'adoration

<sup>1</sup> Spanheim IV, p. 440.

<sup>2</sup> Ibid. IV, p. 416, 430.

<sup>3</sup> Ibid. IV. p. 430.



des hommes. Les docteurs chrétiens opposent nettement leur monothéisme au polythéisme des représentants de la pensée antique.

Mais à cette différence s'en rattache une plus profonde encore. Selon la théorie des dieux nationaux, les choses sont ce qu'elles sont, en vertu d'une nécessité divine. Les institutions et les usages des peuples, si divers soient-ils, étant l'empreinte dans l'humanité des caractères divers des dieux, sont tous également de droit divin. Le monde ne pouvait pas être autrement qu'il n'est; et ce serait une tentative impie, autant que chimérique, que d'entreprendre de le changer. Cette doctrine est à la fois fataliste et immobiliste. Elle ne fait pas de place à la liberté et nie la possibilité du progrès. Bien autre est la doctrine chrétienne qui affirme que les croyances, les mœurs, les institutions des peuples sont pour une grande part le résultat du péché, et qui proclame que le moment est venu pour les nations de renoncer à leurs erreurs et à leurs usages criminels pour chercher et trouver dans le culte du seul vrai Dieu la force de mener une vie meilleure. La liberté humaine, qui s'est autrefois manifestée par la chute, doit se manifester maintenant par le relèvement et le progrès. Au fatalisme de Julien, Cyrille oppose l'affirmation de la liberté, à son

immobilisme, l'affirmation de la légitimité du progrès.

C'est surtout par le côté moral que les Pères saisissent cette opposition. Origène répondant à Celse, comme Cyrille répondant à Julien, reprochent à la théorie des dieux nationaux d'être une théorie immorale. Si tout ce qui est, est par la volonté des dieux, la conscience perd ses droits. Il n'y a plus lieu à juger. Tout éloge ou tout blâme est une erreur. C'est avec raison que chez les Perses les fils ont commerce avec leurs mères et les pères avec leurs filles. C'est avec raison que les Scythes se nourrissent de chair humaine, que certains Hindous immolent leurs vieux pères pour les manger. Si l'on fait toujours bien quand on observe les usages de sa nation, il n'est pas de crime si atroce qui ne soit légitimé et sacré.<sup>1</sup> Proclamer le droit divin des mœurs, des lois établies, c'est donc se mettre en contradiction avec la conscience. Or, la conscience est supérieure aux usages et aux lois des Etats. Origène a souvent développé cette idée, quelquefois avec éloquence. Il est maint passage de ses écrits qu'on ne peut lire sans que la pensée se porte involontairement sur les écrivains du dix-huitième siècle.

« Il y a, dit-il, deux lois, l'une la loi de la na-

<sup>1</sup> Origène contre Celse V, §§ 23 à 28, 34 à 39. Cyrille Adversus Julianum IV, p. 116 à 125, 134.

» ture, dont Dieu est l'auteur, l'autre la loi écrite  
» des Etats. Il convient, lorsque la loi écrite n'est  
» pas en opposition avec celle de Dieu, de ne pas  
» se séparer de ses concitoyens en prétextant des  
» lois étrangères. Mais quand la loi de la nature,  
» qui est celle de Dieu, ordonne des choses con-  
» traires à la loi écrite, il faut se séparer des  
» prescriptions écrites... pour prendre Dieu seul  
» comme législateur et pour vivre selon son Lo-  
» gos, fût-ce au prix des dangers, des fatigues,  
» de la mort et de l'infamie.<sup>1</sup> »

---

<sup>1</sup> Contre Celse V, § 37.



## CHAPITRE IV

### LE ROI SOLEIL

---

Julien a voué un culte spécial au Soleil. Il lui a fait dans la doctrine religieuse une place à part. Le Soleil est pour lui le dieu central ; les autres dieux ne sont que ses satellites. Ce n'était point dans la spéculation théologique des Grecs et des Romains un fait nouveau. L'empereur Auguste déjà avait professé à l'égard d'Apollon une dévotion particulière. Après lui, Aurélien et Héliogabale avaient plus expressément fait du Soleil la principale divinité du panthéon. L'influence des cultes orientaux, où le Soleil jouait un grand rôle, accroissait la tendance naturelle des esprits à se porter de ce côté. On sait, par exemple, la popularité extraordinaire qu'acquies dans tout l'empire le culte de Mithra, dieu soleil des Persans. Aussi, M. Gaston Boissier a-t-il pu dire qu'à la fin de l'empire les théologiens romains étaient d'ac-

cord à considérer le Soleil comme le dieu unique.<sup>1</sup> Julien lui-même, en lui donnant la place centrale, n'a en aucune façon la prétention d'innover. Il s'appuie, au contraire, sur la tradition. Il cherche à montrer qu'il a pour lui les croyances héréditaires des Grecs et des Romains. Mais surtout il se rattache aux théologiens de Phénicie, qui sont « savants dans les choses divines,<sup>2</sup> » et parmi eux à Jamblique de Chalcis. Ce philosophe mystique est un des hommes pour lesquels il professe l'admiration la plus enthousiaste ; il le déclare égal à Platon et lui prodigue l'épithète de « divin. » Jamblique avait dans ses écrits parlé du Soleil, et Julien déclare avoir puisé là tout ce qu'il sait et tout ce qu'il dit sur la nature de ce dieu.<sup>3</sup> La doctrine du Roi Soleil n'était donc pas une doctrine nouvelle. Elle était, au moins dans ses grands traits, généralement professée par les théoriciens du polythéisme au quatrième siècle.

Mais, si Julien n'a pas inventé cette doctrine, si surtout il n'a pas inventé l'adoration du Soleil, il a toutefois voué à cette divinité un sentiment d'une vivacité particulière, et son culte a été pour lui bien plus qu'une affaire de tradition. C'a été une affaire de cœur. Ce n'est pas seulement à

<sup>1</sup> La religion romaine d'Auguste aux Antonins II, p. 417.

<sup>2</sup> Oratio IV, p. 134, 150. Oratio VII, p. 220.

<sup>3</sup> Oratio VII, p. 222. Oratio IV, p. 146, 150, 157.

un point de vue général qu'il considère le Soleil comme « le meilleur des dieux.<sup>1</sup> » Il n'est pas seulement pour lui « le roi commun de tous les » êtres.<sup>2</sup> » Il est aussi son protecteur spécial, « son père.<sup>3</sup> » Convaincu que c'est à la protection du Soleil qu'il doit plusieurs des événements heureux de sa vie, Julien le prie avec une ferveur particulière. Il offre chaque jour des sacrifices à ce dieu, à son lever et à son coucher.<sup>4</sup> Sans cesse il l'appelle « mon maître<sup>5</sup> » ou se proclame « son » serviteur.<sup>6</sup> » Enfin, il a consacré trois nuits à composer un discours en son honneur, un éloge du Roi Soleil.<sup>7</sup>

Julien croyait posséder dans les souvenirs de son enfance les titres de cette relation spéciale entre lui et le Soleil. « Dès mon plus jeune âge, » dit-il, j'ai été pénétré d'un vif amour pour les » rayons du dieu. Tout enfant encore, je dirigeais » avec tant d'ardeur mes désirs vers la lumière » éthérée, que ce n'était pas seulement le Soleil » que j'aurais voulu voir sans cesse, mais que, » s'il m'arrivait de sortir la nuit, par un ciel sans

<sup>1</sup> Oratio VII, p. 203.

<sup>2</sup> Oratio VII, p. 223.

<sup>3</sup> Oratio VII, p. 229 et s. Cæsares, p. 336. Lettre XIII.

<sup>4</sup> Libanius, Reiske I, p, 394.

<sup>5</sup> Oratio VII, p. 222. Cæsares, p. 314.

<sup>6</sup> Oratio IV, p. 130, 131.

<sup>7</sup> Oratio IV, p. 157.

» nuage et pur, j'oubliais tout le reste pour la  
» contemplation des beautés célestes. Si l'on me  
» parlait, je n'y étais pas attentif, et je n'avais pas  
» même conscience de ce que je faisais... On me  
» prit pour un astrologue, alors que j'étais encore  
» imberbe. Et cependant, par les dieux ! aucun  
» livre sur ces matières n'avait jusqu'alors passé  
» entre mes mains. Et je ne savais même pas ce  
» que c'est que l'astrologie... Lorsque la lumière  
» céleste m'environnait de toute part, elle m'ap-  
» pelait et m'excitait à la contemplation, ensorte  
» que je me rendis compte par moi-même du  
» mouvement de la lune, opposé à celui du reste  
» de l'univers, avant d'avoir jamais rencontré au-  
» cun de ceux qui étudient ces choses. — Que  
» ce que je viens de dire serve de signe que je  
» suis le serviteur du Soleil.<sup>1</sup> »

Le vif sentiment de la nature qui inspire ce morceau, et dont Julien fait remonter l'origine jusqu'à l'époque de son enfance, se retrouve souvent dans ses écrits,<sup>2</sup> et l'on comprend facilement que c'est un des fondements de sa théologie solaire. L'admiration se transforme chez lui en adoration. La région de l'univers dont la contemplation provoque surtout en lui ces senti-

<sup>1</sup> Oratio IV, p. 430, 434.

<sup>2</sup> Conf. Oratio IV, p. 450. Lettre XLVI.



ments, c'est le ciel. La région terrestre, la « neu-  
» vième création, » est trop instable, trop désor-  
donnée. « Elle tourne éternellement dans une  
» naissance et une destruction rapides.<sup>1</sup> » Mais  
dans les huit cercles du ciel, au contraire, règnent  
l'harmonie, la régularité, la fixité. Aussi, l'ado-  
ration du ciel est-elle naturelle à l'homme. « Il  
» n'y a personne qui, lorsqu'il prie, ne tende les  
» mains vers le ciel ; personne qui, lorsqu'il jure  
» par Dieu ou par les dieux, lorsqu'il pense à la  
» divinité, ne dirige vers le ciel ses regards. Et  
» cela non sans raison. En effet, lorsqu'on voit  
» que rien de ce qui est dans le ciel ne diminue,  
» ni n'augmente, ni ne change, ni ne subit aucun  
» désordre, mais que son mouvement est harmo-  
» nieux et sa disposition mélodieuse, que les pha-  
» ses de la Lune sont réglées, réglés les levers et  
» les couchers du Soleil, se reproduisant toujours  
» à époques fixes, c'est avec raison qu'on consi-  
» dère le Ciel comme un dieu et le trône d'un  
» Dieu. Puisqu'il n'augmente ni ne diminue ja-  
» mais, puisqu'il ne subit aucun changement, il  
» est étranger à la naissance et à la mort. Il est  
» immortel, indestructible et exempt de tout dé-  
» faut.<sup>2</sup> »

Si le Ciel est divin, ses parties le sont aussi.

<sup>1</sup> Oratio IV, p. 446. Conf., p. 437.

<sup>2</sup> Cyrilli Advers. Julianum II, p. 69.

C'est une divinité que l'étoile de l'amour, cette Aphrodité « qui des hauteurs éthérées envoie sur » la terre des rayons délicieux et purs, plus brillants que l'or lui-même.<sup>1</sup> » Ce sont des dieux, tous ces disques étincelants qui accomplissent dans la félicité leur éternel voyage circulaire.<sup>2</sup> Mais de toutes les divinités célestes, la plus grande c'est incontestablement le Soleil. C'est autour de lui qu'est constitué l'univers visible dont il parcourt successivement toutes les régions. Il porte à toutes sa lumière, il préside à tous les mouvements des sphères et des corps célestes. Il est le centre et le principe de l'harmonie incomparable des cieux. « Les planètes » dansent en chœur autour de lui, ayant pour » mesure de leurs mouvements l'accord de leurs » cercles avec les mouvements de ce dieu, et le » ciel entier, en harmonie avec lui dans toutes » ses parties, est plein de dieux qui proviennent » du Soleil.<sup>3</sup> »

Les bienfaits du Soleil ne sont pas limités aux régions célestes. Il les répand jusque sur la terre. On ne saurait compter les biens dont il est pour elle l'auteur. L'horreur que nous inspire l'obscurité montre assez combien nous aimons sa lu-

<sup>1</sup> Oratio IV, p. 450.

<sup>2</sup> Oratio IV, p. 438, 440, 448, 451.

<sup>3</sup> Oration IV, p. 446. Conf., p. 435.

mière. Ses mouvements sont la cause de la succession régulière des saisons, du retour périodique du jour, qui engage à l'activité, et de la nuit, qui procure le repos. Il préside à tous les phénomènes météorologiques, il dirige les vents. C'est lui qui, par la chaleur de ses rayons, force la terre à exhaler les vapeurs qui doivent bientôt retomber sur elle en pluie fertilisante. Il est, enfin, le principe de la vie pour toute la nature terrestre. Quand il s'approche, la terre s'éveille et s'anime, la matière devient féconde, les plantes et les animaux sont poussés à la génération; quand il s'éloigne, tout retombe dans l'inertie et la mort.<sup>1</sup>

Si grands toutefois que soient les bienfaits matériels du Soleil, Julien ne le tiendrait pas pour un dieu et ne l'adorerait pas, s'il le considérait comme un simple corps lumineux. Il ne le tient pour un dieu et il ne l'adore que parce qu'il lui attribue une âme. Il parle souvent avec mépris des hommes qui s'arrêtent aux apparences sensibles, et des choses visibles ne savent pas conclure aux invisibles.<sup>2</sup> Ne voir dans les astres et dans le soleil que de simples masses matérielles, c'est selon lui les contempler, non pas avec des

<sup>1</sup> Oratio IV, p. 437, 447, 450, 451, 453.

<sup>2</sup> Oratio IV, p. 438, 443.

yeux d'homme, mais comme le bétail stupide, comme les chevaux ou les bœufs.<sup>1</sup> Aphrodité n'est pas seulement cet astre brillant qui charme nos yeux par le pur éclat de ses rayons; elle est aussi le principe invisible de l'amour qui remplit nos âmes de joie.<sup>2</sup> La Lune n'est pas seulement ce disque argentin qui éclaire la nuit d'une douce lumière; elle est une déesse pleine de sagesse, qui contemple les réalités intelligibles et communique à la terre quelque chose de l'ordre et de la beauté du monde supérieur.<sup>3</sup>

Julien s'est appliqué longuement à établir que les bienfaits du Soleil ne sont pas seulement de l'ordre matériel, mais qu'il est le bienfaiteur des intelligences et des âmes autant que celui des corps.<sup>4</sup> Quelques-unes des considérations dans lesquelles il entre à ce sujet sont faciles à entendre.

Un des points de départ les plus importants de notre activité intellectuelle, c'est la vision. Or, il n'y aurait point de vision sans la lumière du Soleil. L'homme est destiné à voir, les choses sont destinées à être vues. Mais ni l'homme ni les choses ne pourraient accomplir cette destination sans

<sup>1</sup> Oratio IV, p. 443, 448.

<sup>2</sup> Oratio IV, p. 450, 453.

<sup>3</sup> Oratio IV, p. 449, 450.

<sup>4</sup> Voir Oratio IV, p. 454 et ss.

le Soleil. « Donnant aux spectateurs de voir et aux » choses d'être vues, la lumière accomplit dans » un seul acte deux natures, la vision et la chose » vue.<sup>1</sup> »

Platon dit avec raison que le ciel a été pour nous le maître de la sagesse. Et dans le ciel c'est surtout le Soleil. C'est par l'étude des mouvements du Soleil, en effet, que nous avons acquis l'idée et la connaissance du nombre, ce fondement des sciences. Etant le principe de la science, il est le principe de la sagesse, du jugement, de la justice. Il conduit les âmes à leur but divin.<sup>2</sup>

La contemplation du principe lumineux, qui est unique malgré la multiplicité de ses rayons, nous fait comprendre comment l'univers peut, malgré sa multiplicité, être l'œuvre d'un créateur unique.<sup>3</sup>

Cela est clair. Mais on trouvera peut-être plus difficiles les considérations par lesquelles Julien cherche à établir que la lumière elle-même, bien loin d'être quelque chose de purement corporel, est au contraire de nature incorporelle. La lumière est pour lui ce qui accomplit, ce qui amène à l'acte la capacité de voir chez l'homme et la capacité d'être vues chez les choses. En tant qu'ac-

<sup>1</sup> Oratio IV, p. 134. *Conf.*, p. 441.

<sup>2</sup> Oratio IV, p. 451, 452.

<sup>3</sup> Oratio IV, p. 441.

complissant et amenant à l'acte, elle est donc, pour parler le langage des philosophes, une forme et une essence.<sup>1</sup> « Elle n'est d'ailleurs, elle-même,<sup>2</sup> » ni corporelle, ni formée par le mélange, et ne » possède pas les qualités propres aux corps. On » ne peut lui attribuer ni la chaleur, ni son contraire, le froid, ni la dureté, ni la mollesse, ni » aucune autre des différences relatives au toucher, ni le goût, ni l'odeur.<sup>3</sup> »

Il est enfin un ordre de pensées plus mystiques sur l'action du Soleil, auxquelles Julien revient plus d'une fois, mais sans les développer longuement. De même que par sa chaleur corporelle le Soleil fait s'élever de la terre et attire à lui toutes les choses matérielles, « de même, par l'essence » invisible, incorporelle, divine et pure qui est » dans ses rayons, ne peut-il pas attirer et faire » monter à lui les âmes fortunées ?<sup>4</sup> On enseigne dans les mystères sacrés que la lumière divine est donnée aux âmes comme véhicule pour descendre des régions supérieures vers la région terrestre, puis pour remonter vers la patrie bienheureuse. « Si j'abordais les sujets mystiques et » secrets qu'a chantés le Chaldéen en l'honneur

<sup>1</sup> Oratio IV, 134.

<sup>2</sup> Ou plus exactement la visibilité qui résulte de la lumière.

<sup>3</sup> Oratio IV, p. 433, 434.

<sup>4</sup> Oratio V, p. 472.

» du dieu aux sept rayons, afin d'élever par lui les  
» âmes, je dirais des choses inconnues, inconnues  
» du moins du vulgaire, mais bien connues des  
» heureux adeptes de la théurgie... Que d'autres  
» célèbrent ces choses dignement. Pour nous,  
» nous les croyons, sans prétendre les faire con-  
» naître.<sup>1</sup> »

L'univers est donc « un être vivant tout rempli  
» d'âme et d'intelligence.<sup>2</sup> » C'est s'en faire une  
idée grossière que le considérer seulement comme  
un ensemble de masses matérielles. Une essence  
incorporelle en pénètre toutes les parties. Les  
mondes sont reliés les uns aux autres par une  
unité spirituelle, et le centre de cette unité invi-  
sible, en même temps que de l'unité visible des  
cieux, c'est le Soleil.

Est-ce tout, et le soleil ainsi compris est-il l'ob-  
jet suprême de l'adoration de Julien? Ce que  
nous savons déjà de sa manière de penser suffit  
à nous faire comprendre que non. Nous avons vu  
à quel point son esprit est possédé par la doctrine  
platonicienne. Il estime que l'univers n'a pas sa  
raison d'être en lui-même et qu'on ne peut l'ex-  
pliquer qu'en rapportant son origine à des causes  
supérieures dont il est l'effet. Ni le ciel, ni les

<sup>1</sup> Oratio V, p. 472, 473. Oratio IV, p. 452.

<sup>2</sup> Oratio IV, p. 439.

astres, ni le soleil ne sont par conséquent des principes primitifs. Ce ne sont que des êtres dérivés, des images imparfaites, au-delà desquelles l'intelligence et l'amour doivent pénétrer pour atteindre jusqu'à leurs modèles.

Une explication est ici nécessaire. D'après l'idéalisme de Julien, la matière est par elle-même quelque chose de purement négatif,<sup>1</sup> et toute la réalité positive de l'univers résulte de la présence en lui des principes supérieurs. Son essence est une essence divine. Il peut donc sembler quelquefois, lorsqu'on lit le Discours au Soleil, que ces principes supérieurs sont tout entiers contenus dans l'univers, et que l'abstraction seule sépare ce qui dans la réalité objective est inséparable. Le monde invisible serait ainsi, pour parler le langage de l'école, absolument immanent dans le monde visible.<sup>2</sup> Je crois qu'on n'aurait compris qu'un des côtés de la pensée de Julien, si on lui attribuait cette doctrine. Les principes supérieurs, selon lui, ont sans doute une sorte d'existence dans l'univers matériel, mais ils ont aussi une existence transcendante. Et leur transcendance n'est pas seulement conceptuelle, elle est aussi locale. Ils existent dans une région supérieure,

<sup>1</sup> Oratio IV, p. 464.

<sup>2</sup> Oratio IV, p. 445, 446, 451.



au-dessus de la sphère éthérée qui enveloppe le monde visible. « Les races invisibles et divines » des dieux intelligents habitent au-dessus du » ciel.<sup>1</sup> » Il est un Soleil supérieur dont les bienfaits, insaisissables pour les sens, se répandent « au-dessus du monde visible »<sup>2</sup> sur les dieux intelligents. Cette manière de se représenter la résidence des mondes divins peut paraître bizarre à des hommes de notre époque. Mais elle n'est point spéciale à Julien. On la trouve généralement chez les écrivains de l'âge alexandrin, et l'antiquité l'a léguée au moyen-âge. Dante l'a illustrée en lui conformant les descriptions de son paradis. Elle a régné jusqu'à l'époque moderne et n'est tombée que devant une nouvelle doctrine astronomique. L'astronomie du seizième siècle a substitué à l'idée des sphères célestes concentriques, en nombre limité, celle de l'étendue illimitée de la création matérielle. Il n'est plus possible, dès lors, de se représenter au-delà de l'espace matériel un autre espace pour en faire la résidence de Dieu.

Les idées de Julien au sujet des mondes qui s'étagent hiérarchiquement les uns au-dessus des autres ont été exposées par lui longuement et

<sup>1</sup> Oratio IV, p. 435.

<sup>2</sup> Oratio IV, p. 444.

sont souvent pour nous difficiles à entendre, soit à cause de leur subtilité, soit à cause des doctrines astronomiques de l'époque, auxquelles elles sont étroitement associées. Je dois chercher à résumer brièvement ce qui s'y trouve d'essentiel au point de vue philosophique.

L'univers visible est l'image d'un monde supérieur qui est son modèle. On peut d'après l'image se faire une idée du modèle. De l'univers visible enlevez la matière et toutes les imperfections qui résultent de la matière. Augmentez, au contraire, par la pensée, élevez à l'absolu tous les éléments de perfection qu'il contient, et vous serez en chemin de vous faire une notion du monde supérieur. Or, un des principaux éléments de perfection de l'univers visible, c'est son unité, son harmonie, dont le centre est le Soleil. Cette unité se retrouve, mais bien plus complète, bien plus une, pour ainsi dire, dans le monde supérieur. Là aussi un principe central est le foyer d'où l'harmonie rayonne sur les principes subordonnés. Ce principe central, c'est le principe universel de toutes choses. « Appelons-le, dit Julien, ce qui est au- » delà de l'Intelligence, ou l'Idée des êtres, c'est- » à-dire du Tout intelligible, ou l'Un, puisque » l'Un semble devoir être ce qu'il y a de plus an- » cien ou, selon l'usage de Platon, le Bien. <sup>1</sup> » De

<sup>1</sup> Oratio IV, p. 432.

même que le Soleil est entouré de l'armée des cieux et que les planètes dansent en chœur autour de lui, de même le Bien est entouré de principes intelligibles auxquels il distribue « la » beauté, l'essence, la perfection, l'unité, en les » enveloppant de l'éclat de sa puissance bienfaisante.<sup>1</sup>» Aux « dieux visibles<sup>2</sup> » de l'univers correspondent les « dieux intelligibles<sup>3</sup> » du monde supérieur.

Ce monde supérieur est le monde absolu, la région des principes primitifs et des causes premières. L'univers visible en procède et en reproduit l'ordonnance. Mais il n'en procède pas directement. Ici nous retrouvons la doctrine émanatiste et ses conséquences que nous avons déjà signalées. Entre ces deux mondes, entre l'Un absolu et l'Un divisé, entre l'immatérialité absolue et la matière, entre ce qui est absolument immuable et ce qui change incessamment, entre ce qu'il y a de plus haut et ce qu'il y a de plus bas, la distance est trop grande pour que l'un puisse sortir de l'autre immédiatement. Il faut un intermédiaire. Entre le monde intelligible<sup>4</sup> et le monde

<sup>1</sup> Oratio IV, p. 433.

<sup>2</sup> Cyril. adv. Jul. II, p. 65. Oratio IV, p. 433. « Dieux cosmiques, » Oratio IV, p. 444. « Dieux sensibles, » IV, p. 451.

<sup>3</sup> Oratio IV, p. 433, 444.

<sup>4</sup> Νοητός.

sensible se trouve le monde intelligent.<sup>1</sup> Le monde intelligent est une image du monde intelligible et sert à son tour de modèle au monde sensible, qui est ainsi l'image d'une image, la reproduction au second degré du modèle absolu. L'excellence du monde intelligent est intermédiaire entre celles des deux mondes extrêmes qu'il relie l'un à l'autre. Mais on retrouve d'ailleurs en lui tous les traits communs à ces deux mondes. Son ordonnance est la même. Lui aussi se compose d'un principe central, d'un dieu principal et de dieux secondaires groupés autour de lui. Et tous les biens dont l'Un dans sa sphère est cause pour les dieux intelligibles, dont le soleil visible dans sa sphère est cause pour les dieux cosmiques, tous ces biens : l'unité, la vie productive, la beauté, la pureté, la forme, cet intermédiaire entre l'Un et le Soleil en est cause, dans sa sphère, pour les « dieux intelligents.<sup>2</sup> »

La doctrine de Julien, on le voit, a la forme générale de la plupart des doctrines de l'époque alexandrine. C'est une doctrine trinitaire. Sa triade se compose de ces trois termes : le monde intelligible, le monde intelligent, le monde sensible ou visible.<sup>3</sup> C'est une triade panthéistique,

<sup>1</sup> Νοερός.

<sup>2</sup> Oratio IV, p. 439 à 442, 433.

<sup>3</sup> Voir pourtant une triade un peu différente. Oratio IV, p. 432, 433.

puisque le monde sensible y est compris, et par ce caractère elle se rapproche des triades néoplatoniciennes autant qu'elle s'éloigne de la trinité chrétienne.

Ce qui la distingue des triades néoplatoniciennes les plus connues, c'est, outre son caractère plus théologique encore que philosophique, deux traits que voici : d'abord l'idée de cette ordonnance des mondes supérieurs analogue à l'ordonnance de l'univers, en sorte qu'à la hiérarchie des trois mondes correspond, pour ainsi dire, une hiérarchie de trois soleils;<sup>1</sup> ensuite et surtout, l'importance donnée au monde intelligent.

Le dieu central du monde intelligent est l'être auquel proprement Julien donne le nom de Roi Soleil. C'est lui proprement qu'il invoque et qu'il adore, lui auquel il adresse son Discours solennel. Le principe premier et universel, l'Un, le Bien, est donc surtout pour Julien un objet de spéculation philosophique. Son sentiment religieux s'arrête de préférence sur le produit du Bien, le Roi Soleil, intermédiaire entre l'intelligible et le sensible. Ce fait, digne d'être remarqué, peut s'expliquer, je pense, par deux raisons.

On peut penser d'abord que le principe suprême paraît à Julien trop élevé, trop abstrait,

<sup>1</sup> Oratio IV, p. 433.

trop insaisissable pour qu'il devienne de la part de l'homme, de la part de la foule surtout, chez laquelle Julien désirait réveiller le zèle religieux, l'objet d'un sentiment assez vif pour entraîner l'âme et déterminer la vie. Sentant sa propre incapacité et celle des foules, il aurait dirigé son adoration et cherché à diriger la leur sur un être moins inaccessible, plus rapproché, plus à la portée de la faiblesse humaine. Il est d'autant plus vraisemblable que cette raison a dû agir sur Julien qu'elle semble avoir agi sur les néoplatoniciens contemporains. Eux aussi négligent, plus que leurs prédécesseurs, le Dieu suprême pour porter surtout leur attention sur les dieux subordonnés.

On peut penser ensuite qu'en donnant une pareille importance au principe intermédiaire entre le Dieu suprême et le monde, Julien imite intentionnellement la théologie chrétienne. Il y a une parenté évidente entre son Roi Soleil et ce dieu secondaire, organe de la création, que les Pères du deuxième siècle avaient proclamé sous le nom de Logos et le Concile de Nicée sous le nom de Fils ; et les expressions dont Julien se sert pour définir sa nature, rappellent quelquefois vivement celles que les auteurs ecclésiastiques appliquent au deuxième terme de leur Trinité.<sup>1</sup> Julien es-

<sup>1</sup> Comparez, par exemple, le symbole de Nicée et Oratio IV, p. 141, 142.

pérait peut-être substituer le Roi Soleil au Verbe-Fils dans l'adoration populaire.

Quelle que soit la valeur de ces suppositions, il est certain que c'est surtout en tant qu'intermédiaire et médiateur qu'il exalte le Roi Soleil. Placé entre « les dieux visibles et péricosmiques » et les dieux immatériels et intelligibles, ce » dieu, dit-il, est constitué intermédiaire parmi » les dieux intelligents intermédiaires. <sup>1</sup> » C'est-à-dire qu'il est intermédiaire à un double titre. Il l'est en premier lieu en tant qu'il fait partie du monde intelligent, puisque ce monde lui-même est tout entier intermédiaire. C'est par le monde intelligent que les formes immatérielles descendent de la région intelligible jusque dans la matière pour la former. C'est le monde intelligent qui communique au monde sensible l'éternité divine. Il le produit sans cesse en vertu de la force productrice qu'il tient du Bien, et pour retenir ensemble dans l'unité les corps qui par leur nature se désagrègent et se séparent incessamment, il a entouré les huit cercles du ciel du cinquième corps, l'éther, dont la sphère immense et lumineuse enveloppe de toute part l'univers magnifique et divin. <sup>2</sup>

<sup>1</sup> Oratio IV, p. 438, comp. p. 441, 442. Il est μέσος et possède toute espèce de μεσότης.

<sup>2</sup> Oratio IV, p. 432, 445, 446, 439.

C'est par le monde intelligent que toutes les perfections se transmettent du monde intelligible au monde sensible. Mais dans ce monde intelligent lui-même, le Roi Soleil occupe la place centrale. Et c'est son second titre à la dénomination de médiateur. Les dieux intelligents tiennent tout de lui. Il leur transmet l'essence bienfaisante qu'il a reçue lui-même du Bien. Il harmonise et accomplit leurs perfections diverses, il leur communique la beauté et la vérité par le moyen d'un principe issu de lui, le Paradigme, qui a dans le monde intelligent la même fonction que la lumière dans le monde sensible.<sup>1</sup> Enfin, dans l'action médiatrice exercée par les dieux intelligents sur l'univers matériel, c'est lui qui a le rôle principal. « C'est lui qui contient la cause inengendrée » des êtres qui naissent et, avant elle, la cause » toujours jeune et permanente de la vie des corps » éternels. » « C'est lui qui fait arriver à l'existence avec lui l'essence des anges solaires. »<sup>2</sup> C'est lui qui, ayant choisi pour siège le centre du ciel, fait resplendir son éclat sur l'univers par le moyen du disque solaire, et répand de là ses bienfaits, des astres les plus élevés jusqu'aux basses régions de la terre.<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Oratio IV, p. 444, 445. Comp. 433.

<sup>2</sup> Oratio IV, p. 442.

<sup>3</sup> Oratio IV, p. 446.



Je conclus cet exposé, qu'on aura peut-être trouvé long et qui est pourtant bien incomplet, par la citation de quelques passages de Julien. Après les explications qui précèdent, on aura, j'espère, un peu moins de peine à les comprendre :

« Puissent les dieux rois me donner de chanter  
» et de célébrer souvent les fêtes du Soleil ! Et  
» avant les autres, le Roi universel lui-même, le  
» Soleil, lui qui de toute éternité a procédé de  
» l'essence féconde du Bien et l'entoure, milieu  
» des dieux intelligents intermédiaires, les rem-  
» plissant de cohésion, de beauté infinie, de fé-  
» condité débordante, d'intelligence parfaite et  
» de tous les biens à la fois <sup>1</sup>... Lui qui possède  
» toute espèce de médiation, unissant les choses  
» distantes et servant de lien entre les premières  
» et les dernières ! <sup>2</sup>... Lui qui, en dehors du  
» temps et présentement, brille sur son siège vi-  
» sible qui occupe le centre du ciel et où il réside  
» de toute éternité ! Lui qui a rempli le ciel en-  
» tier d'autant de dieux qu'il en a intelligemment  
» en lui-même... Lui qui prend soin de la race  
» humaine en général et de notre Etat en particu-  
» lier. Lui qui a produit notre âme de toute éter-

<sup>1</sup> Oratio IV, p. 156.

<sup>2</sup> Oratio IV, p. 142.

» nité, l'ayant déclarée sa compagne... Puisse-t-il  
» donner à cet Etat l'éternité dont il est suscep-  
» tible, et le garder en le gouvernant avec bien-  
» veillance ! Et à nous de réussir dans les choses  
» divines et humaines, aussi longtemps qu'il nous  
» accordera de vivre, c'est-à-dire aussi longtemps  
» que cela lui plaira, que cela sera bon pour nous  
» et utile pour les affaires communes des Ro-  
» mains ! <sup>1</sup> Je demande encore une fois au Roi  
» universel, le Soleil, en retour de mon zèle, de  
» m'être favorable, de me donner une vie heu-  
» reuse, une pensée plus parfaite, une intelli-  
» gence divine. Que lorsque le moment conve-  
» nable sera venu, le départ de la vie qu'a établi  
» le Destin soit doux pour moi. Et qu'ensuite le  
» Roi Soleil m'accorde de m'élever auprès de lui  
» et d'y rester pour l'éternité, si cela est possi-  
» ble, mais si c'est trop pour les mérites de ma  
» vie, du moins pendant de nombreuses et lon-  
» gues périodes ! »<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Oratio IV, p. 456, 457.

<sup>2</sup> Oratio IV, p. 458.

---

## CHAPITRE V

### INTERPRÉTATION DE LA MYTHOLOGIE

---

La doctrine des dieux nationaux et la doctrine du Roi Soleil nous ont fait connaître dans ses traits principaux la philosophie polythéiste de Julien. Il nous faut répondre maintenant à une question qui, après cet exposé, se présente d'elle-même à nous. Quelle position le théoricien du polythéisme prend-il vis-à-vis du polythéisme populaire? Quel rapport établit-il entre ses spéculations théologiques et les croyances de la foule?

On sait que les documents principaux de la foi hellénique c'étaient les écrits des anciens poètes. Julien professe pour les anciens poètes, pour Hésiode, pour Homère surtout, une admiration sans bornes. Ce sont pour lui des hommes sages,<sup>1</sup> des hommes divins. Il les compare aux devins qui

<sup>1</sup> Lettres XIX, XX, etc.

proclament la vérité dans l'état d'enthousiasme.<sup>1</sup> « Homère, dit-il, était apparemment inspiré et sa » poésie est souvent une divination. »<sup>2</sup> A ne considérer que certaines déclarations détachées, on pourrait donc croire que Julien accepte sans réserve la légende poétique des dieux. On se tromperait assurément, et des déclarations non moins nombreuses et non moins claires attestent sa liberté de pensée à l'égard des traditions mythologiques. Dans sa polémique contre les chrétiens, il concède que les légendes des Grecs ne sont ni moins incroyables, ni moins absurdes que celles de la Bible.<sup>3</sup> « Les Grecs, j'en conviens, ont inventé sur les dieux des fables incroyables et » monstrueuses. »<sup>4</sup> « Laissons là, dit-il ailleurs, les » récits des poètes, car ils contiennent avec le » divin beaucoup d'humain. »<sup>5</sup> Et il engage ses lecteurs à détourner leur attention des fictions de la muse poétique pour la porter sur la révélation immédiate de la Divinité dans la nature.

Voilà deux ordres de déclarations qui peuvent paraître contradictoires. Aux yeux de Julien, la contradiction n'est qu'apparente. Sa croyance à

<sup>1</sup> Oratio IV, p. 436.

<sup>2</sup> Oratio IV, p. 449.

<sup>3</sup> Cyrilli adversus Jul. III, p. 86 ; IV, p. 435.

<sup>4</sup> Cyrilli adv. Jul. II, p. 44.

<sup>5</sup> Oratio IV, p. 437. Comp., p. 436.

l'inspiration des anciens poètes, et son incrédulité à l'endroit des récits qu'ils font sur les dieux, se concilient dans son esprit par le moyen d'une méthode d'interprétation très en vogue à cette époque chez les théologiens de toutes les religions, la méthode d'interprétation allégorique. On sait par l'exemple des écrivains chrétiens quel admirable instrument est l'interprétation allégorique pour qui veut retrouver ses propres idées dans un texte qui ne les contient en aucune façon. Nous rions de toutes les pensées subtiles et bizarres que les Pères ont prêtées aux auteurs de l'Ancien Testament. Ce qui est moins généralement connu, c'est que durant l'époque alexandrine cette méthode fleurit également chez les écrivains païens. Ils apportent à l'interprétation d'Homère la même liberté que les Pères à celle de Moïse.

Julien, qui use beaucoup de cette méthode, en a très clairement exposé les principes. La fable ou le mythe est à ses yeux une forme inférieure de la vérité, dont l'emploi est nécessaire pour les âmes qu'engourdit l'attachement aux choses corporelles, et pour les intelligences enfantines. « La » nature aime le secret et ne permet pas que l'es- » sence cachée des dieux soit jetée en paroles » nues aux oreilles impures. »<sup>1</sup> Les intelligences

<sup>1</sup> Oratio VII, p. 216.

enfantines ne sont pas capables de saisir l'intelligible sous sa forme pure. Pour qu'elles en saisissent quelque chose, il faut que la vérité éternelle leur soit présentée revêtue d'apparences sensibles et sous le manteau d'un récit historique. C'est donc intentionnellement que les auteurs de la tradition grecque ont exposé la vérité sur les dieux sous une forme imparfaite : « Les anciens ont » scruté les causes des êtres... et les ayant trou- » vées, guidés par les dieux, ils les ont envelop- » pées de fables incroyables. Car le profit qu'on » retire de récits irrationnels et symboliques suf- » fit aux simples. »<sup>1</sup> Avec des intelligences encore non formées, il fallait procéder comme la nourrice procède avec son nourrisson.<sup>2</sup> Mais la fable n'est qu'un point de départ; l'esprit doit s'élever « au-dessus des paroles qui sont prononcées » jusqu'à l'essence excellente des dieux, jusqu'à » la pensée pure qui surpasse tout. »<sup>3</sup> Et la fable elle-même est conçue en vue de ce résultat. Les choses étranges, incroyables qu'elle contient, sont destinées à faire comprendre aux intelligents qu'elle n'est qu'une enveloppe et que sous le sens naturel, littéral, se cache un sens spirituel plus profond. « Plus une allégorie est incroyable

<sup>1</sup> Oratio V, p. 170.

<sup>2</sup> Oratio VII, p. 206.

<sup>3</sup> Oratio VII, p. 222, 223.

» et prodigieuse, plus elle semble nous engager  
» à ne pas nous en tenir aux choses qui y sont ra-  
» contées, mais à chercher le sens secret caché  
» sous le récit ». <sup>1</sup> « Les fables bizarres nous crient  
» d'elles-mêmes et nous conjurent pour ainsi dire  
» de ne pas les prendre telles quelles pour la vé-  
» rité, mais de sonder ce qu'elles recèlent. » <sup>2</sup>

La mythologie homérique n'est donc pour Ju-  
lien qu'un grand symbole. Les dieux de l'Olympe  
ne sont pas pour lui les vrais dieux. Il ne se con-  
tente pas de faire rentrer dans le domaine de la  
fiction les cruautés et les dérèglements prêtés par  
les poètes aux personnages divins : Ades maltrai-  
tant les âmes des morts, <sup>3</sup> Kronos dévorant ses en-  
fants, Zeus se livrant à des commerces incestueux. <sup>4</sup>  
C'est toute l'histoire des dieux olympiens, c'est  
leur existence même qu'il considère comme lé-  
gendaire. Ce palais au sommet d'une montagne de  
Thessalie où les dieux sont dits se rassembler, ces  
banquets où ils boivent l'ambrosie, ces chevaux  
qui entraînent rapidement Poseidon sur les eaux  
écumantes, ce char sur lequel Apollon accomplit  
journallement son voyage autour de la terre, ces  
combats des dieux entre eux dans le ciel ou sur

<sup>1</sup> Oratio VII, p. 247. Conf. V, p. 170.

<sup>2</sup> Oratio VII, p. 222.

<sup>3</sup> Oratio IV, p. 436.

<sup>4</sup> Cyrilli adv. Jul. II, p. 44.

la terre parmi les hommes, rien de tout cela n'a jamais existé que dans l'imagination des poètes. Les dieux ne sont pas, comme on les représente, des hommes agrandis, ils n'ont pas nos mauvaises passions, ils n'ont pas non plus la manière de vivre des hommes, l'apparence et le corps humains. Ce qu'on appelle dans l'école l'anthropomorphisme de la mythologie hellénique, est tout à fait étranger à Julien.

Il a souvent parlé toutefois d'apparitions, de manifestations visibles des dieux. Dire ce qu'il faut entendre par ces manifestations n'est pas sans difficulté. Cherchons à nous en rendre compte à l'occasion des deux divinités sur les manifestations desquelles il a le plus insisté, Asclepios et Dionysios.

Asclepios joue un rôle considérable dans sa pensée. Il semble quelquefois que, de même qu'il oppose intentionnellement au Verbe-Fils de la doctrine chrétienne le Roi-Soleil, il oppose, intentionnellement aussi, au Jésus historique Asclepios, « le sauveur universel », qui prend soin de notre santé et remplit notre vie entière d'harmonie.<sup>1</sup> Voici le récit de sa manifestation :

« J'allais oublier le plus grand présent du Soleil » et de Zeus... Zeus a engendré de lui-même,

<sup>1</sup> Oratio IV, p. 453, 444.



» parmi les intelligibles, Asclepios, et il l'a rendu  
» manifeste à la terre par la vie du Soleil géné-  
» rateur. Asclepios donc, étant descendu du ciel  
» sur la terre, est apparu visiblement sous forme  
» humaine près d'Epidaure. De là, multipliant sa  
» procession, il a étendu sa main de sauveur *sur*  
» *toute la terre*. Il est allé à Pergame, en Ionie,  
» à Tarente, ensuite à Rome, à Cos et à Aeges.  
» Il est enfin partout sur la terre et sur la mer ;  
» il ne visite pas chacun de nous en particulier,  
» mais tous à la fois. Il guérit les âmes troublées  
» et les corps infirmes. »<sup>1</sup>

L'affirmation, par laquelle se termine ce récit des apparitions d'Asclepios, qu'il est partout en même temps et secoure tous les hommes à la fois, jette quelque doute sur la réalité de ces apparitions elles-mêmes. On se demande si cette descente sur la terre et ce voyage d'Asclepios sont pour Julien autre chose qu'un symbole du don aux hommes par la divinité et des progrès de la science médicale, dont il dit ailleurs que « venant » d'Asclepios, elle a répandu *sur toute la terre* » des bienfaits dont Dieu ne cesse de nous faire » jouir. Asclepios m'a souvent guéri quand j'étais » malade, m'ayant suggéré les remèdes dont je » devais user. »<sup>2</sup> Si l'on pensait cependant devoir

<sup>1</sup> Cyrilli adv. Jul. VI, p. 200.

<sup>2</sup> Cyrilli adv. Jul. VII, p. 233.

maintenir que Julien a cru à la réalité de ces apparitions et que, selon lui, un dieu a personnellement apporté sur la terre la science médicale, il faudrait reconnaître en tous cas que l'apparition est ici quelque chose d'extraordinaire et de passager. Par nature, le dieu est intelligible et échappe aux sens. La forme humaine dont il s'enveloppe pour un moment, n'est qu'un vêtement d'emprunt.<sup>1</sup>

On arrive à un résultat analogue en étudiant ce que dit Julien de la manifestation de Dionysios. Il y a cette différence toutefois que le symbolisme y apparaît plus clairement encore. La fable racontait que l'enfant de Sémélé, enfermé, encore embryon, dans la cuisse de Zeus, en avait été extrait par les Nymphes. Devenu dieu, il avait parcouru l'Asie et l'Afrique accompagné d'un cortège de bacchantes, de pans et de génies. Ce voyage de Dionysios comme « démon visible, » n'est évidemment aux yeux de Julien qu'un symbole. Il voit dans cette histoire une fable inventée pour revêtir un fond de vérité par ceux qui avaient recherché la nature de Dionysios.<sup>2</sup> L'origine divine de la culture de la vigne et sa propagation sous la protection des dieux, telle est la première vérité

<sup>1</sup> Conf. Oratio II, p. 82.

<sup>2</sup> Oratio VII, p. 221.

symbolisée par ce récit. Les esprits capables de philosophie sauront y découvrir encore autre chose, l'allégorie de la génération éternelle de Dionysios parmi les intelligibles et de son immanence dans l'univers, qui procure aux âmes mystiques le délire sacré! <sup>1</sup>

Nous n'exagérons donc pas quand nous disons que l'anthropomorphisme de la mythologie homérique est tout à fait étranger à Julien. Les récits qui représentent les dieux comme des hommes agrandis ne sont pour lui que des fables. Il ne les accepte pas tels quels. Il les interprète allégoriquement. Quelle est la nature de ses interprétations? Seraient-elles conformes à ce naturalisme que l'on considère généralement aujourd'hui comme ayant été le fond primitif de la religion hellénique et de toutes les religions aryennes? Oui, en un sens. Il adore le Soleil, la Lune, les Astres et le Ciel, ces dieux visibles dont Platon déjà avait parlé.<sup>2</sup> Il adore sous le nom de Dionysios, qui ne fait qu'un avec le Soleil, la force productive qui anime toutes les parties de l'univers.<sup>3</sup> Pour lui, les principes cosmiques sont divins. Il leur rend un culte. Mais, nous le savons

<sup>1</sup> Oratio VII, p. 221. Voir sur Dionysios, p. 219 à 221.

<sup>2</sup> Cyrilli adv. Jul. II, p. 65.

<sup>3</sup> Oratio IV, p. 144.

déjà, les principes cosmiques ne sont cependant pour lui qu'un échelon inférieur de la hiérarchie divine. Au-dessus des dieux visibles, il y a les dieux intelligents et les dieux intelligibles. La nature est un piédestal au-dessus duquel se dresse le monde idéal. L'idéalisme platonicien se superpose dans la théologie de Julien au naturalisme antique.

Je pourrais donner de nombreux exemples de ces interprétations idéalistes, dire comment Prométhée, faisant présent aux hommes du feu, est le symbole de la distribution à la race humaine par les dieux de l'intelligence et de la raison ;<sup>1</sup> comment Athéné, que la fable dit issue du cerveau de Zeus, c'est la Providence qui est issue toute entière du Roi Soleil tout entier et qui est sa pensée parfaite.<sup>2</sup> Entre tous ces exemples, j'en choisis un où apparaît clairement le caractère idéaliste de la spéculation théologique de Julien, en opposition au naturalisme que les interprètes modernes considèrent comme étant le contenu primitif de la mythologie grecque.

Il s'agit du mythe de Cybèle et d'Attis. Le culte de Cybèle, la Grande Mère, la Mère des dieux, s'était introduit en Grèce, puis à Rome, bien des

<sup>1</sup> Oratio VI, p. 482.

<sup>2</sup> Oratio IV, p. 449.

siècles avant l'époque de Julien. Mais la Phrygie, son berceau, en était restée un centre important. On adorait surtout la déesse à Pessinonte, ville d'où les Romains avaient autrefois transporté dans leur capitale la fameuse pierre noire, image vénérée de la Mère des dieux.<sup>1</sup> Julien, occupé à rendre la vie aux anciens cultes, donna particulièrement ses soins à celui de Cybèle. Il fit, dit Libanius, un long détour pour passer en Phrygie, où il voulait honorer celle qui a enfanté les dieux.<sup>2</sup> C'était l'époque de fêtes solennelles et Julien consacra sa veille d'une nuit à mettre par écrit ses idées sur la nature de la déesse, sur le sens du mythe, sur le but des purifications et des cérémonies usitées dans les mystères de Pessinonte.<sup>3</sup> Nous possédons cet écrit.<sup>4</sup>

Le mythe de Cybèle et d'Attis, comme la plupart des mythes grecs, revêt, suivant les auteurs, des formes assez diverses. En voici, d'après Julien, les données essentielles. Attis, exposé tout enfant sur les bords du fleuve Gallus, est devenu un jeune et beau berger. Il est aimé de la Mère des dieux. Celle-ci le comble de faveurs, lui pro-

<sup>1</sup> Voir Oratio V, p. 459 et ss.

<sup>2</sup> Libanius Paneg. Reiske I, p. 398.

<sup>3</sup> Oratio V, p. 461, 478.

<sup>4</sup> Oratio V, à laquelle je renvoie pour les développements qui suivent.

cure toute sorte de plaisirs et, en témoignage de son amour, le couronne d'étoiles. En retour des bienfaits qu'elle lui accorde et de la liberté qu'elle lui laisse de bondir et de danser à son gré, elle ne lui demande qu'une chose, la fidélité. Attis ne doit aimer qu'elle seule. Mais Attis se laisse séduire par les charmes de la nymphe Sangaris. Il descend dans l'ancre et a commerce avec elle. Une fureur jalouse succède alors dans l'âme de la Mère des dieux à la joie que lui causait l'amour d'Attis. Elle fait sentir sa colère au jeune homme par l'intermédiaire du Lion, de telle manière qu'Attis se décide à se mutiler. Il quitte l'ancre obscur et il remonte vers la Mère des dieux, au chaste amour de laquelle il est rendu.<sup>1</sup>

Si l'on en croit les interprètes modernes, le sens primitif de ce mythe était purement naturaliste. Il ne s'agissait dans cette histoire que de la succession des saisons. La Mère des dieux, c'était la terre; Attis, c'était le soleil. La Mère trouve son bonheur dans l'amour d'Attis. Cela signifiait que la vie et la joie circulent sur la terre dans la belle saison quand elle est échauffée par les rayons du soleil. Quand Attis disparaît, quand il descend dans l'ancre, la Mère devient triste et pleure son abandon. Cela symbolisait le deuil de

<sup>1</sup> Voir Oratio V, p. 465 et ss.

la terre dans la saison froide, quand le soleil a porté ses rayons vers d'autres contrées. L'émasculatation d'Attis enfin, c'était l'infécondité de la nature privée de l'action génératrice du soleil.

Eût-on proposé à Julien cette interprétation, il ne l'aurait peut-être pas repoussée comme fausse. Il l'aurait peut-être admise comme étant d'une vérité relative à l'usage des esprits qui s'arrêtent à mi-chemin. Mais il l'aurait certainement déclarée incomplète. Son interprétation à lui, celle qu'il recommande aux esprits capables de philosophie, a un caractère bien différent.

La Mère des dieux, ce n'est plus la terre. C'est un des principes du monde intelligible. « C'est la » Providence... la source des dieux intelligents » et créateurs qui gouvernent les dieux visibles... » l'épouse du grand Zeus... la Vierge sans mère » qui trône à côté de Zeus, la mère véritable de » tous les dieux. Car ayant reçu en elle les causes » de tous les dieux intelligibles hypercosmiques, » elle est devenue la source des intelligents. »<sup>1</sup>

Attis, ce n'est plus le soleil; c'est un principe du monde intelligent. C'est « une essence de l'In- » telligence productrice et créatrice, qui descend » jusque dans la matière pour tout féconder, con- » tenant en elle-même toutes les raisons et tou-

<sup>1</sup> Oratio V, p. 166.

» tes les causes des formes engagées dans la matière. »<sup>1</sup>

La fable dit que la Mère engage Attis à n'aimer qu'elle seule et cherche à le détourner de la nymphe qui réside dans la caverne. Cela signifie que le principe intelligible engage le principe intelligent émané de lui à lui rester attaché, à contempler toujours le monde supérieur et à ne pas descendre dans la matière. Car la contemplation de l'intelligible, c'est le principe de l'unité qui conserve, tandis qu'on ne peut s'engager dans la matière sans participer à son caractère muable, multiple, indéfini.<sup>2</sup> Si Attis avait suivi les conseils de la Mère, « il aurait été créateur d'une manière » supérieure, puisqu'en toute chose il vaut mieux » se tourner vers ce qui est meilleur que décliner vers ce qui est pire. »<sup>3</sup>

La couronne d'étoiles donnée par la Mère à Attis symbolise la défense de descendre dans le monde inférieur. La couronne d'étoiles, en effet, c'est la Voie lactée, limite du cinquième corps, l'éther, le corps impassible qui enveloppe tout l'univers, et du corps passible, celui qui se compose des quatre éléments.<sup>4</sup> Attis ne devait pas

<sup>1</sup> Oratio V, p. 161. Conf. p. 163.

<sup>2</sup> Conf. τὸ ἐνοσιδὲς σωτήριον et τὴν ἀπειρίαν. Oratio V, p. 166 et 167.

<sup>3</sup> Oratio V, p. 166.

<sup>4</sup> Oratio V, p. 171.



franchir cette limite. Mais il s'est laissé séduire par la nymphe, c'est-à-dire par la matière. Il est descendu dans l'autre. La force génératrice du monde intelligent s'est engagée dans la substance muable et indéfinie. Les formes immatérielles se sont incorporées dans des objets matériels. Les âmes sont descendues dans des corps pour les animer. L'univers visible a été produit.

Cette production ne doit pas être sans limites. Le principe supérieur ne doit pas déchoir sans fin dans le monde inférieur. Le principe d'unité ne doit pas se perdre totalement dans la multiplicité et l'indéfini.<sup>1</sup> Il faut que les formes retournent à la région immatérielle. Il faut que les âmes captives dans les corps se dégagent et remontent vers la patrie. Cette œuvre est celle du Soleil. Dans la fable, son action est symbolisée par le Lion. Le Lion détermine Attis à se mutiler, c'est-à-dire que la génération des choses sensibles s'arrête. Le procès des intelligibles vers la matière cesse. L'élément divin rentre en lui-même. A la dispersion dans le multiple succède la concentration dans l'unité.<sup>2</sup>

Pour comprendre comment cela est l'œuvre du Soleil, il faut se rappeler les idées que nous avons

<sup>1</sup> Oratio V, p. 467.

<sup>2</sup> Oratio V, p. 468.

étudiées dans le chapitre précédent. Le Roi Soleil et le disque visible qui lui sert de siège sont pour Julien les principes de l'ordre, de la régularité, de l'unité dans l'univers. Par la science dont ils sont la cause pour l'homme, ils produisent dans les âmes la justice. Ils nous font comprendre l'unité qui domine au sein de la multiplicité apparente de toutes choses. Ils nous élèvent à Dieu. Enfin, comme on l'enseigne dans les mystères sacrés, « par l'essence invisible, incorporelle, divine et pure qui est dans ses rayons, le dieu ne peut-il pas attirer et faire monter à lui les âmes fortunées ? »<sup>1</sup> Ce rôle du Soleil est indiqué dans le culte traditionnel par l'époque à laquelle ont lieu les mystères de Pessinonte. On les célèbre à l'équinoxe du printemps, au moment où l'astre atteint le cercle équinoxial et se rapproche décidément de nous. On y fête donc le retour du Soleil. Et puisqu'on le fête à l'époque où, en vertu de sa position dans le ciel, il produit l'égalité entre la nuit et le jour, on a certainement voulu marquer par là que c'est en tant qu'auteur de l'égalité, en tant que ramenant toutes choses à l'unité, c'est-à-dire à Dieu, qu'il est le bienfaiteur de l'univers.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Oratio V, p. 472.

<sup>2</sup> Oratio V, p. 468, 474, 475.

Nous voilà bien loin assurément de l'interprétation naturaliste. Le mythe de Cybèle et d'Attis n'est plus un symbole de la succession des saisons. Il contient sous forme allégorique toute une théogonie et toute une cosmogonie idéalistes. Derrière ce simple récit, le philosophe sait découvrir une théorie profonde sur le procès éternel par lequel le monde sort de Dieu et rentre en lui.

On comprend assez, d'après ce qui précède, que les faits symbolisés par le mythe sont des faits éternels qui ont lieu incessamment et simultanément. L'élément historique, l'idée d'une succession d'événements produits une fois pour toutes, tient au caractère allégorique du récit. C'est la forme populaire de la vérité, ce n'est pas la vérité elle-même. « Il n'y a jamais eu de temps, » dit Julien, où les choses se soient passées autrement qu'elles se passent maintenant... Toujours Attis provoque la génération, toujours aussi il met une limite au procès dans l'indefini.<sup>1</sup> » Une autre erreur risque davantage de se produire dans l'esprit, lorsqu'on étudie le mythe. On pourrait croire que l'infidélité d'Attis à la Mère des dieux et son commerce avec la nymphe symbolisent une faute réelle de l'un des principes divins. La production de l'univers matériel serait

<sup>1</sup> Oratio V, p. 171.

ainsi le résultat d'une chute. Il n'en est rien, selon Julien. L'univers matériel est imparfait sans doute ; mais il est beau pourtant ; son existence est un bien. C'est en vertu d'une divine nécessité et non d'une chute que les principes supérieurs descendent dans la matière pour en illuminer les ténèbres. « Que personne ne me prête l'idée que » les choses se sont passées réellement de la » sorte, comme si les dieux ne savaient pas ce » qu'ils ont à faire, ou s'ils avaient des fautes à » réparer<sup>1</sup>... La descente d'Attis dans la matière » n'est point désagréable aux dieux ou à leur » Mère, mais elle est dite seulement leur être » désagréable... La Mère ne s'irrite point réellement. Les dieux ayant une nature supérieure, » il ne leur est pas possible de se dégrader ; mais » la nature supérieure, en descendant dans les » éléments inférieurs, les amène à un état meilleur et plus divin.<sup>2</sup> »

J'ai dit que la méthode d'exégèse allégorique était généralement en usage chez les théoriciens du polythéisme à l'époque de Julien. Tout porte à croire que ce n'était pas seulement la méthode qui était commune, mais que, pour chacun des mythes

<sup>1</sup> Oratio V, p. 469.

<sup>2</sup> Oratio V, p. 474.

les plus importants, il y avait une interprétation reçue et pour ainsi dire officielle. Un des contemporains de Julien, l'auteur du traité des Dieux et du Monde, donne du mythe de Cybèle et d'Attis une interprétation tout à fait analogue à celle de Julien lui-même. Tous deux, sans doute, ne font qu'exposer à leur manière une idée commune aux néoplatoniciens du quatrième siècle.

Cette interprétation philosophique des mythes dans le sens idéaliste se rattachait-elle, dans le monde grec, à une tradition religieuse? Il est vraisemblable que oui, et bien des indices engagent à penser que le terrain sur lequel se développa la spéculation théologique des néoplatoniciens avait été préparé par la tradition orphique. L'influence orphique semble manifeste, par exemple, dans la manière dont Julien parle de Dionysios. Dionysios est pour lui « l'activité créatrice divisée, » le principe divin qui descend dans la matière pour la vivifier et la former.<sup>1</sup> Il l'identifie à Attis.<sup>2</sup> Ne reconnaît-on pas à ces traits le Dionysios des mystères orphiques, le Zagreus souffrant que les Titans tuent, coupent en morceaux et avalent? Cet engloutissement du dieu par les puissances inférieures semble symboliser aux yeux de Julien

<sup>1</sup> Oratio IV, p. 144.

<sup>2</sup> Oratio V, p. 179 et 180.

la descente et la dispersion du principe divin dans la matière multiple et ténébreuse. Dionysios avalé par les Titans, comme Attis entraîné par la nymphe dans la caverne, c'est l'immanence de Dieu dans l'univers matériel.

Julien considérait Orphée comme un personnage historique et le croyait auteur de la tradition religieuse qui portait son nom. Il l'appelle le « plus anciens des philosophes inspirés <sup>1</sup>... le fondateur des plus sacrés mystères. <sup>2</sup> » La science moderne, on le sait, est moins confiante. On ne croit guères, de nos jours, à l'existence de ce poète, que la fable disait avoir vécu dans une époque reculée, et l'on est d'accord que les écrits qui circulaient sous son nom ont été composés, dans les temps classiques de la civilisation hellénique, par des hommes imbus des doctrines de Pythagore. La tradition orphique semble donc avoir une origine relativement récente et ses relations avec le pythagorisme indiquent qu'elle a dû se former sous une double influence, celle de la spéculation philosophique et celle des religions orientales. Julien pensait autrement, et nous ne saurions lui faire un reproche d'avoir cru avec tous ses contemporains à l'authenticité des poè-

<sup>1</sup> Oratio VII, p. 215.

<sup>2</sup> Oratio VII, p. 217.

mes orphiques. Nous l'excusons donc volontiers d'avoir pensé que ses spéculations théologiques avaient pour elles l'autorité d'Orphée.

Mais nous avons plus de peine à comprendre qu'il ait sincèrement cru son système religieux conforme à celui d'Hésiode, d'Homère surtout. Comment, par exemple, a-t-il pu se persuader que, pour l'auteur de l'Iliade et de l'Odyssée, le Soleil était la divinité principale? Il semble trop évident ici qu'il a fait violence au texte sacré sous l'empire d'une préoccupation qui n'avait rien de commun avec l'exégèse. Il avait accepté des néoplatoniciens d'Asie, qui se rattachaient au phénicien Jamblique, un système, conforme d'ailleurs aux tendances naturelles de son esprit, dans lequel la place centrale était donnée au Soleil. Mais pour que ce système fût vrai, il fallait absolument qu'il se trouvât chez les classiques de la mythologie hellénique. La conformité à la tradition grecque n'était-elle pas pour le restaurateur de l'hellénisme le critère de la vérité? Tout lecteur non prévenu retirera sans doute de la lecture des poèmes homériques l'impression que, pour leur auteur, la divinité principale c'est Zeus. C'est lui qui est appelé le père des dieux et des hommes. C'est dans son palais et sous sa présidence que se réunit l'assemblée des immortels. Apollon, au contraire, paraît se trouver avec plusieurs au-

tres au second rang. N'importe, puisqu'en réalité le Soleil est le plus grand des dieux, il faut bien qu'il l'ait été aussi dans la pensée d'Homère. Les arguments au moyen desquels Julien revendique pour sa théologie solaire l'autorité du chanteur de l'Olympe sont assez caractéristiques, à cause de leur faiblesse même, pour qu'il vaille la peine de les esquisser rapidement.

Hésiode, dit Julien, faisant la généalogie du Soleil, lui donne pour père et pour mère Hypérion et Theia,<sup>1</sup> c'est-à-dire l'Être le plus élevé et l'Être le plus divin. N'est-ce pas une manière d'indiquer sa prééminence ? Homère est plus explicite. C'est le Soleil lui-même qu'il désigne par le nom d'Hypérion,<sup>2</sup> l'Être le plus élevé ! Dans ses récits sur les relations entre les autres divinités et Apollon, il montre d'ailleurs assez clairement l'excellence de la nature de ce dieu. « Zeus, qui est le maître » universel, contraint les autres par la force. Mais » quand Apollon déclare qu'à cause de l'impiété » des compagnons d'Ulysse il va quitter l'Olympe, » Zeus ne lui dit pas : Je t'entraînerai plutôt » avec la terre et les mers.<sup>3</sup> Il ne le menace pas » des liens ou de la violence ; mais il promet de » punir les coupables et prie Apollon de conti-

<sup>1</sup> Voir Théogonie, v. 370 et ss.

<sup>2</sup> Voir Odyssée I, 8 et alias.

<sup>3</sup> Iliade VIII, 24.



» nuer à paraître parmi les dieux.<sup>1</sup> » Zeus prie Apollon au lieu de le contraindre ; n'est-ce pas parce que ce dieu est libre à l'égard de celui à qui tous les autres obéissent ? Et si les immortels s'affligent à la pensée qu'Apollon va quitter l'Olympe, n'est-ce pas parce que sa présence est pour eux la cause d'une foule de biens ?

On a le droit, d'ailleurs, de compléter les données d'Homère par des données empruntées à la tradition générale. Or, les prêtres de Chypre élèvent des autels en commun au Soleil et à Zeus. Ces deux divinités se trouvent ainsi rapprochées, presque identifiées. Et leur identité a été proclamée par une autorité bien plus haute encore, par Apollon lui-même qui a dit : « Il n'y a qu'un » Zeus, qu'un Hades, qu'un Soleil, c'est Sarapis.<sup>2</sup> »

Voilà donc la difficulté levée. Dans la plupart des documents de la mythologie hellénique, Zeus et Apollon paraissent être deux dieux différents, et la première place est donnée à Zeus. Mais cette distinction n'est qu'apparente. Un examen plus profond fait comprendre qu'il n'y a là que deux noms divers d'une même divinité. On est en droit, dès lors, d'appliquer à Apollon tout ce qui est dit

<sup>1</sup> Oratio IV, p. 436, 437.

<sup>2</sup> Oratio IV, p. 435, 436. Le vers cité est un vers orphique.

de la prééminence, de la domination universelle de Zeus. Le Soleil est bien le dieu central de la mythologie grecque !

Il est malheureux pour Julien qu'en vertu de ses principes généraux ce soit précisément chez les anciens poètes grecs qu'il ait dû chercher des appuis pour sa théologie solaire. L'idée que le Soleil a été la divinité principale du monde antique, ne manque point de vraisemblance. Si Julien avait été Hindou, Persan ou Egyptien, il aurait sans doute trouvé dans les traditions de ces peuples de nombreux et solides arguments en faveur de sa thèse. Si les doctrines religieuses des Hellènes de l'époque anté-homérique avaient pris corps dans des monuments et que ces monuments eussent été conservés, là aussi peut-être Julien aurait retrouvé son dieu favori à la place centrale qu'il lui assignait lui-même. Mais Julien était le champion et voulait être le restaurateur de la civilisation grecque de l'époque classique. C'était chez les auteurs dont l'influence avait présidé au développement de cette civilisation qu'il devait retrouver ses propres idées. Or, c'est chez eux justement qu'il était le plus difficile de retrouver la théologie solaire. De là le caractère bizarre et quelquefois ridicule des interprétations auxquelles il est obligé de recourir.

Montrer que le culte du Soleil avait été le cen-

tre de la religion romaine, était peut-être une tâche plus facile. La religion romaine, moins élaborée que la grecque par la poésie, était toujours restée plus près du naturalisme primitif. On ne saurait méconnaître toutefois que, parmi les arguments très nombreux au moyen desquels Julien cherche à établir que l'adoration du Soleil est l'élément essentiel des traditions religieuses du peuple romain, il en est qui ne le cèdent pas en bizarrerie à ceux par lesquels il revendique pour son système l'autorité d'Homère.<sup>1</sup>

Nous avons dans un chapitre précédent indiqué comme étant un problème délicat et difficile, celui de la personnalité des dieux de Julien. Le moment est venu d'étudier la question d'un peu plus près.

Le commencement d'une lettre de l'empereur philosophe à l'un de ses amis doit être cité ici en premier lieu : « Que l'Echo soit, comme tu le dis, » une divinité, et une divinité bavarde. Qu'elle » soit même, si tu veux, l'épouse de Pan. Je n'y » fais pas d'objection. La nature voudrait bien » m'enseigner que l'écho n'est qu'un bruit, que » l'air, frappé par la voix, renvoie à notre oreille. » Mais sur la foi d'hommes anciens et modernes, » et de toi en particulier, je consens à croire que

<sup>1</sup> Voir Oratio IV, p. 453 à 456.

» c'est une divinité.<sup>1</sup>» Ces paroles ne sont guères d'un croyant. La plaisanterie y est évidente. Julien ne croit pas à l'existence de la déesse Echo. Si l'on attribuait une portée générale à l'idée contenue dans ce billet, on serait donc amené à penser que Julien n'a cru ni à la personnalité, ni même à l'existence réelle de ses dieux. Ce ne seraient pour lui que des abstractions réalisées par l'imagination aux dépens de la vérité philosophique. En pensant ainsi, l'on se tromperait certainement. Rien n'autorise à généraliser à ce point ce qui est dit ici. La déesse Echo n'est qu'un élément très secondaire de la théologie. Julien a pu ne pas croire à son existence. Il a pu ne croire à l'existence d'aucun de ces principes divins inférieurs, par l'action desquels l'imagination populaire expliquait les moindres phénomènes de la nature et que la fable disait apparaître partout, dans les troncs des vieux arbres, au sommet des rochers, à la source des ruisseaux. Mais il a cru certainement à l'existence des astres, à celle du soleil, à celle des principes incorporels. Pour lui les dieux existent. Sont-ils des êtres personnels ? C'est la seule question qu'il faille examiner.

Cette question, la même qu'on a posée si souvent au sujet du Logos philonien, ne me paraît

<sup>1</sup> Lettre LIV.

pas comporter une réponse précise. Le oui et le non peuvent être soutenus par des arguments de valeur à peu près égale. Il serait facile de montrer, d'une part, que les dieux de Julien n'ont ni indépendance ni liberté véritable. Ils sont des organes par le moyen desquels s'accomplit éternellement le procès universel, qui est fatal. On montrerait non moins facilement que leur nature est mal définie. Ils n'ont pas de contours précis et se confondent souvent les uns avec les autres. Le Soleil, Zeus et Hades ne sont qu'une seule et même divinité.<sup>1</sup> La Mère des dieux, Athéné et Prométhée, reçoivent tous trois la dénomination de Providence.<sup>2</sup> Entre les principes d'un monde supérieur et ceux qui procèdent d'eux dans le monde inférieur, il s'en faut que la distinction soit toujours nette. Rien de plus difficile que de faire une répartition exacte de l'essence et des énergies entre le soleil visible et le Roi Soleil. Considérez de près l'un quelconque des dieux et vous courez le risque de le voir se diviser en une multitude de dieux subordonnés, émanés de sa substance, ou s'absorber dans une divinité supérieure qui le comprend avec d'autres dans son unité !

Mais il est certain, d'autre part, que Julien se

<sup>1</sup> Oratio IV, p. 435, 436.

<sup>2</sup> Oratio V, p. 479, 480 ; IV, p. 449 ; VI, p. 482. Ils sont providence dans les trois mondes successifs.

comporte envers ses dieux comme envers des êtres doués d'intelligence, de sensibilité et de volonté. « J'ai pour eux, dit-il quelque part, les » mêmes sentiments que pour de bons maîtres, » pour des parents.<sup>1</sup> » S'il ne les croyait pas capables d'accueillir et d'exaucer ses prières, pourquoi les prierait-il avec tant de ferveur? N'est-ce pas à un être personnel qu'il s'adressait quand, contraint par son cousin de quitter Athènes, et plein d'inquiétude sur le sort qui l'attendait à la cour de Constance, il tendait les mains vers l'Acropole, suppliant avec larmes Athéné de l'accompagner et de le défendre?<sup>2</sup> N'est-ce pas un être personnel qu'il invoquait dans ces termes touchants et pleins de sentiment filial? « O Mère des » dieux et des hommes, toi qui sièges avec le » grand Zeus... toi qui nous a comblés de biens » de toute espèce, donne à tous les hommes le » bonheur dont la source principale est la con- » naissance des dieux! Donne au peuple romain » tout entier d'effacer la tache de l'impiété!... et » à moi, comme prix du culte que je te rends, la » vérité dans mes opinions sur les dieux, la perfec- » tion dans les pratiques théurgiques! Accorde- » moi la vertu et le succès dans l'accomplisse-

<sup>1</sup> Oratio VII, p. 242.

<sup>2</sup> Ad. S. P. Q. Atheniensem, p. 275.

» ment de mes devoirs politiques et militaires, et,  
» quand j'aurai atteint le terme de la vie, une mort  
» entourée d'honneur, avec la douce espérance  
» de parvenir jusqu'à Toi ! ' »

Si les écrits de Julien ne nous fournissent pas de réponse suffisamment précise à la question de la personnalité de ses dieux, c'est vraisemblablement que lui-même ne s'est pas posé cette question de la même manière que nous la lui posons aujourd'hui. L'idée de la personnalité a été fort peu étudiée par les anciens. De nos jours même elle est loin d'être claire. On s'efforce toutefois de l'élucider et l'on s'accorde assez généralement à associer d'une manière étroite l'idée de personnalité et celle de conscience. Il y a pour nous personnalité là où il y a conscience claire, et là seulement. Or, cette idée de la conscience est restée à peu près étrangère à la spéculation philosophique des anciens. On chercherait vainement dans le dictionnaire grec un mot qui corresponde exactement à cette expression si usitée dans le langage scientifique moderne : un fait de conscience. L'élaboration insuffisante de cette idée est cause que la pensée antique n'a mis nulle part la conscience d'une manière expresse et précise, et qu'elle l'a mise d'une manière indéçise et vague un peu partout.

<sup>1</sup> Oratio V, p. 479, 480.

Nous serions donc infidèles à la vérité historique, si nous affirmions, sans faire nos réserves, que Julien a considéré ses dieux comme des êtres personnels. Après les explications qui précèdent toutefois, nous pouvons maintenir le terme de personnalité. Julien a considéré ses dieux comme des êtres personnels, en ce sens qu'il les a considérés comme des êtres vivants, très supérieurs à l'homme en puissance, en intelligence, en moralité, en félicité.

---



## CHAPITRE VI

### LE CULTE DES DIEUX

---

La manière dont Julien comprend le culte des dieux est dans un rapport étroit avec ses doctrines théologiques.

Durant les dix années qui suivirent sa conversion au polythéisme, il dissimula ses nouvelles opinions. Il ne put donc, jusqu'à l'époque où il déclara la guerre à Constance, rendre aux dieux qu'un culte secret, dont quelques amis intimes étaient les seuls confidents.<sup>1</sup> Il eut bien, sans doute, des relations avec les théurges d'Asie-Mineure. Il se fit peut-être initié pendant son séjour à Athènes aux mystères d'Eleusis. Mais au quatrième siècle l'antique discipline était relâchée ; on était admis aux cérémonies sacrées alors même qu'on n'adhérait pas personnellement

<sup>1</sup> Ad. S. P. Q. Atheniensem, p. 277. Voir lettre LI.

au culte polythéiste, en sorte que la présence de Julien pouvait à la rigueur être attribuée à la curiosité, et ne constituait pas une preuve d'apostasie. Il continuait d'ailleurs à participer publiquement au culte chrétien. Même après que l'armée l'eût élevé au rang d'Auguste, il crut devoir célébrer encore avec les chrétiens de Vienne, en janvier 361, la fête de l'Epiphanie. Mais lorsque, quelques mois plus tard, il eut définitivement accepté le titre que lui avaient conféré les soldats et qu'il se fut mis en marche sur Constantinople pour imposer par la force à Constance le partage de l'empire ou même pour se substituer entièrement à lui,<sup>1</sup> il se sentit libre enfin de jeter le voile et se mit à sacrifier publiquement. Quelle joie pour lui, après dix années de dissimulation ! On en trouve l'expression dans une lettre adressée à l'homme qui avait été le principal auteur de sa conversion, à Maxime : « Nous adorons ouverte-  
» ment les dieux et la foule de l'armée qui nous  
» accompagne s'associe à notre culte. Nous im-  
» molons des bœufs en public ! Nous rendons  
» grâces aux dieux par de nombreuses hécatom-  
» bes ! Les dieux m'ordonnent de tout purifier,  
» autant que je le pourrai ! Je leur obéis avec  
» joie !<sup>2</sup> »

<sup>1</sup> Voir Ad. S. P. Q. Atheniensem, p. 287.

<sup>2</sup> Lettre XXXVIII.

Le rétablissement des cultes polythéistes fut dès lors la préoccupation dominante de Julien. S'en occuper était pour lui un devoir strict. Un souverain païen se trouvait vis-à-vis des religions nationales dans une position bien différente de celle d'un souverain chrétien vis-à-vis de l'Eglise. L'Eglise s'était fondée et organisée d'elle-même, indépendamment de toute action de l'Etat. Elle n'avait primitivement aucun caractère national. La protection que, depuis Constantin, lui accordèrent les empereurs chrétiens, fut une faveur. Leur ingérence dans ses affaires intérieures fut un empiétement. Les religions païennes, au contraire, étaient par nature des religions nationales. Le souverain de chaque Etat était appelé à veiller aux intérêts du culte pratiqué par ses sujets au même titre qu'à diriger les affaires politiques et militaires. Et Rome, en réunissant sous son autorité un grand nombre de peuples divers, avait hérité des devoirs de leurs anciens souverains. Elle avait assumé l'obligation non seulement de respecter, mais encore de protéger, de favoriser leurs religions à tous. L'empereur était le pontife de tous les dieux du Panthéon. Nous savons déjà avec quelle ardeur Julien se consacra à cette partie de sa tâche de souverain. Il avait des capacités militaires exceptionnelles. Ses campagnes dans les Gaules avaient révélé en lui un grand géné-

ral. Il ne se considéra pourtant jamais comme ayant reçu des dieux une mission de guerrier. L'administration, la politique ne furent jamais non plus à ses yeux que des fonctions secondaires. Il fut pontife encore plus qu'empereur. Sa grande affaire, ce fut la restauration religieuse. Vers la fin de sa vie, se dirigeant avec son armée vers l'Euphrate pour combattre les Perses, il écrit à Libanius une lettre où il veut, dit-il, l'entretenir « de ses affaires personnelles, » de ce qui lui tient à cœur. Ces affaires personnelles, c'est presque exclusivement son œuvre religieuse : « De Litar- » bes je me suis rendu à Béroé, où Zeus m'a » donné les signes favorables les plus évidents. » J'y suis resté un jour. J'ai visité l'Acropole et » sacrifié à Zeus un taureau blanc selon le rite » royal. J'ai eu un entretien avec le Sénat sur les » affaires religieuses. Tous ont loué mes paroles, » mais bien peu ont été persuadés, et c'était ceux- » là même qui, déjà avant que j'eusse parlé, m'a- » vaient paru penser sainement. Les autres ont » cru montrer du courage en foulant aux pieds » toute pudeur. Car les hommes trouvent bon de » rougir des choses honorables, comme la vail- » lance et la piété ; et de se glorifier de ce qu'il » y a de pire, l'impiété, la lâcheté et la mollesse. » De là je suis allé à Batné. Le nom est barbare, » mais l'endroit est grec. A mon arrivée, les va-

» peurs de l'encens s'élevaient de toute part dans  
» le pays ; partout je voyais s'accomplir de pom-  
» peux sacrifices. Tu comprends si j'en ai été ré-  
» joui ! Il me semblait toutefois qu'il y avait là un  
» empressement étranger à la piété envers les  
» dieux. Les cérémonies sacrées doivent s'ac-  
» complir sans tumulte et sans bruit, il faut que  
» l'on respecte le recueillement de ceux qui vien-  
» nent au culte pour le culte lui-même et pour  
» qui les offrandes et les victimes qu'ils appor-  
» tent ne sont pas un prétexte. Mais bientôt,  
» peut-être, nous pourrons remédier à ce dés-  
» ordre... Qu'ai-je donc fait à Batné ? J'ai sacrifié  
» le soir, puis j'ai sacrifié à l'aube, comme je le  
» fais scrupuleusement chaque jour. Les présages  
» étant favorables, nous nous sommes ensuite  
» rendus à la ville d'Hiérapolis. Les citoyens en  
» sont venus à notre rencontre. J'ai été reçu par  
» un hôte que je voyais alors pour la première  
» fois, mais que j'aimais depuis longtemps, So-  
» pater... Outre la cause qui t'est connue, mon  
» affection a une autre cause, plus grande encore :  
» Sopater a souvent reçu chez lui mon cousin et  
» mon frère,<sup>1</sup> et souvent pressé par eux, comme  
» de juste, de renoncer au culte des dieux, il a  
» su, chose difficile, résister à cette maladie.<sup>2</sup> »

<sup>1</sup> Constance et Gallus.

<sup>2</sup> Lettre XXVII.

Il y a dans cette lettre des paroles de mécontentement. C'est que la restauration religieuse ne progressait pas au gré du dévot empereur. Beaucoup de Sénats ressemblaient au Sénat de Béroé. Le zèle chrétien d'une part, l'indifférence et le matérialisme pratique de l'autre, opposaient aux efforts de Julien une résistance tenace. Le nombre des adorateurs fervents des dieux restait très petit. Les soldats, sans doute, s'étaient convertis en masse. Ils brûlaient l'encens sur l'autel de Zeus ou d'Apollon, quand une pièce de monnaie leur était offerte en récompense. Mais que Julien vînt à mourir, n'allait-on pas les voir, pour moins encore, rendre aux symboles chrétiens les mêmes hommages? Quand l'empereur entrait dans une ville et se rendait au temple, la foule d'ordinaire s'y rendait aussi. Mais on voyait assez à son attitude, à son manque de recueillement qu'elle était attirée là par la curiosité ou par le désir de gagner la faveur du souverain. Au lieu d'adorer silencieusement les dieux, elle applaudissait bruyamment l'empereur. Julien s'en est plaint souvent; et ces plaintes, qui attestent la sincérité de son zèle religieux, sont au nombre des traits les plus honorables de son histoire. C'était une habitude chez lui, quand on l'applaudissait au temple, de réprimander le peuple en lui adressant une harangue: « Vous venez rarement dans les temples à cause

» des dieux, disait-il, et quand vous y courez à  
» cause de moi, vous les remplissez de désordre.  
» Il conviendrait à des hommes sages de prier  
» les dieux en silence.<sup>1</sup> » « Si j'entre incognito  
» dans un théâtre, écrit-il ailleurs, applaudissez,  
» mais si c'est dans un temple, restez tranquilles  
» et réservez vos applaudissements pour les dieux.  
» Avant tout, les dieux ont droit à vos applaudis-  
» sements.<sup>2</sup> »

Si peu partisan que l'on soit d'ailleurs du polythéisme de Julien, on ne peut se défendre quelquefois d'un sentiment de pitié au spectacle de son zèle qui se brise, sans réussir à l'ébranler, contre l'indifférence de ses sujets. Il semble que, champion d'une cause impossible, il lutte seul contre tout l'empire. Lui s'épuise au service des dieux, « il transforme son palais en temple, son  
» jardin devient un sanctuaire... Il ne sert pas les  
» dieux par des mains étrangères... Il y met lui-  
» même la main ; il court autour de l'autel, il ap-  
» porte le bois, il brandit le couteau, il ouvre les  
» corps des oiseaux et en interroge les entrailles.<sup>3</sup>  
» Tous ceux dont ont parlé les poètes, pères et  
» enfants, dieux et déesses, supérieurs et subor-  
» donnés, il fait des libations à tous, il remplit

<sup>1</sup> Misopogon, p. 344.

<sup>2</sup> Lettre LXV, d'après Talbot.

<sup>3</sup> Libanius, Paneg. Reiske I, p. 394, 395.

» d'agneaux et de bœufs les autels de tous.<sup>1</sup> » Il multiplie tellement les hécatombes que l'on craint que le bétail ne vienne à faire défaut dans l'empire. S'il revient de son expédition contre les Parthes, disait-on, tous les taureaux y passeront.<sup>2</sup>

Ses sujets, au contraire, même ceux qui se disent adhérents de la religion traditionnelle, refusent de s'imposer le moindre sacrifice en faveur du culte. A Antioche, l'empereur ne réussit pas à rallumer la plus faible étincelle de zèle. Son exemple, ses exhortations au peuple, ses discours au Sénat, rien n'y fait. Dans cette ville opulente, où abondent les festins, les réceptions splendides, il ne se trouve personne pour acheter des victimes, pour faire les frais de l'encens, pour apporter même l'huile qui doit brûler dans les lampes des dieux.<sup>3</sup> On a souvent cité le morceau dans lequel Julien raconte sa déception au temple de Daphné. Daphné était un sanctuaire vénéré d'Apollon, situé dans les environs d'Antioche. Une fête solennelle devait y avoir lieu. « Je m'y rendais en hâte, » dit l'empereur aux habitants d'Antioche, pensant que j'allais y jouir du spectacle de votre richesse et de votre magnificence. Je me représentais en moi-même, comme en un songe,

<sup>1</sup> Libanius *Monodia* Reiske I, p. 509.

<sup>2</sup> Ammien M. XXV, 4, p. 427.

<sup>3</sup> Misopogon, p. 363.



» un cortège splendide, des victimes, des liba-  
» tions, des chœurs en l'honneur du dieu, des  
» parfums, des jeunes gens rangés autour du  
» sanctuaire, l'âme ornée de dispositions reli-  
» gieuses et le corps vêtu de robes blanches et  
» magnifiques. Arrivé dans le temple, je n'y vis  
» ni parfum, ni gâteau sacré, ni victime. Je m'en  
» étonnai et je pensai que tout cela était au-de-  
» hors et que, par respect pour ma dignité sacer-  
» dotale, vous attendiez que je donnasse le signal.  
» Mais quand je demandai ce que la ville allait  
» immoler au dieu pour cette solennité annuelle,  
» le prêtre me répondit : J'arrive de chez moi  
» avec une oie que je vais offrir en sacrifice. La  
» ville n'a rien préparé pour aujourd'hui.<sup>1</sup> »

L'amertume dont est plein l'écrit adressé par Julien aux habitants d'Antioche, le Misopogon, montre assez combien lui était sensible l'insuccès de ses tentatives de restauration.<sup>2</sup> Sa tristesse cependant n'était pas du découragement. Sa propre foi le soutenait. Le suffrage de ses amis les sophistes, les théurges et les littérateurs, le consolait de l'indifférence et des railleries du grand public. Et puis son insuccès n'était peut-être pas aussi complet que certains faits engageraient à le

<sup>1</sup> Misopogon, p. 361, 362.

<sup>2</sup> Conf. lettre IV.

penser. Il ne fut pas reçu partout aussi mal qu'à Antioche. Il vante lui-même le zèle religieux d'autres cités.<sup>1</sup> Si les adhérents de l'ancien culte manquaient de zèle, ils étaient du moins encore fort nombreux, et la renaissance active, en certains lieux, des sacrifices et de la divination<sup>2</sup> permettait à l'empereur de se bercer d'espérances pour l'avenir. Ce n'est sans doute pas entièrement sans raisons qu'après avoir déploré que l'hellénisme, par la faute de ses adhérents, « ne progresse pas » encore au gré de nos désirs, » il pouvait ajouter : « Ce que les dieux nous accordent est grand » et beau, supérieur à tout ce que nous pouvions » demander et espérer. Car qui aurait osé d'avance se promettre un changement si considérable en si peu de temps ?<sup>3</sup> »

Quel sens Julien prête-t-il donc aux cérémonies sacrées et pourquoi leur attribue-t-il une telle importance ? Philosophe comme nous le connaissons, nous ne pouvons penser qu'il ait cru le culte extérieur nécessaire par lui-même et absolument. A coup sûr, il n'est pas nécessaire pour les dieux. Les dieux ne sont pas ces êtres charnels et grossiers, créations de l'imagination populaire, qui ont

<sup>1</sup> Misopogon, p. 360, 361.

<sup>2</sup> Voir Ammien XXII, 42, p. 327, 328.

<sup>3</sup> Lettre XLIX.

besoin d'être nourris par la fumée des sacrifices.<sup>1</sup> Il n'est pas nécessaire non plus pour les hommes. Quelques-uns des anciens philosophes sont restés à peu près étrangers au culte extérieur. Et néanmoins ils étaient des hommes pieux et agréables aux dieux. Diogène par exemple. « Bien penser » des dieux lui suffisait. Il les adorait dans son » âme qu'il sanctifiait pour eux par de saintes » pensées. Pouvait-il leur offrir quelque chose de » plus précieux?...<sup>2</sup> La sainteté vaut plus que toutes les hécatombes...<sup>3</sup> L'initiation ne sert de rien » aux méchants, tandis que les hommes qui vivent d'une manière digne de l'initiation, reçoivent des dieux la pleine récompense de leur » vertu, alors même qu'ils ne se sont pas fait » initier.<sup>4</sup> »

Toutefois ce ne peut être là qu'un cas exceptionnel. La règle, c'est la pratique du culte. A moins d'empêchements particuliers, elle est un devoir même pour les philosophes. Et puis, tout le monde n'est pas philosophe. Bien rares sont les hommes qui sont capables de rendre à la Divinité le culte purement spirituel de la science et de la vertu. « Nous avons un corps et c'est pourquoi il

<sup>1</sup> Cæsares, p. 333.

<sup>2</sup> Oratio VI, p. 199.

<sup>3</sup> Oratio VII, p. 213.

<sup>4</sup> Oratio VII, p. 239.

» faut qu'il y ait quelque chose de corporel dans  
» le culte que nous rendons aux dieux.<sup>1</sup> » Les  
symboles matériels ont la même utilité dans la  
pratique religieuse que les récits mythiques dans  
la doctrine théologique.

Ce n'est donc pas pour la foule seulement que  
Julien tient au culte extérieur. Lui-même en a le  
goût, la passion. J'ai déjà parlé de ce trait exalté  
et mystique de son caractère, qui contraste singu-  
lièrement en lui avec les tendances plus philoso-  
phiques, avec les affirmations de la suffisance de  
la vertu, avec l'éloge de l'apathie stoïcienne. La  
révélation spéciale de la divinité, que l'on obtient  
par le moyen des abstinences, des purifications,  
des spectacles sacrés, des formules sacramen-  
telles, est pour lui le complément de la révéla-  
tion universelle de la divinité dans la nature. La  
présence spéciale des dieux, dont l'âme jouit pen-  
dant les cérémonies mystérieuses, achève et com-  
plète celle que l'on se procure par la science et  
par la vertu. Au sein de la dispersion, de l'inco-  
hérence de la vie de chaque jour, l'extase diony-  
siaque donne fortement à l'âme le sentiment de  
l'unité. C'est dans cette communion mystique  
avec le monde supérieur qu'elle se recueille,

<sup>1</sup> Fragmentum, p. 293.

<sup>2</sup> Oratio VII, p. 246.

qu'elle se concentre, qu'elle trouve le calme et la fixité, en échappant pour un moment au tourbillon de tout ce qui passe et de tout ce qui se détruit.<sup>1</sup>

Il y avait dans les mystères bien des choses au sujet desquelles les initiés étaient astreints à garder le secret. Plus d'une fois, en parlant de ces cérémonies, Julien s'arrête pour ne pas se rendre coupable d'une révélation illicite. Mais il y avait aussi beaucoup de pratiques et de rites dont il était permis de parler. Julien a exposé sa manière de comprendre quelques-uns d'entre eux, dans son discours à la Mère des dieux.

La célébration des mystères comprenait généralement deux moments successifs, distincts par la partie du mythe à laquelle ils se rapportaient et par les sentiments qu'ils étaient destinés à provoquer dans l'âme des participants. Pendant les premiers jours, on pleurait la disparition du dieu : Zagreus englouti par les Titans, Attis entraîné dans l'autre. C'étaient les jours des purifications, des abstinences, des spectacles et des chants lugubres. Venait ensuite la fête du dieu retrouvé, rendu à la lumière, ressuscité ! Tous les spectacles, tous les chants, toutes les cérémonies exprimaient alors l'allégresse.

Les explications de Julien sont relatives surtout

<sup>1</sup> Oratio VII, p. 217, 218, 221, 222 et plus haut chap. II.

aux rites de la première de ces deux parties. A ses yeux, les abstinences imposées aux dévots de Cybèle et d'Attis symbolisent les vérités de la morale idéaliste, comme le mythe de ces deux divinités symbolise tout un système cosmogonique idéaliste. Les règlements de Pessinonte interdisaient aux dévots, pendant l'abstinence, de manger du poisson. La cause en est, selon Julien, que le poisson, vivant toujours dans les eaux, est un animal profondément engagé, enfoncé dans la matière. En interdisant la chair du poisson, ceux qui ont institué les rites ont donc voulu symboliser cette vérité que l'âme qui aspire à s'unir aux dieux, doit s'abstenir de tout ce qui l'attacherait à la matière. C'est pour la même raison qu'il est défendu de manger des graines semées dans la terre et des racines. Au contraire, la loi divine autorise à se nourrir de la plupart des fruits, des feuilles de légumes, de presque tous les oiseaux. La racine de la rave est interdite, mais sa feuille est permise. Tout ce qui s'élève, tout ce qui tend vers le ciel symbolise clairement le dégagement de la matière, l'effort de l'âme pour briser les murs de sa prison et retourner à la patrie. Il semble même que, dans la pensée de Julien, tout cela n'est pas seulement symbolique, mais qu'en vertu de l'intime union du corporel et de l'incorporel, les substances, suivant qu'elles tiennent de plus ou moins

près à la terre, contribuent directement à l'engourdissement ou au réveil des âmes. L'abstinence d'ailleurs est utile au corps.<sup>1</sup>

Julien a montré l'importance qu'il donnait aux abstinences en les pratiquant lui-même avec beaucoup de scrupules. « Lequel des philosophes qui » habitent dans un petit logement, dit Libanius, » a jamais été aussi maître de son ventre ? Lequel » a su, comme lui, s'abstenir d'aliments divers, » suivant le dieu dont il célébrait le culte, Pan, » Hermes, Hécate, Isis et tous les autres ? Lequel » a supporté aussi joyeusement tant de privations » de nourriture pour jouir du commerce des » dieux ?<sup>2</sup> »

Le sens des rites relatifs à la génération est analogue. C'est toujours la même morale idéaliste. Si, l'un des premiers jours de la célébration des mystères à Pessinonte, on coupe l'organe de la génération ; si, à Athènes, l'hierophante doit être chaste, cela signifie que l'âme doit retrancher les désirs qui la portent vers la matière, qu'elle doit se retirer de l'indéfini, du théâtre changeant de la naissance et de la mort, pour se recueillir dans la substance une et permanente.<sup>3</sup>

Parmi les diverses cérémonies dont se compo-

<sup>1</sup> Oratio V, p. 475 à 478.

<sup>2</sup> Libanius, Epitaphios, Reiske I, p. 579.

<sup>3</sup> Oratio V, p. 468, 469, 473.

sait le culte antique, celles pour lesquelles Julien a eu le goût le plus vif, ce sont évidemment les mystères. C'est là qu'il trouvait l'aliment préféré de son sentiment religieux. Quand il en parle, on sent chez lui l'émotion personnelle. Les cérémonies plus habituelles, les sacrifices, les hommages rendus aux statues des dieux provoquaient sans doute en lui, avec une vivacité moindre, des sentiments analogues. Quand il en fait la théorie, il se place ordinairement d'ailleurs à un point de vue plus général. On sent moins alors le dévot, le familier des dieux, et davantage l'homme social, le chef de la nation, celui qui est « grand prêtre, » conformément aux institutions traditionnelles. » Accomplir selon les rites nationaux un sacrifice solennel à la tête de son peuple, entouré de prêtres ; voir se dérouler autour de lui des cortèges d'hommes et de femmes revêtus des costumes prescrits par la loi religieuse ; diriger officiellement vers les dieux la pensée et le cœur de la nation, c'est à ses yeux la plus belle part de ses fonctions de souverain.<sup>1</sup> Ces hommages publics à la Divinité entretiennent la piété et attirent sur les peuples les bienfaits célestes. Les statues, sans doute, ne sont pas des dieux. Les Hellènes ne prennent pas la pierre et le bois pour des

<sup>1</sup> Voir Oratio V, p. 439, 460.



êtres divins, comme le leur reprochent stupidement les Galiléens. Mais comme, à cause de sa nature corporelle, l'homme doit rendre aux dieux un culte matériel, les anciens ont eu raison de présenter à sa vénération les autels, les temples, les statues et les autres symboles. Les statues sont des images. Un sujet n'éprouve-t-il pas du plaisir à voir l'image du prince qu'il aime? Un fils n'éprouve-t-il pas du plaisir à voir l'image de son père qu'il aime? Il doit en être de même à l'égard des images des dieux. Ce serait se tromper que de les prendre pour les dieux eux-mêmes, mais ce serait se tromper aussi que de n'y voir que de la pierre et du bois. Et que l'on n'objecte pas que les immortels n'ont aucun besoin de ces hommages extérieurs. Cela est vrai, sans doute. Ils n'ont besoin de rien. Ils n'ont pas besoin non plus de nos louanges; mais ils sont sensibles à ces marques de respect et d'amour. En honorant leurs symboles, on s'attire leur bienveillance et leur protection.<sup>1</sup> « Il ne faut donc pas s'abstenir » d'un culte en action qui est établi chez toutes » les nations de la terre, non pas depuis trois » ans, non pas depuis trois mille ans, mais de » puis tous les siècles.<sup>2</sup> »

<sup>1</sup> Fragmentum, p. 293 à 296.

<sup>2</sup> Fragmentum, p. 394. Comp. le commencement de l'Oratio V. Le récit du transport à Rome de la pierre de Pessinonte a un caractère de merveilleux qui s'accorde mal avec le côté philosophique de la pensée de Julien.

On regrette que Julien n'ait pas, du moins dans ce que nous possédons de ses écrits, exposé sa manière de voir au sujet d'un autre élément du culte antique, la divination. A voir le soin avec lequel il consultait en toute circonstance les augures et l'importance qu'il attribuait aux signes qui lui venaient de la part des dieux,<sup>1</sup> on ne peut guères douter qu'il ait eu, au moins dans une certaine mesure, foi en la science augurale. L'analyse des songes,<sup>2</sup> l'étude du vol des oiseaux, l'inspection des entrailles des victimes ont été pour lui des moyens de se renseigner d'avance sur l'avenir. On vantait sa grande science divinatoire.<sup>3</sup> S'il avait cherché à faire la théorie de cette science, il en aurait vraisemblablement appelé, comme les autres néoplatoniciens, à la sympathie qui relie toutes les parties de l'univers et en vertu de laquelle ce qui se passe sur un point quelconque est nécessairement en rapport avec ce qui se passe partout ailleurs. La manière dont volent aujourd'hui les oiseaux, l'état des entrailles d'une victime, la position des astres sont des éléments de l'ensemble universel de circonstances dont va nécessairement résulter demain tel ou tel événement. Connaître cet enchaînement

<sup>1</sup> Lettre XXXVIII. Ad. S. P. Q. Athen., p. 284.

<sup>2</sup> Ad. S. P. Q. Athen., p. 275, lettre XVII.

<sup>3</sup> Libanius, Epit. Reiske I, p. 582.

des symptômes et des événements les uns aux autres, c'était la prétention des théoriciens de la divination.

La foi de Julien aux prédictions augurales ne semble pas d'ailleurs avoir été absolue. Ammien Marcellin raconte que pendant l'expédition contre les Perses, peu avant le jour de sa mort, les signes ayant été défavorables, les haruspices étrusques engageaient vivement l'empereur à suspendre les opérations militaires. « Il résista à toute » la science divinatoire » et marcha au combat où il devait recevoir le coup mortel.<sup>1</sup>

Le règne de Julien n'a pas duré deux ans. La plupart des réformes qu'il se proposait, en sa qualité de souverain pontife, d'introduire dans la religion hellénique, ont dû rester à l'état de projets. On peut toutefois, d'après quelques lettres adressées par lui à des prêtres, ses subordonnés, se faire une idée de l'esprit dans lequel ces réformes auraient été conçues. Son attention semble s'être portée surtout sur deux objets : l'accroissement de la dignité et de la sainteté du sacerdoce, l'organisation officielle d'une bienfaisance religieuse.

Nous savons déjà dans quelle haute estime il tenait les fonctions sacerdotales. « Il est juste, dit-

<sup>1</sup> Ammien XXV, 2, p. 417, 418.

» il, d'honorer les prêtres, en tant que ministres  
» et serviteurs des dieux. Ils accomplissent pour  
» nous les devoirs envers les dieux et contribuent  
» aux bienfaits que les dieux nous envoient. Car  
» ils sacrifient et prient en notre nom à tous. Il  
» est donc juste de leur accorder des honneurs  
» égaux ou même supérieurs à ceux que l'on ac-  
» corde aux magistrats civils.<sup>1</sup> » Les prêtres in-  
dignes eux-mêmes ont droit au respect. Aussi  
longtemps qu'ils n'ont pas été déposés de leurs  
fonctions par l'autorité hiérarchique, leur carac-  
tère sacré commande la déférence et les égards.  
Frappé un prêtre est une faute grave, qui doit  
être sévèrement réprimée.<sup>2</sup> L'indépendance et  
la dignité sacerdotales doivent être reconnues en  
particulier par les autorités civiles et politiques,  
et c'est aux prêtres à maintenir leurs droits en  
les affirmant : « Visite rarement les gouverneurs  
» chez eux, écrit Julien au souverain pontife de  
» la Galatie, communique d'ordinaire avec eux  
» par lettres. Lorsqu'ils entrent dans la ville,  
» qu'aucun prêtre n'aille à leur rencontre. Lors-  
» qu'ils viennent au temple des dieux, attendez-  
» les en dedans du portique ; qu'ils ne se fassent  
» précéder d'aucun soldat, mais qu'ils soient seu-

<sup>1</sup> Fragmentum, p. 296.

<sup>2</sup> Lettre LXII. Fragmentum, p. 297.

» lement suivis de ceux qui voudront. Dans l'en-  
» ceinte sacrée, tout le monde est sur le pied  
» d'égalité. Toi seul tu y commandes.<sup>1</sup> »

Il s'en faut que les prêtres obtiennent toujours le respect auquel ils ont droit. Mais c'est souvent leur faute. N'en voit-on pas qui assistent aux représentations obscènes ou impies du théâtre, qui fréquentent les tavernes, qui pratiquent des métiers honteux ? Le clergé a besoin d'une réforme morale. C'est par la sainteté de la vie qu'il pourra reconquérir à lui et à la religion qu'il représente la vénération perdue. « Persuade, écrit encore  
» Julien au pontife de Galatie, persuade à tous  
» les prêtres de Galatie de mener une vie ho-  
» norable, ou dépose-les du ministère sacerdotal,  
» s'ils ne donnent pas avec leurs femmes, leurs  
» enfants, leurs serviteurs, l'exemple du respect  
» envers les dieux... Exhorte tous les prêtres à  
» ne jamais entrer dans un théâtre, à ne pas boire  
» au cabaret, à ne s'adonner à aucun art, aucun  
» métier honteux ou méprisé. Honore ceux qui  
» se laisseront persuader, dépose ceux qui ne  
» t'obéiront pas.<sup>2</sup> »

Ce n'est pas assez des conditions extérieures et élémentaires d'honorabilité. Les prêtres sont plus

<sup>1</sup> Lettre XLIX. Fragmentum, p. 303.

<sup>2</sup> Lettre XLIX.

que le commun des hommes sous le regard des dieux, et ceux-ci, d'autre part, leur ont fait pour l'existence qui doit suivre l'existence actuelle des promesses particulières.<sup>1</sup> La moralité des prêtres a des exigences plus sévères que celles de tout le monde.<sup>2</sup> Il faut donc que leur vie toute entière soit exemplaire. Qu'ils évitent dans leurs conversations les propos obscènes et légers. Qu'ils s'abstiennent de lectures frivoles et qu'aux railleries des satiriques, aux fictions des érotiques ils préfèrent les solides écrits des philosophes, de Pythagore, de Platon, d'Aristote, des stoïciens. Quant à Epicure et Pyrrhon, leurs livres sont au nombre de ceux dont on doit s'abstenir avec le plus de soin. Qu'ils évitent les spectacles obscènes, les courses, les combats d'animaux. Le prêtre fera bien aussi d'apprendre par cœur des hymnes en l'honneur des dieux, ceux surtout que l'on chante dans les cérémonies. La musique sacrée et divine purifie les âmes.<sup>3</sup> Il devra se faire une loi de prier régulièrement les dieux deux fois au moins chaque jour, le matin et le soir. Son costume ordinaire enfin devra être simple. Ce sera une protestation contre l'envahissement du luxe et des molles habitudes. Dans l'exercice de ses

<sup>1</sup> Fragmentum, p. 299.

<sup>2</sup> Fragmentum, p. 289.

<sup>3</sup> Lettre LVI comp. Oratio III, p. 444.

fonctions sacerdotales, au contraire, il lui convient d'être vêtu magnifiquement pour honorer les dieux.

Et qu'à l'avenir, quand on aura dans une ville à élire des prêtres, on fasse toujours choix des hommes les plus vertueux, qu'ils soient d'ailleurs pauvres ou qu'ils soient riches.<sup>1</sup>

Le projet d'organisation officielle d'une bienfaisance religieuse se rattachait étroitement, dans les plans de Julien, à ses efforts pour le relèvement moral du sacerdoce. Car c'était le clergé qu'il désirait voir donner le bon exemple et auquel il voulait confier la direction des œuvres en faveur des indigents. C'est toutefois à tous les Hellènes et non pas aux prêtres seuls qu'il fait un devoir de la libéralité. « Ce qu'il faut pratiquer avant tout, » dit-il, c'est la bienfaisance<sup>2</sup>. . . . Les dieux étant » bienfaisants par nature, on doit croire qu'ils » aiment les hommes bienfaisants.<sup>3</sup> » Si les hommes faisaient tout ce qu'ils doivent, il n'y aurait point de misérables. « Car ce ne sont pas les » dieux qui sont la cause de leur misère, mais » c'est notre avidité à nous qui possédons.<sup>4</sup> » La

<sup>1</sup> Pour tous ces conseils moraux, voir Fragmentum, p. 296 à 305.

<sup>2</sup> φιλανθρωπία.

<sup>3</sup> Fragmentum, p. 289.

<sup>4</sup> Fragmentum, p. 290.

libéralité de l'Hellène ne doit pas s'exercer seulement sur les siens ou sur ceux qui lui tiennent de près. Il faut qu'il apprenne à la répandre sur les étrangers, sur les malfaiteurs emprisonnés, sur ses ennemis.<sup>1</sup> Les prêtres de la religion hellénique fonderont des hospices et on y recevra les étrangers de toute religion, même des Galiléens!

On a remarqué depuis longtemps que l'organisation charitable dont Julien se proposait de doter l'hellénisme, était empruntée à l'Eglise chrétienne, et que Julien la lui empruntait sous l'empire d'une préoccupation polémique. Cette bienfaisance qu'il recommandait, ces distributions aux pauvres qu'il voulait instituer, ces hospices qu'il voulait fonder, devaient être des instruments de prosélytisme. La charité des chrétiens, leurs établissements hospitaliers pour les indigents et les malades avaient contribué pour une part à la propagation de la religion chrétienne. Julien veut combattre les chrétiens en les imitant; il le dit au reste clairement lui-même. Il cherche bien sans doute à montrer que la bienfaisance est dans l'esprit de la religion hellénique, il cite des vers d'Homère en faveur de l'hospitalité. Mais il est bien obligé toutefois de constater qu'en fait les Hellènes pratiquent fort peu la bienfaisance.

<sup>1</sup> Fragmentum, p. 290 et ss.



Et l'aveuglement inqualifiable qui l'engage à nier la sincérité des intentions de ses adversaires n'empêche pas que quelques-uns des passages de ses écrits soient un témoignage éclatant en faveur des vertus chrétiennes. « Il est arrivé, à ce que je » crois, dit-il, que la négligence de nos prêtres » à l'égard des pauvres a suggéré aux impies » Galiléens la pensée de s'appliquer à la bien- » faisance.<sup>1</sup> Ce qui a le plus contribué au progrès » de l'impiété, c'est la bienfaisance envers les » étrangers, les soins donnés aux sépulcres des » morts, la feinte sainteté de la vie. Il faut, je » pense, que nous pratiquions réellement cha- » cune de ces vertus... Il serait honteux, quand » aucun des Juifs ne mendie, quand les impies » Galiléens nourrissent non seulement leurs pau- » vres, mais encore les nôtres, qu'on nous vit » négliger nos nécessiteux... Enseigne aux Hel- » lènes à contribuer à ces œuvres de bienfai- » sance.<sup>2</sup> »

Si l'on en croit les Pères de l'Eglise, les institutions charitables ne seraient pas les seules que Julien aurait eu l'intention d'emprunter à l'Eglise chrétienne : « Il voulait, dit Grégoire de Naziance, » établir des écoles dans toutes les villes, et des » chaires... et des lectures sur les doctrines grec-

<sup>1</sup> Fragmentum, p. 305.

<sup>2</sup> Lettre XLIX conf. Misopogon, p, 363.

» ques, et des explications, de nature soit à for-  
» mer les mœurs, soit à faire comprendre les  
» choses mystérieuses, introduire des prières  
» avec réponses, des réprimandes graduées pour  
» les pécheurs... toutes choses qui sont évidem-  
» ment empruntées à notre organisation. Il vou-  
» lait encore fonder des refuges et des hospices,  
» des monastères, des maisons pour les vierges,  
» des maisons de recueillement; il voulait établir  
» la bonté envers les nécessiteux.<sup>1</sup> »

<sup>1</sup> *Invectiva prior, Benedictins.* Paris 1842, p. 438, 439.

## CHAPITRE VII

### POLÉMIQUE CONTRE LE CHRISTIANISME

---

Julien était philosophe et il était empereur. Il disposait donc, pour lutter contre le christianisme, de deux moyens : la persuasion et la contrainte. On est heureux de pouvoir dire à son honneur que de ces deux moyens il a préféré le premier. Il éprouvait un désir sincère de voir les chrétiens revenir librement à l'hellénisme, et lui-même, pour les y engager, a pris la peine plus d'une fois d'exposer par écrit les raisons qui lui paraissaient démontrer la supériorité de la religion traditionnelle. De la part d'un général couronné, ce genre de prosélytisme est certainement honorable. Le plus connu et le plus important de ses traités de controverse, ce sont ses « trois livres contre les » saints évangiles et le vénérable culte des chrétiens, par lesquels, au dire de Cyrille, il en a ébranlé un grand nombre et fait beaucoup de

» mal.<sup>1</sup> » En outre, il glissait volontiers des dissertations contre le christianisme dans sa correspondance avec ses sujets. Une lettre aux Alexandrins, que nous possédons,<sup>2</sup> est un exemple de ces tentatives pacifiques de conversion. Quant aux moyens violents, il n'en a que peu usé. Pour ne pas en user davantage, il a dû, sans doute, lutter contre lui-même. Il éprouvait à l'égard des chefs du galiléisme une haine violente. Lorsqu'il vient à parler des chrétiens, le sang d'ordinaire lui monte à la tête. L'injure coule de sa plume contre ces « impies, » ces « athées, » ces « hommes impurs, » cette « lèpre. » Un grand nombre de passages de ses écrits ont été supprimés par les copistes chrétiens, qui les trouvaient sans doute trop injurieux et blasphématoires. Mais la prudence l'engageait à la modération. Le parti chrétien était puissant et Julien n'aurait pu l'irriter par la persécution sans risquer sa couronne. La philosophie l'y engageait aussi. Il y a dans ses lettres de très belles maximes de tolérance.<sup>3</sup> Il s'en faut qu'il les ait rigoureusement mises en pratique et que son règne ait été à cet égard irréprochable. Ce n'était pas un acte de tolérance, par exemple, que l'édit de bannissement lancé par lui contre Athanase.<sup>4</sup> Il

<sup>1</sup> Cyrilli Adversus Julianum, p. 4.

<sup>2</sup> Lettre LI.

<sup>3</sup> Lettres XLII, LII, VII.

<sup>4</sup> Lettres VI, XXVI, LI.

a d'ailleurs laissé commettre, sans les punir, bien des actes de violence. Toutefois, si l'on se place au point de vue de son époque et qu'on compare Julien aux autres empereurs du quatrième et du cinquième siècles, on doit reconnaître que son règne est un de ceux sous lesquels la liberté religieuse a été le mieux respectée. Ce règne, il est vrai, a été fort court. S'il s'était prolongé davantage, Julien aurait-il su contenir plus longtemps sa rage ? L'impatience ne l'aurait-elle pas pris ? Ne serait-il pas lui aussi devenu décidément persécuteur ? Il vaut mieux peut-être pour sa mémoire qu'il soit mort à trente-deux ans.

Nous n'avons pas d'ailleurs à nous occuper ici des mesures administratives prises par Julien contre les chrétiens, à l'exception d'une seule, qui rentre très directement dans le champ de notre étude. Je veux parler du fameux édit interdisant aux professeurs chrétiens l'interprétation des auteurs grecs. Bien que le texte en soit assez connu, je dois en rappeler ici la plus grande partie :

« Nous considérons comme un bon ensei-  
» gement, non pas celui qui brille par la riche har-  
» monie des paroles et du langage, mais celui qui  
» se recommande par des pensées saines et par  
» des opinions justes sur ce qui est bien et mal,  
» digne de louange et honteux. Aussi, tout homme

» qui a une manière de penser pour lui et qui en  
» enseigne une autre à ses élèves, nous paraît  
» être aussi peu digne des fonctions de profes-  
» seur que du titre d'honnête homme. Si la dif-  
» férence entre la pensée et le langage porte sur  
» des points de peu d'importance, il est déjà cou-  
» pable, bien que dans des limites restreintes,  
» mais si c'est sur les questions les plus graves  
» qu'il enseigne autrement qu'il ne pense, n'est-  
» ce pas la conduite d'un marchand infâme? Il  
» enseigne des choses qu'il considère comme tout  
» à fait mauvaises, trompant et amorçant par ses  
» louanges des élèves qu'il veut, je pense, ame-  
» ner à ses opinions funestes. Il faut donc que  
» tous ceux qui font métier de professeurs aient  
» une conduite honnête et que leurs âmes ne  
» soient pas imbuës de doctrines contraires à  
» celles qu'ils enseignent en public. Mais on est  
» en droit de l'exiger surtout de ceux qui expli-  
» quent aux jeunes gens les anciens écrits, des  
» rhéteurs, des grammairiens et surtout des so-  
» phistes; car ces derniers ont la prétention d'en-  
» seigner non seulement la science, mais aussi  
» les mœurs; et ils revendiquent pour eux la  
» philosophie politique. Ont-ils raison ou tort? Je  
» laisse la question de côté. Je les loue de dé-  
» sirer un enseignement aussi relevé, mais je les  
» louerais davantage s'ils ne mentaient pas et ne

» se condamnaient pas eux-mêmes en ayant une  
» manière de penser pour eux-mêmes et une au-  
» tre pour leurs leçons. Quoi donc ! Est-ce que  
» pour Homère, pour Hésiode, pour Démosthène,  
» pour Hérodote, pour Thucydide, pour Socrate,  
» pour Lysias, les dieux n'étaient pas les prin-  
» cipes de toute science ? Est-ce qu'ils ne se con-  
» sidéraient pas comme prêtres, les uns d'Her-  
» mès, les autres des Muses ? J'estime donc qu'il  
» ne convient pas que ceux qui expliquent leurs  
» écrits méprisent les dieux qu'ils honoraient. —  
» Je ne veux pas dire par là qu'ils doivent chan-  
» ger d'opinion devant leurs élèves. Mais je leur  
» laisse le choix ou de ne pas enseigner des cho-  
» ses qu'ils n'estiment pas bonnes, ou de donner  
» d'abord l'enseignement pratique et de persua-  
» der leurs élèves que ni Homère, ni Hésiode, ni  
» aucun de ceux qu'ils interprètent et qu'ils ont  
» accusés d'impiété, d'incapacité, d'erreur au  
» sujet des dieux, n'est tel qu'ils l'ont représenté.  
» Autrement, puisqu'ils vivent des écrits de ces  
» auteurs et en tirent du profit, ils doivent con-  
» fesser qu'ils sont de vils amis de l'argent et  
» que pour quelques drachmes ils consentent à  
» la dernière ignominie. Jusqu'à présent il y avait  
» beaucoup de motifs pour ne pas fréquenter les  
» temples ; la crainte suspendue de toute part ex-  
» cusait ceux qui cachaient leurs vraies opinions

» sur les dieux. Mais depuis que les dieux nous  
» ont accordé la liberté, il me paraît inconvenant  
» d'enseigner aux hommes ce que l'on ne croit  
» pas bon. S'ils pensent que les auteurs qu'ils ex-  
» pliquent et dont ils sont comme les prophètes,  
» avaient des opinions sages, qu'ils imitent d'a-  
» bord leur piété envers les dieux. Mais s'ils  
» croient que ces auteurs se sont trompés sur le  
» point le plus important, qu'ils aillent dans les  
» églises des Galiléens interpréter Matthieu et  
» Luc !<sup>1</sup> »

Cet édit a été jugé très sévèrement par les historiens. Ammien Marcellin déjà l'appelait « une mesure tyrannique qu'il faudrait ensevelir dans un éternel silence.<sup>2</sup> » Et certainement, au point de vue de la liberté, il n'est pas possible de le justifier. Il importe toutefois de comprendre comment Julien pouvait le justifier à ses propres yeux. Si l'on voulait être son avocat, voici ce qu'on aurait à dire :

L'Ancien Testament, la version grecque en usage du moins, avait déclaré que les dieux du polythéisme étaient des démons. L'apôtre Paul avait fait de même.<sup>3</sup> Les Pères en général avaient.

<sup>1</sup> Lettre XLII.

<sup>2</sup> Ammien XXII, 40, p. 324.

<sup>3</sup> I Corinth. X, 20.



accepté cette idée et considéraient la mythologie grecque comme un tissu de mensonges composé sous l'inspiration des démons. Or, les écrits des poètes et des écrivains classiques étaient pleins de récits et d'allusions mythologiques. Ils portaient donc, d'une manière très marquée, l'empreinte de l'influence démoniaque. Aussi les plus rigoureux parmi les écrivains ecclésiastiques s'étaient-ils montrés quelquefois sévères à leur égard. Des chrétiens excessifs avaient même représenté l'admiration pour la littérature profane comme incompatible avec la fidélité à la religion du Christ.<sup>1</sup> Julien pouvait donc penser sincèrement qu'il était illogique, de la part des chrétiens, de consacrer leur temps à l'explication des anciens auteurs, puisqu'en leur interdisant cet enseignement, il ne faisait que les obliger à mettre en pratique les maximes de quelques-uns de leurs docteurs.

Cet édit, en tout cas, est en parfaite harmonie avec la manière générale dont Julien comprend le christianisme. Les deux religions en lutte s'appellent pour lui, l'une l'hellénisme, l'autre le galiléisme. L'une se rattache, par ses origines et toute son histoire, à la civilisation la plus brillante, la plus raffinée que le monde ait jamais vue. L'au-

<sup>1</sup> Voir Tertullien, *De Præscriptione Hæreticorum* 8, 40. Apologeticus 46, 282, 285. Comp. Jérôme, *Ep.* 22, 29.

tre est née chez une peuplade inculte et barbare. Il faut que, dans la lutte, chacune apparaisse telle qu'elle est par nature, et n'ait pour combattre que ses propres armes. Il ne faut pas que les Galiléens empruntent à l'hellénisme une science, un art de parole qu'ils tournent ensuite contre l'hellénisme lui-même. Il ne faut pas « qu'on nous perce de » nos propres flèches, qu'on s'arme de nos écrits » pour nous faire la guerre.<sup>1</sup> » Pour comprendre Julien, c'est à ce point de vue qu'on doit se placer. Il apparaît souvent dans sa polémique contre le christianisme. Le christianisme, au quatrième siècle, n'était plus, tant s'en faut, ce qu'il avait été à l'époque primitive. Il avait déjà fait dans la doctrine, dans la constitution, dans le culte, bien des emprunts à l'hellénisme. Julien, en général, n'en tient pas compte. Il ramène le christianisme à ses origines. Connaissant les Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament beaucoup mieux que la plupart des adversaires païens du christianisme et mieux aussi que bien des chrétiens, puisqu'il avait, dans sa jeunesse, rempli les fonctions de lecteur dans les églises, c'est contre elles surtout qu'il porte ses coups. Sa polémique est dirigée surtout contre la Bible. Il semble avoir pressenti que les emprunts faits par l'Eglise à l'hellénisme

<sup>1</sup> Julien dans Théodoret. Hist. eccl. III, 48.

devaient lui faciliter la conquête du monde, et c'est pour prévenir ce résultat funeste qu'il cherche à ramener la situation relative des deux religions à ce qu'elle est en réalité dans sa pensée, l'opposition d'une culture raffinée et d'une grossière barbarie.

Julien manifeste d'abord sa connaissance de la Bible par des railleries analogues à celles qu'on a vu reparaître, en tous les temps, dans les écrits des adversaires du christianisme.<sup>1</sup> Qu'est-ce que ce Dieu inhabile qui donne pour aide à l'homme Adam une femme qui doit aussitôt devenir pour lui une cause de chute? Le serpent savait-il la langue des hommes qu'il ait pu s'entretenir avec la femme? Quel Dieu malveillant que celui qui refuse à l'homme la connaissance de la distinction entre le bien et le mal! N'est-ce pas là précisément ce qui fait de l'homme un être rationnel et supérieur?

Le côté original dans cet élément de la polémique de Julien, c'est qu'il concède que les fables des Grecs ne sont pas en elles-mêmes plus raisonnables que les récits de la Bible. L'infériorité des chrétiens consiste en ce qu'ils n'ont que la Bible, tandis que les Hellènes ont la philosophie au moyen de laquelle ils interprètent les mythes des poètes. Peut-être pourrait-on trouver dans

<sup>1</sup> Cyrilli adv. Jul. III, p. 75, 86, 89, 93.

la Bible aussi, dans certains de ses récits au moins,<sup>1</sup> un sens secret. Et ainsi l'on pourrait constituer une théologie digne d'examen. Mais la Galilée n'a pas produit de philosophes ; la Bible est le seul document officiel de la religion chrétienne. Le sens littéral fait loi. Aussi, pour qui veut se faire une idée de la valeur relative des deux religions, la comparaison doit porter sur les récits bibliques et les écrits des philosophes grecs, sur Moïse d'une part et Platon de l'autre. C'est en vertu du caractère peu philosophique des récits bibliques que Julien a cru pouvoir écrire en tête de son traité contre les chrétiens : « Il me paraît » bon d'exposer à tous les hommes les raisons » qui m'ont convaincu que la secte des Galiléens » est une fourberie tout humaine, inventée par la » perversité. Elle n'a rien de divin, mais abusant » de la partie infantine et irrationnelle de notre » âme, celle qui se plaît aux fables, elle fait passer » pour vérité une série de contes prodigieux.<sup>2</sup> »

Les arguments de Julien contre le christianisme sont nombreux et variés. Mais on peut, me semble-t-il, sans faire violence à sa pensée, les grouper autour de trois chefs principaux. J'exposerai donc

<sup>1</sup> Cyrilli adv. Jul. III, p. 93, 94.

<sup>2</sup> Cyrilli adv. Jul. II, p. 39.

successivement sa polémique contre le monothéisme de l'Ancien Testament, — contre le caractère novateur des doctrines et de la société chrétiennes, — contre l'adoration des martyrs et de l'homme Jésus de Nazareth.

Nous savons déjà que ce que Julien reproche au monothéisme, c'est de n'être pas philosophique,<sup>1</sup> de ne fournir aucune explication de la production de l'univers. La formule de Moïse : Dieu dit et la chose fut, n'explique rien. Dieu ne peut pas créer par un simple ordre, une simple parole. Son action n'échappe pas à l'enchaînement naturel des causes et des effets. L'hellénisme, par la bouche de Platon, enseigne que les choses matérielles ont leurs causes dans le monde intelligible. Il y a là « des archétypes » produits par Dieu dont les êtres qui tombent sous les sens sont des reproductions imparfaites. Ainsi s'explique la naissance de ces êtres et leur répartition en classes et en genres fixes. L'hellénisme enseigne qu'entre l'univers matériel et le Dieu suprême il y a toute une hiérarchie de dieux incorporels, dont les dieux visibles, comme le Soleil, la Lune et les astres, sont des images. Le Dieu suprême a produit lui-même les dieux immortels et les a

<sup>1</sup> Voir plus haut, chap. III et IV.

chargés de la production des êtres mortels. Cette hiérarchie d'intermédiaires explique comment Dieu peut être l'origine d'un monde qui lui est si dissemblable. — Rien de tout cela dans les Ecritures. Moïse n'explique la production de rien. Son enseignement sur les mondes supérieurs est d'une pauvreté désolante. Il semble ne connaître que le monde matériel. Il parle bien sans doute des anges et de l'Esprit, mais sans faire connaître leur nature, leur origine, sans dire s'ils sont créés ou inérés. On pourrait même penser quelquefois qu'à ses yeux, « Dieu n'est l'auteur d'aucun in- » corporel, mais seulement l'organisateur de la » matière.<sup>1</sup> »

Moïse prétend qu'il n'y a qu'un seul Dieu, le créateur de l'univers, et que ce Dieu, ayant fait choix de la nation des Hébreux, ne s'est occupé que d'elle à l'exclusion de toutes les autres. Après Moïse, Jésus de Nazareth et Paul ont soutenu la même doctrine.<sup>2</sup> Elle est bizarre assurément. C'est un singulier Dieu universel que celui qui ne se révèle qu'à une seule nation et qui néglige toutes les autres. « Pendant plusieurs fois dix mille ans » ou, si vous voulez, plusieurs fois mille ans, il a » laissé plongés dans l'ignorance et adonnés au

<sup>1</sup> Cyrilli adv. Jul. II, p. 49. Voir aussi II, p. 57, 65 ; III, p. 96.

<sup>2</sup> Ibid. III, p. 99, 400.

» culte des idoles, commè vous dites, tous les  
» peuples qui habitent du Levant au Couchant et  
» du Midi jusqu'au Septentrion, à l'exception  
» d'une petite peuplade qui s'est établie, il n'y a  
» pas deux mille ans, dans une partie de la Pa-  
» lestine. S'il est notre Dieu à tous et notre créa-  
» teur commun, pourquoi nous a-t-il abandon-  
» nés ?<sup>1</sup> »

L'histoire et la civilisation du peuple hébreu sont-elles d'ailleurs assez supérieures à celles des autres nations pour justifier cette prétention étrange que les Hébreux sont les élus du Dieu créateur et qu'il ne s'est occupé que d'eux ? Bien au contraire. La nation hébraïque n'occupe dans l'humanité qu'une place très inférieure. Julien développe longuement cette thèse. Il éprouve un plaisir extrême à énumérer les gloires des civilisations polythéistes, la civilisation hellénique en particulier. Nous pouvons nous dispenser de le suivre dans le détail. On comprend qu'il lui est facile de montrer qu'au point de vue du développement des sciences et des arts, la Palestine est restée fort en arrière de la Chaldée, de l'Égypte, de la Grèce surtout.<sup>2</sup> Il n'a pas de peine non plus à établir qu'au point de vue social, politique et

<sup>1</sup> Ibid. III, p. 106.

<sup>2</sup> Ibid. IV, V, VI, VII passim.

militaire, le peuple hébreu est loin de tenir le premier rang. On sent toutefois un peu trop chez lui l'orgueil du César, quand on l'entend en parler avec mépris comme d'un peuple caméléon, qui n'a fait que changer de maître et qui, depuis l'époque de ses rois, « a été l'esclave des Assyriens, » puis celui des Mèdes, ensuite celui des Perses » et enfin le nôtre.<sup>1</sup> »

Au point de vue moral aussi, les Hébreux ont été très inférieurs. Et cela n'est pas étonnant, puisqu'on leur propose pour modèle un Dieu que les Ecritures se plaisent à désigner par l'épithète de Dieu jaloux, un Dieu qui entre sans cesse en courroux, un Dieu qui, parce qu'un homme et une femme se sont fait initier au culte de Béalphégor, veut faire périr tout le peuple et ne pardonne que lorsque Phinée a tué les deux coupables, en approuvant sa conduite par ces paroles : Il a été furieux de ma fureur au milieu des fils d'Israël, et je ne les détruis point dans ma fureur. Lycurgue, Solon, les Romains sont plus humains que le Dieu que représentent les Ecritures des Hébreux.

Il n'y a aucun précepte dans le Décalogue qu'on ne retrouve chez les autres nations, si ce n'est la loi du sabbat et cette prescription jalouse : Tu n'a-

<sup>1</sup> Ibid. VI, p. 209, 240.



doreras pas d'autres dieux. Les Ecritures sont incapables de rendre un seul homme vertueux.<sup>1</sup>

Enfin, il s'en faut que les nations aient été privées de révélations spécialement religieuses. Rome, par exemple, n'a-t-elle pas eu son Numa, modèle de vertu et grand législateur religieux, ses devins, sa sibylle? Zeus ne lui a-t-il pas envoyé pour rempart le fameux bouclier tombé du ciel? Et aujourd'hui que l'inspiration, « ce souffle qui » descend des dieux, » est devenue rare, n'a-t-il pas donné aux hommes, pour la remplacer, les arts sacrés, afin que nous ne soyions pas privés de la communion avec les dieux?<sup>2</sup>

Il est donc absurde de penser que les bienfaits divins ont été répandus sur un seul peuple à l'exclusion des autres. Comme la Divinité se révèle universellement dans la nature, elle se révèle universellement aussi dans l'humanité; et c'est le comble de l'étroitesse et de l'inintelligence que de nier cette révélation universelle pour ne donner sa foi qu'à une révélation spéciale, « celle des » Juifs avec leur esprit prophétique, leur Moïse, » leur onction, leurs prophètes, leur loi, leurs » miracles et leurs fables prodigieuses.<sup>3</sup> » A coup

<sup>1</sup> Ibid. V, p. 452, 455, 460, 468, 471; VII, p. 229.

<sup>2</sup> Ibid. VI, p. 493, 494, 498.

<sup>3</sup> Ibid. III, p. 406.

sûr, s'il fallait croire que la Divinité a négligé quelque peuple, on devrait penser que c'est le peuple hébreu, puisqu' « elle ne lui a rien donné » de vertueux et de grand, tandis qu'elle nous a » fait des dons bien supérieurs.<sup>1</sup> » Mais il ne faut pas imiter l'étroitesse des Hébreux. On doit reconnaître qu'eux aussi ont eu leur part de révélations. La vérité se trouve dans la doctrine des Hellènes, qui disent que « le maître universel a établi sur les » nations des ethnarques qui lui obéissent comme » les lieutenants d'un roi et qui accomplissent » leur tâche chacun à sa manière. » Le Dieu des Juifs est l'un de ces dieux partiels « à qui a été » confié le gouvernement d'une portion minime.<sup>2</sup> »

La polémique de Julien contre le monothéisme tombe à la fois sur les Juifs et sur les chrétiens. Ces deux classes d'hommes toutefois ne sont point, dans les antipathies de Julien, sur un même rang. Il affirme bien des fois sa préférence pour les Juifs. Leur tort principal, c'est de n'adorer qu'un seul dieu<sup>3</sup> au lieu d'adorer toute la nature divine, comme font les Hellènes, et de

<sup>1</sup> Ibid. V, p. 476.

<sup>2</sup> Ibid. IV, p. 448.

<sup>3</sup> Moïse aurait voilé intentionnellement la connaissance qu'il avait du polythéisme. Il fait parler Dieu au pluriel. Il parle de fils de Dieu à qui celui-ci a distribué les nations, IV, p. 446 ; IX, 290, 291.

prêter à ce dieu leur propre étroitesse. Imagination bien ridicule, puisqu'elle le fait apparaître comme un être aussi impuissant que jaloux. Il défend qu'on adore les autres dieux, et ne sait pas empêcher que toutes les nations leur rendent un culte!<sup>1</sup> Mais ce dieu est pourtant un dieu réel.<sup>2</sup> Et les Hébreux ont du moins « une piété » partielle.<sup>3</sup> » Julien les a favorisés en les soulageant de lourds impôts que leur avait imposés son prédécesseur chrétien. On peut penser sans témérité qu'il se sentait d'autant plus porté en leur faveur, qu'il espérait que ses bienfaits envers eux causeraient du dépit et du tort à l'Eglise chrétienne. Il a voulu rebâtir le temple de Jérusalem. Il dit dans une lettre à la nation juive : « J'espère » que vous adresserez en faveur de mon règne » des prières plus ferventes au Dieu très excellent et créateur qui a daigné me couronner de sa main pure... afin que, quand j'aurai achevé » la guerre contre les Perses, je puisse réaliser le » désir que j'ai depuis bien des années, de voir » votre ville sainte, Jérusalem, y séjourner pour » m'y remettre de mes fatigues et y rendre gloire » avec vous au Dieu très excellent.<sup>4</sup> »

<sup>1</sup> Ibid. V, p. 455.

<sup>2</sup> Julien semble quelquefois le considérer comme le créateur du monde visible. Voir lettres XXV, LXIII. Ailleurs il le met en doute. Voir Cyrilli adv. Jul. IV, p. 448.

<sup>3</sup> Lettre LXIII.

<sup>4</sup> Lettre XXV.

Sauf le monothéisme, la religion des Juifs est conforme à celle des autres nations. « Ils s'accordent avec les Gentils, à l'exception de leur croyance en un seul Dieu. Cela leur est spécial et nous est étranger. Tout le reste est commun à eux et à nous : les temples, les enceintes sacrées, les autels, les purifications et certaines observances au sujet desquelles nous ne différons ou absolument pas ou presque pas.<sup>1</sup> » Sur certains points même on doit reconnaître qu'ils sont supérieurs aux Grecs. S'ils n'ont pas, comme nous, « l'adoration de toute la nature supérieure, » si leur législation est dure et inhumaine, ils ont, d'autre part, « plus de pureté et de sainteté dans le culte, » et « des exigences très sévères sur la sainteté de la vie.<sup>2</sup> »

Mais les Galiléens ont abandonné tout cela. La société chrétienne, qui n'a aucun caractère traditionnel, se compose de deux classes d'hommes également infidèles à leurs religions nationales, des Juifs et des Gentils. Et des nations dont ils proviennent, ils ont rejeté tout ce qu'il y a de bon, et n'ont gardé que le pire : « Vous avez fait comme les sangsues qui tirent le mauvais sang et laissent celui qui est pur<sup>3</sup>... Votre impiété est un

<sup>1</sup> Cyrilli adv. Jul. IX, p. 306.

<sup>2</sup> Ibid. VII, p. 238 ; VI, p. 202.

<sup>3</sup> Ibid. VI, p. 202.

» mélange de l'audace des Juifs et de l'indiffé-  
» rence dissolue des Gentils... Aux Juifs, vous  
» n'avez pris que leurs blasphèmes contre les  
» dieux que nous honorons; à notre culte, vous  
» n'avez pris que la permission de manger de  
» tout comme des légumes d'un jardin... En toute  
» nation, vous avez cru devoir conformer votre  
» vie à celle des cabaretiers, des publicains, des  
» danseurs et gens de cette espèce.<sup>1</sup> »

On comprend que ce qui est le plus sensible à Julien, c'est la conversion des Grecs au galiléisme. Il ne cesse de poursuivre de ses reproches les prosélytes grecs : « J'ai honte, écrit-il aux habitants  
» d'Alexandrie, j'ai honte qu'il se trouve, ne fût-  
» ce qu'un seul Alexandrin, pour s'avouer Gali-  
» léen !<sup>2</sup> » Et l'amertume de ce sentiment se traduit par une haine spéciale pour l'apôtre des Gentils, pour Paul, « qui a surpassé les charla-  
» tans et les imposteurs de tous les temps.<sup>3</sup> »

Mais la position des Galiléens qui sont d'origine juive n'est pas moins injustifiable que celle de ceux qui sont d'origine grecque. Les uns comme les autres se rattachent à la révélation hébraïque. Ils prétendent adorer le dieu de Moïse. Alors pourquoi ont-ils abandonné sa loi ?

<sup>1</sup> Ibid. VII, p. 238.

<sup>2</sup> Lettre LI.

<sup>3</sup> Cyrilli adv. Jul. III, p. 400.

Ils n'ont pas le droit de rompre avec les traditions nationales pour suivre une voie à eux.<sup>1</sup> Ils disent que la première loi n'était que pour un temps et qu'on est autorisé à l'abandonner, maintenant que Dieu a fait connaître une seconde loi, dont la première n'était que le type. Mais Moïse n'a jamais pensé ni dit cela. Il a affirmé, au contraire, en mille déclarations solennelles, que la loi était pour tous les temps, éternelle.<sup>2</sup>

C'est donc une révolte contre la loi à laquelle ils doivent obéissance et dont ils feignent de reconnaître l'autorité, que la suppression, par les Galiléens, des sacrifices, de la distinction entre les aliments purs et les aliments impurs, de la circoncision. Moïse a prescrit tous ces usages, conformes à ceux des autres nations et si avantageux à notre nature à la fois corporelle et spirituelle. De quel droit y renoncer? Pierre a raconté que dans une vision Dieu lui avait enseigné qu'aucun aliment n'est impur. Moïse pourtant avait déclaré impurs les animaux qui ne sont pas ruminants et n'ont pas l'ongle fendu. La vision de Pierre a-t-elle fait que le porc soit devenu ruminant? Pierre d'ailleurs n'a-t-il pas pu vous tromper et est-il juste de rompre avec une chose aussi sacrée que

<sup>1</sup> Ibid. IX, p. 43.

<sup>2</sup> Ibid. IX, p. 319.

la tradition sur la foi de son récit? <sup>1</sup> Pourquoi avez-vous aboli la circoncision? Jésus lui-même n'a-t-il pas dit qu'il était venu pour accomplir la loi? Abel et Caïn ont sacrifié; Abraham sacrifiait. Il usait même de la divination. Car, lorsque l'ange ou le dieu qui lui annonce les destinées glorieuses de sa postérité le fait sortir et l'engage à contempler le ciel, n'est-ce pas afin qu'il voie dans la position des astres le signe certain de la réalisation de ces promesses? <sup>2</sup> Pourquoi avez-vous renoncé à tout cela? <sup>3</sup>

Valait-il la peine d'être infidèle à ces augustes cérémonies traditionnelles pour instituer votre lavage d'eau, ce « baptême qui ne guérit ni la lèpre, ni les dartres, ni les boutons, ni les verrues, » ni la goutte, ni la dyssenterie, ni l'hydropisie, » ni les panaris, ni aucune infirmité du corps, » petite ou grande; mais qui guérit les adultes, les vols et, en un mot tous les péchés de » l'âme! <sup>4</sup> »

Les Galiléens ont donc cessé d'être les adorateurs même du dieu spécial et partiel des Hébreux. Ils sont athées et leur doctrine est un athéisme. <sup>5</sup> Ils ne doivent rien attendre de la pro-

<sup>1</sup> Ibid. IX, p. 344.

<sup>2</sup> Ibid. X, p. 356.

<sup>3</sup> Ibid. IX et X passion.

<sup>4</sup> Ibid. VII, p. 245.

<sup>5</sup> Cæsares, p. 336. Misopogon. p. 346.

tection du Dieu d'Abraham. « Ce dieu, dit Julien, » sera propice à moi et à tous ceux qui l'honorent comme l'honorait Abraham. C'est un dieu » grand et puissant. Mais il n'a rien de commun » avec vous.<sup>1</sup> »

Parmi les innovations des Galiléens, il en est une qui inspire à Julien une répulsion particulière, c'est l'adoration de Jésus et des martyrs. Il a exprimé bien des fois son horreur, son dégoût que l'on puisse se détourner des dieux pour « se tourner vers les morts et leurs dépouilles.<sup>2</sup> » Il est permis de supposer qu'une des causes de cette répulsion, c'est que le culte de Jésus et des martyrs contribuait à la propagation du christianisme parmi les foules païennes. Son sentiment à cet égard avait cependant aussi d'autres causes. Nous les étudierons tout à l'heure.

Que l'adoration de Jésus fût une innovation, Julien a cherché à l'établir par une argumentation assez longue, où il manifeste une connaissance détaillée des Ecritures et une certaine pénétration critique.

Et d'abord elle est en contradiction avec le monothéisme hébraïque. La doctrine de Jean que le

<sup>1</sup> Cyrilli adv. Jul. X, p. 354.

<sup>2</sup> Lettre LII.



fils de Marie est le Verbe de Dieu, n'a aucun appui dans les livres des Juifs. Moïse n'a jamais parlé de ce fils premier-né, de ce deuxième dieu existant à côté du premier. Et pourtant il mentionne des fils de Dieu, des anges auxquels les nations ont été confiées. S'il avait connu le Verbe premier-né, il en aurait donc parlé. Au contraire, il ne cesse d'affirmer qu'il n'y a qu'un seul Dieu et qu'il est interdit d'en adorer un autre à côté de lui. Adorer Jésus, c'est par conséquent se mettre en révolte ouverte contre Moïse. Les Galiléens citent des passages de Moïse et des prophètes qu'ils considèrent comme des prédictions relatives à Jésus. Mais il suffit de les examiner avec quelque attention pour se rendre compte que dans l'intention de leurs auteurs ces passages étaient relatifs à des personnages beaucoup plus rapprochés d'eux que ne l'a été Jésus. Et d'ailleurs, jamais le personnage qu'ils annoncent n'est représenté par eux comme devant être un dieu.<sup>1</sup>

Mais ce n'est pas seulement relativement à Moïse et aux prophètes que l'adoration de Jésus est une innovation. Elle est encore une infidélité à l'enseignement des apôtres. C'est une invention de Jean. » Ni Paul, ni Matthieu, ni Luc, ni Marc » n'avaient osé dire que Jésus fût Dieu. Mais l'ex-

<sup>1</sup> Cyrilli adv. Jul. VIII, p. 253, 264, 276; IX, p. 290.

» cellent Jean, ayant appris que dans plusieurs  
» des villes grecques et italiennes une foule de  
» personnes étaient déjà atteintes de cette mala-  
» die, et entendant dire, à ce que je pense, que  
» les tombeaux de Pierre et de Paul étaient ho-  
» norés en secret, il osa le premier soutenir cette  
» doctrine.<sup>1</sup> » Il ne le fit qu'avec prudence, en se  
dissimulant lui-même derrière Jean-le-Baptiste,  
dans la bouche duquel il met l'affirmation que  
Jésus est le Logos. — « Ce mal a donc Jean  
» pour premier auteur. Mais comment pourrait-  
» on traiter avec assez de mépris tout ce que vous  
» y avez ajouté, inventant une foule de nouveaux  
» morts pour les adjoindre à l'ancien ! Vous avez  
» tout rempli de tombeaux et de sépulcres !<sup>2</sup> »

On peut s'étonner de trouver cette indignation chez un défenseur du culte polythéiste. Il nous semble qu'un païen avait moins que personne le droit d'être scandalisé par l'adoration de l'homme. Et cependant le sentiment de Julien résulte très naturellement de l'une des différences les plus profondes entre le christianisme et l'hellénisme. Je veux parler d'une différence dans la manière de comprendre l'homme et son rôle dans la nature.

La doctrine chrétienne assigne à l'homme une

<sup>1</sup> Ibid. X, p. 327.

<sup>2</sup> Ibid. X, p. 335. Conf. Misopogon, p. 364. Oratio VII, p. 228.

place tout à fait éminente dans l'univers. Les docteurs juifs et les docteurs chrétiens qui, sur ce point, ne font que suivre la tradition hébraïque, creusent très profond le fossé qui sépare l'humanité de l'animalité. Chez ceux même qui ont admis dans leurs théories le plus grand nombre d'éléments empruntés à la philosophie profane, on ne trouve jamais la doctrine de la transmigration, d'après laquelle les mêmes âmes animent successivement des corps d'hommes et des corps d'animaux. La kabbale juive admet bien une transmigration, mais elle la limite aux corps humains. D'après les docteurs kabbalistes, une âme humaine, la mienne, par exemple, a pu habiter les corps d'hommes morts depuis longtemps ; elle pourra, dans les âges futurs, habiter d'autres corps d'hommes. Mais il est tout à fait contraire à la dignité de sa nature de descendre dans les corps d'animaux. Philon le juif a écrit un livre <sup>1</sup> pour combattre l'opinion que les animaux soient, comme l'homme, doués de raison. Les Pères de l'Eglise attribuent à l'homme un rôle encore plus élevé. Il est dit dans la Genèse que Dieu a fait l'homme à son image et lui a donné la domination sur la nature. La plupart des Pères des premiers siècles en concluent que l'homme est le

<sup>1</sup> De Animalibus.

but de la nature, qui n'a été faite que pour lui. Demande-t-on pourquoi existent la terre, les astres, le ciel, il faut répondre que c'est pour l'humanité et pour son bonheur. L'histoire de l'humanité, c'est-à-dire le développement progressif par lequel Dieu conduit les hommes au bonheur dans la communion morale avec lui, voilà le mot de l'énigme de la création. L'univers n'est qu'un moyen, et à ce titre il est transitoire, il périra. L'homme seul est immortel. Quand, par le développement historique, l'humanité aura été conduite au bonheur dans la communion avec Dieu, quand le but aura été atteint, Dieu consumera par le feu cet univers qui devait être seulement le théâtre passager de l'accomplissement de ses plans envers l'homme. Les hommes, au contraire, subsisteront, ceux du moins qui se seront laissés conduire par Dieu à leur destination spirituelle. Ils subsisteront associés pour l'éternité à la gloire et à la félicité du Père céleste.

Il s'en faut que l'hellénisme assigne à l'homme une place aussi éminente. Il le rapproche beaucoup plus de l'animal. Les écoles grecques les plus spiritualistes ont la doctrine de la transmigration. Julien ne trouve point impossible que les âmes d'animaux soient composées de la même substance que les âmes d'hommes.<sup>1</sup> L'homme et

<sup>1</sup> Oratio VI, p. 482, 494 ; VII. p. 205.

son bonheur en Dieu ne sont d'ailleurs en aucune façon le but du monde. Bien loin que l'univers existe pour le bonheur de l'homme, c'est, au contraire, l'homme qui existe pour la beauté de l'univers. Il est produit avec tous les autres êtres, afin que le Grand Tout soit parfait. Bien loin qu'il soit immortel, tandis que l'univers est périssable, c'est, au contraire, l'univers qui est éternel, tandis que l'homme, en tant qu'individu du moins, ne fait qu'apparaître un instant sur ce théâtre immuable et permanent. Le ciel et les astres avec leur fixité, leur harmonie toujours la même, leur éternité, sont cent fois plus divins que les hommes, ces êtres périssables qui s'agitent pendant quelques années sur ce globe où règnent la destruction rapide et la mort continuelle.

« Seuls, écrit Julien aux Alexandrins, êtes-vous  
» insensibles à l'éclat qui descend du Soleil? Seuls  
» ignorez-vous que c'est lui qui produit l'été et  
» l'hiver? seuls que c'est lui qui fait naître tous  
» les animaux et toutes les plantes? Et la Lune,  
» qui tient de lui la puissance d'organiser toutes  
» choses, ignorez-vous de combien de bienfaits  
» elle est l'auteur pour votre cité? Et pourtant  
» vous n'avez le courage d'adorer aucun de ces  
» dieux! Jésus, que ni vous ni vos pères n'ont vu,  
» vous croyez qu'il est le Dieu Verbe; et vous  
» *n'adorez pas* celui que depuis l'éternité voit et

» adore avec raison tout le genre humain, je veux  
» dire le Grand Soleil, l'image vivante, animée, in-  
» telligente et bienfaitrice du père intelligible! <sup>1</sup> »

De même que l'homme n'est pas le but de la création, de même, à proprement parler, il n'y a point de développement providentiel, point d'histoire. Il n'est pas vrai que l'humanité soit conduite progressivement, en vertu d'un plan qui se réalise dans le temps, vers un but déterminé. Ce que le monde est aujourd'hui, il l'a toujours été et le sera toujours. La descente et l'ascension des âmes se produit aujourd'hui comme elle se produisait autrefois et comme elle se produira toujours. Elle n'est qu'un élément, entre bien d'autres, du procès éternel par lequel le monde sort de Dieu et rentre en lui. Il est donc absurde de considérer l'homme comme le sommet de l'univers. Il n'en est, au contraire, qu'un des êtres les plus inférieurs. Il est absurde de porter sur un homme son adoration. Les objets légitimes de l'adoration, ce sont les éléments éternels de la nature, le ciel, les astres qui y circulent, et, plus haut encore, les principes incorporels et intelligibles dont la hiérarchie divine s'étage splendidement au-dessus de l'univers.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Lettre LI.

<sup>2</sup> Voir Cyrilli adv. Jul. II, p. 49, 57, 65, 69.

Dans l'aversion de Julien pour le culte de Jésus et des martyrs, il y a d'ailleurs autre chose encore que ces raisons théoriques. Il y a l'orgueil du philosophe et du César. Disciple des penseurs les plus célèbres de la Grèce, et successeur d'Auguste sur le trône impérial romain, il ne sait admirer que ce qui se présente paré de la science des écoles ou revêtu de la puissance militaire et politique. La vertu sans la science, la grandeur morale au sein de la petitesse extérieure et de l'humilité, sont choses qu'il ne comprend pas. S'il est irrité par le culte de Jésus et des martyrs, ce n'est assurément pas seulement parce que ce culte s'adresse à des hommes morts. S'il méprise les martyrs, c'est parce que la plupart ont été des hommes obscurs et sans nom. S'il méprise Jésus, c'est parce que Jésus a été un Galiléen étranger à la science hellénique, un homme sans puissance, sans position officielle, un habitant quelconque d'une bourgade rustique. La hauteur avec laquelle ce César philosophe parle du charpentier de Nazareth révolte notre sens moderne. C'est la malédiction aveugle de l'aristocratie antique sur le nouvel idéal moral qu'avait révélé le christianisme et qui devait s'imposer au monde : « Ce » Jésus que vous prêchez, c'était un sujet de César. Si vous ne le croyez pas, je vous le mon-

» trerai <sup>1</sup>..... Il n'y a guères que trois cents ans  
» qu'on parle de lui. Pendant tout le temps qu'il a  
» vécu, il n'a rien fait qui soit digne de mémoire,  
» à moins que l'on ne considère comme quelque  
» chose de grand d'avoir guéri des boiteux et  
» des aveugles et exorcisé des démoniaques dans  
» les villages de Bethsaïde et de Béthanie.<sup>2</sup> » Il  
n'a pas même réussi à inspirer confiance aux  
membres de sa famille. C'était assez pour lui et  
pour son disciple Paul, « de tromper quelques  
» servantes et quelques esclaves et par eux des  
» femmes ou des hommes comme Cornélius et  
» Sergius. Si, sous les règnes de Tibère et de  
» Claude, ils ont réussi à convaincre un seul per-  
» sonnage distingué, vous pouvez me tenir en  
» toutes choses pour un menteur ! <sup>3</sup> »

Le dédain superbe de Julien ne s'arrête pas même devant le dévouement héroïque dont la croix est le symbole. En lui aussi, elle n'éveille que l'idée de l'ignominie. Il n'a que des paroles insultantes pour ce « bois de la croix que vous  
» adorez et dont vous tracez l'image sur vos fronts  
» et à l'entrée de vos demeures. Doit-on, » demande-t-il aux chrétiens, « doit-on davantage

<sup>1</sup> Cyrilli adv. Jul. VI, p. 243.

<sup>2</sup> Ibid. VI, p. 494.

<sup>3</sup> Ibid. VI, p. 206.



» haïr les hommes intelligents parmi vous ou  
» plaindre les insensés qui, à votre suite, sont  
» tombés si bas que, abandonnant les dieux  
» éternels, ils s'en vont chez les Juifs adorer  
» un mort? <sup>1</sup> »

Julien n'a pas senti la grandeur morale du crucifié. Aux yeux de l'histoire, cela restera sans doute son tort le plus grave.

<sup>1</sup> Ibid. VI, p. 494,



## TABLE DES MATIÈRES

---

Préface . . . . .	Page v
Tableau chronologique des principaux faits de la vie de Julien . . . . .	Page 1
CHAP. I <sup>er</sup> . Raisons générales de la conversion de Julien. Hellénisme et Galiléisme.	
Amour de l'ancienne civilisation hellénique. Comment il se développa chez Julien. Influence de son précepteur Mardonius. Goût pour les anciens livres, surtout ceux des philosophes et des poètes. Influence des rhéteurs et sophistes d'Asie-Mineure. Talent littéraire de Julien. Amour réciproque de Julien pour les gens de lettres et des gens de lettres pour Julien. La Grèce très supérieure à Rome. L'aversion contre le Galiléisme devait résulter naturellement de cet amour pour l'Hellénisme . . . . .	
Julien se convainc que, même au point de vue religieux, la Grèce est supérieure à la Palestine. Le polythéisme est plus philosophique que le monothéisme. Le néoplatonisme lui révèle l'unité de la civilisation antique. Unité des mythologies. Unité des systèmes philosophiques. Unité supérieure de la philosophie et de la religion. Manière plus idéale qu'historique dont Julien comprend le passé qu'il veut restaurer. Douleur que lui cause la décadence de la civilisation hellénique. Sa haine contre tous les hommes qu'il considère comme y contribuant. Les dissolus. Les mauvais cyniques. Il veut faire reflourir les	Page 5

vertus antiques, et donne le bon exemple. Chasteté, sobriété, labeur assidu, mépris du corps. Réformes morales à la cour. Mœurs de l'empereur et de ses intimes. Tentatives de réforme à Antioche. Colère du peuple. . . . . Page 48

Pourquoi Julien ne demande pas la réforme morale à l'influence du christianisme. Les faux chrétiens. Constance, chrétien zélé, avait été le meurtrier de la famille de Julien. Les eunuques. D'ailleurs, il ne comprend pas qu'on puisse être vertueux quand on n'admire pas sans réserve les vertus antiques. Mépris pour l'éducation chrétienne. Le Galiléisme est donc le grand ennemi. . . . . Page 38

## CHAP. II. La conversion de Julien.

Julien ayant dissimulé pendant dix ans ses opinions polythéistes, nous manquons de détails circonstanciés sur la crise de sa conversion. Elle eut lieu sous l'influence des rhéteurs et sophistes d'Asie-Mineure. Textes de Libanius. Rôle des présages et de la divination. Rôle de la théurgie. Maxime d'Ephèse. . . . . Page 45

Rôle des doctrines. Doctrine néoplatonicienne de la descente et de l'ascension des âmes. La vie terrestre est une vie de déchéance, de captivité. Affranchissement des âmes par le retour à l'état primitif. Julien s'approprie cette doctrine. Il demande l'affranchissement, d'une part, à la science et à la vertu, de l'autre, aux moyens religieux. L'extase théurgique. Affranchissement complet par la mort. Différences entre cette doctrine et la doctrine chrétienne. Pour les chrétiens en général, la vie terrestre n'est pas un état de déchéance, mais un commencement absolu. L'âme ne retourne pas à un état ancien. Elle va du néant à la félicité. La doctrine chrétienne faite pour plaire aux natures actives et qui croient à l'avenir, la néoplatonicienne aux natures contemplatives et amoureuses du passé. . . . . Page 54

Doctrine polythéiste. . . . . Page 63

## CHAP. III. Les dieux nationaux.

Le Dieu universel a confié la direction des nations à des dieux subordonnés : les ethnarques. Les peuples reproduisent la nature des divinités qui les dirigent. Cette doctrine est un polythéisme mitigé. L'existence des dieux nationaux est pour

Julien une vérité scientifique, sans laquelle on ne peut pas expliquer la diversité et la fixité des caractères nationaux. Moïse et son récit sur la confusion des langues. Il ne suffit pas de dire : « Dieu dit et la chose fut. » Il faut encore fournir une explication naturelle. Le platonisme la fournit. Les nations sont des genres et les dieux nationaux sont les idées, les types intelligibles de ces genres. Pourquoi les idées peuvent-elles être appelées des dieux ? En premier lieu, parce que Julien leur attribue une sorte de personnalité ; en second lieu, parce qu'en vertu de la doctrine émanatiste tout est de substance divine, même le monde matériel et, à bien plus forte raison, les intelligibles. Même sans la doctrine des idées, l'émanatisme rend nécessaire la doctrine de dieux intermédiaires entre le Dieu suprême et le monde. L'un ne peut pas sortir immédiatement de l'autre par voie naturelle. Page 65

Conséquences conservatrices que Julien tire de la doctrine des dieux nationaux. L'idée éternelle doit se réaliser éternellement de la même manière. Nationalisme immobiliste. L'innovation est un crime. Conclusion contre les chrétiens. Doctrines des Pères de l'Eglise sur les anges ou démons qui gouvernent les nations, à l'exception de la nation juive, dirigée par Dieu lui-même. Origène et Cyrille d'Alexandrie. Les mœurs des nations ne résultent pas seulement de la nature ou d'une nécessité divine, mais aussi d'un mauvais usage de la liberté, du péché. Les nations païennes sont tombées sous la direction de principes inférieurs qui se sont fait adorer comme dieux. Mais elles doivent revenir au Dieu unique. Affirmation de la liberté et du progrès. Immoralité de la doctrine qui attribue à l'influence divine tous les usages des nations. Droit de s'affranchir des lois des Etats pour obéir à la loi de la nature, qui est la loi de Dieu. . . . . Page 75

#### CHAP. IV. Le Roi Soleil.

Culte de Julien pour le soleil, dont il fait le dieu central. Il s'appuie sur la tradition, surtout sur celle des théosophes phéniciens. Jamblique. Souvenirs d'enfance établissant la consécration spéciale de Julien au Soleil. Le sentiment de la nature est la base de sa théologie solaire. Adoration du ciel et des astres, surtout de l'astre central, autour duquel l'uni-

vers est constitué. Bienfaits matériels du Soleil envers la Terre. Les astres et le Soleil ne sont pas seulement des masses matérielles. Ils sont aussi des âmes. Les bienfaits spirituels du Soleil. La vision, la science du nombre, l'idée de la création. La lumière est incorporelle. Les rayons du Soleil servent de véhicule aux âmes pour descendre sur la terre et remonter vers la patrie. Unité spirituelle de l'univers. Page 87

Mondes incorporels qui s'étagent au-dessus de l'univers. Ils sont immanents dans l'univers et ont aussi une existence transcendante, localement distincte. La trinité de Julien. Le monde intelligible et son centre, l'Un ou le Bien. Le monde intelligent et son centre, le Roi Soleil. Le monde sensible et son centre, le Soleil visible. Les dieux intelligibles, les dieux intelligents, les dieux sensibles. Organisations analogues des trois mondes. L'univers visible est l'image d'une image. Insistance sur le monde intelligent et son centre, le Roi Soleil. C'est à lui surtout que s'adresse le culte de Julien. Le Dieu suprême est trop abstrait pour satisfaire le sentiment religieux. Le Roi Soleil opposé au Logos-Fils des chrétiens. Son double rôle de médiateur entre le monde intelligible et le monde sensible, entre les dieux intelligents. Prière au Roi Soleil. Page 97

## CHAP. V. Interprétation de la mythologie.

Position de Julien vis-à-vis de la mythologie. Respect pour les anciens poètes et incrédulité à l'endroit de leurs récits sur les dieux. Méthode d'interprétation allégorique. Le mythe est une enveloppe de la vérité, à l'usage des esprits incultes. Son caractère merveilleux engage les intelligents à chercher un sens plus profond. Julien répudie l'anthropomorphisme de la mythologie homérique. Croit-il à des apparitions corporelles momentanées des dieux ? Mythe d'Asclepios. Mythe de Dionysios. Sens naturaliste des anciens mythes grecs. Julien les interprète dans le sens idéaliste. Mythe de Cybèle et d'Attis. D'après les savants modernes, c'est une allégorie de la succession des saisons. D'après Julien, c'est une allégorie du procès éternel par lequel le monde sort de Dieu et rentre en lui. Exposé de son interprétation. Le caractère historique du récit n'est qu'une enveloppe. Le monde n'est pas le résultat d'une vraie chute. Son existence est un bien. . . Page 409

L'interprétation idéaliste des mythes était généralement reçue chez les néoplatoniciens du quatrième siècle. Elle provenait peut-être de la tradition orphique. Julien a cru à l'antiquité de cette tradition et à l'existence d'Orphée. Il a donc pu croire avoir pour lui l'autorité d'Orphée. Mais comment a-t-il pu penser sincèrement que pour Hésiode et Homère le Soleil était le Dieu principal? Interprétations bizarres et forcées des textes. Il aurait trouvé plus d'appui pour sa théologie solaire dans les religions orientales que chez les classiques grecs. Page 426

Question de la personnalité des dieux de Julien. Billet au sujet de la déesse Echo. Les dieux n'ont pas de liberté et se confondent les uns avec les autres. Toutefois Julien éprouve à leur égard des sentiments que l'on n'éprouve que pour des êtres personnels. L'idée de la personnalité n'a pas été élabo-  
rée par les anciens. Les dieux de Julien sont des êtres vi-  
vants, supérieurs à l'homme en intelligence, en félicité, en  
moralité. . . . . Page 433

#### CHAP. VI. Le culte des dieux.

Pendant dix ans, Julien ne pratique le culte des dieux qu'en secret. Sa joie, quand il peut sacrifier publiquement. Devoir pour lui de restaurer les cultes nationaux. Son dévouement à cette tâche. Lettre à Libanius. Insuccès en bien des endroits. On vient au temple pour l'empereur et non pour les dieux. Reproches de Julien aux foules. Indifférence des habitants d'Antioche. L'oie de Daphné. Ailleurs Julien réussit mieux. Page 439

Valeur des cérémonies du culte aux yeux de Julien. Sans être nécessaires à la piété, elles ont une grande importance. L'homme ayant un corps doit honorer les dieux corporellement. Goût personnel de Julien pour les mystères. Son âme s'y recueille et s'y concentre dans le commerce avec les dieux. Interprétation idéaliste des rites de Pessinonte. Abstinence. Rôle des symboles de la génération. Les sacrifices publics. Apologie de l'idolâtrie. Les présages et la divination. Page 448

Réformes religieuses projetées par Julien. Accroissement de la dignité du sacerdoce. Le prêtre n'est pas inférieur au magistrat et doit maintenir son rang. Le clergé a besoin d'une réforme morale. Conseils aux prêtres. Organisation officielle

d'une bienfaisance religieuse. C'est un emprunt à l'Église chrétienne, inspiré par un désir de prosélytisme. Hommages involontaires de Julien aux vertus chrétiennes. Autres emprunts. . . . . Page 457

CHAP. VII. Polémique contre le christianisme.

La persuasion et la contrainte. Julien préfère le premier de ces deux moyens. Les écrits de controverse. Mesures vexatoires contre les chrétiens. Edit interdisant aux professeurs chrétiens l'interprétation des auteurs grecs. Comment Julien pouvait le justifier à ses propres yeux. La mythologie et par conséquent la littérature grecque attribuées par les chrétiens à l'influence des démons. Julien veut ramener le Galiléisme à la barbarie de ses origines, et lui interdire les emprunts à l'Hellénisme. Sa polémique porte surtout contre la Bible.

Page 465

Railleries au sujet des récits de l'Ancien Testament. L'infériorité du peuple hébreu consiste en ce qu'il n'a pas produit de philosophes. Il faut choisir entre Moïse et Platon. Page 473

Argumentation contre le monothéisme de l'Ancien Testament.

Il n'est pas philosophique et n'enseigne rien sur le monde supérieur des causes. Absurdité de l'idée que Dieu se soit révélé à un seul peuple, à l'exclusion des autres. Les Gentils sont supérieurs aux Hébreux dans les sciences, les arts, la guerre, la politique, la morale, la religion. Révélation universelle. Le dieu des Hébreux est un dieu national de petite importance . . . . . Page 475

Argumentation contre le caractère novateur de la doctrine et

de la société chrétiennes. Julien préfère de beaucoup les Juifs aux chrétiens. Il adore leur dieu. Sauf le monothéisme, qui fait du dieu de l'Ancien Testament un être jaloux et impuissant, les Hébreux ont une religion analogue à celles des autres nations : traditions nationales, cérémonies, sacrifices, etc. Mais les chrétiens sont des transfuges, des novateurs. Rage contre les prosélytes d'origine païenne, contre Paul, l'apôtre des Gentils. Inconséquence des Galiléens qui se disent adorateurs du dieu de l'Ancien Testament et qui ont aboli la loi, la distinction entre les aliments purs et impurs, la circoncision, les sacrifices, etc. Tout cela devait être éternel. Les Galiléens sont des révoltés. . . . . Page 480



Une innovation irrite surtout Julien. C'est l'adoration de l'homme Jésus et des martyrs. Comment il montre que l'adoration de Jésus est en contradiction avec le monothéisme absolu de l'Ancien Testament et avec l'enseignement des disciples de Jésus lui-même, sauf Jean, qui le premier a osé soutenir que Jésus fut Dieu. Pourquoi l'adoration d'hommes morts scandalise Julien. Différence entre l'hellénisme et le christianisme quant à la place assignée à l'homme dans l'univers. Pour les chrétiens, l'homme est le but de la création. Il est immortel, tandis que l'univers périra. Pour les Hellènes, l'homme n'est qu'un élément inférieur de la beauté de l'univers. L'homme est mortel en tant qu'individu, l'univers est éternel. Adorer des hommes est absurde. . . . Page 486

Mépris aristocratique du César philosophe pour les martyrs, hommes obscurs, et pour l'artisan galiléen. La croix n'éveille en lui que l'idée de l'ignominie. Il n'a pas senti la grandeur morale du crucifié. . . . . Page 493

---

## ERRATUM

---

A la page 64, à la dernière ligne de la note, après « aucun Père, » lisez : « sauf Arnobe. »

---







BW1147 .N32  
Julien l'Apostat et sa philosophie du

Princeton Theological Seminary-Speer Library



1 1012 00078 8572